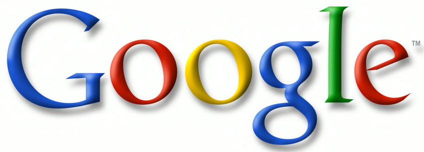
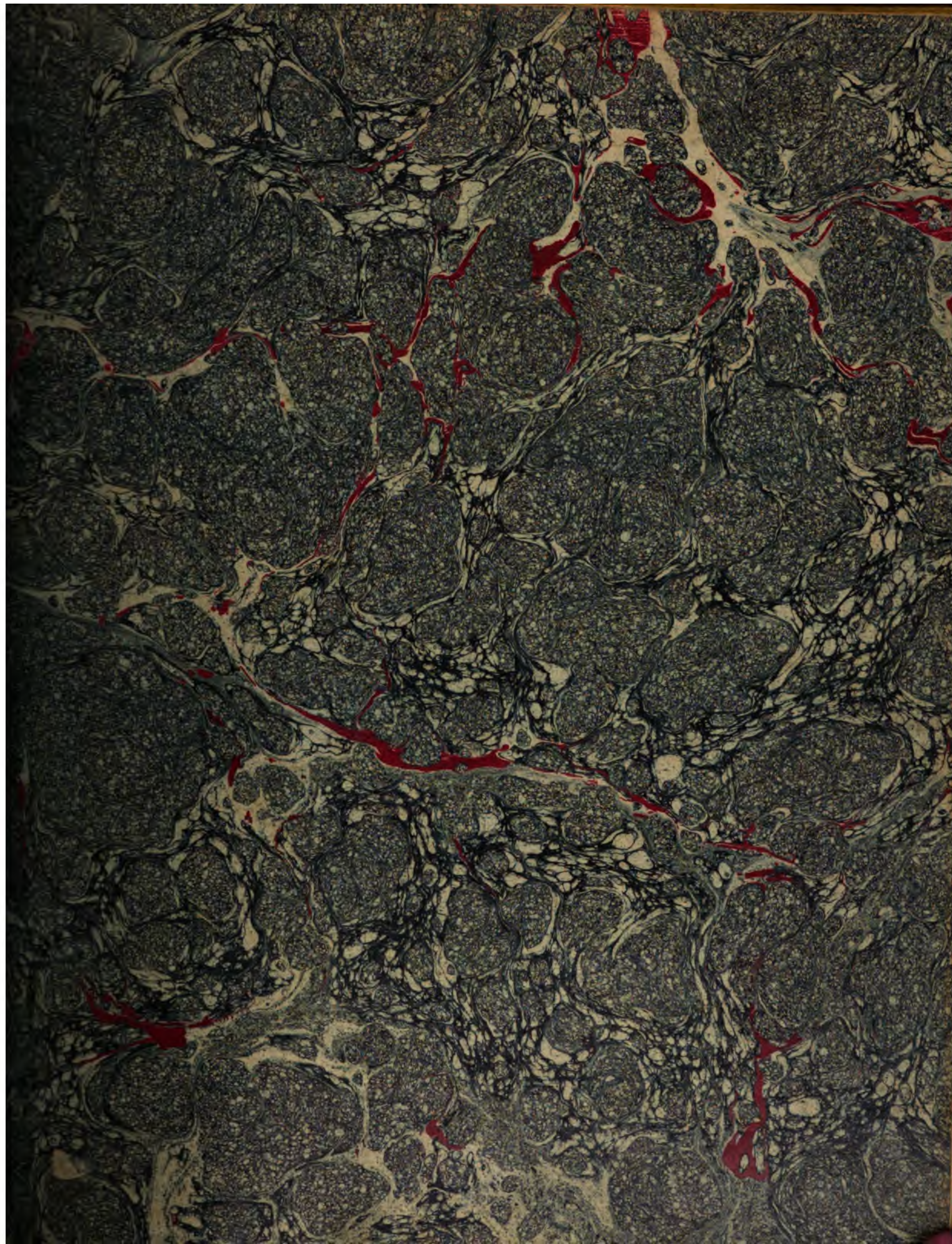




BRUNET II 576

Included in this ed. are several passages concerning the Revolution which did not appear in editions published in France until after the Restoration.

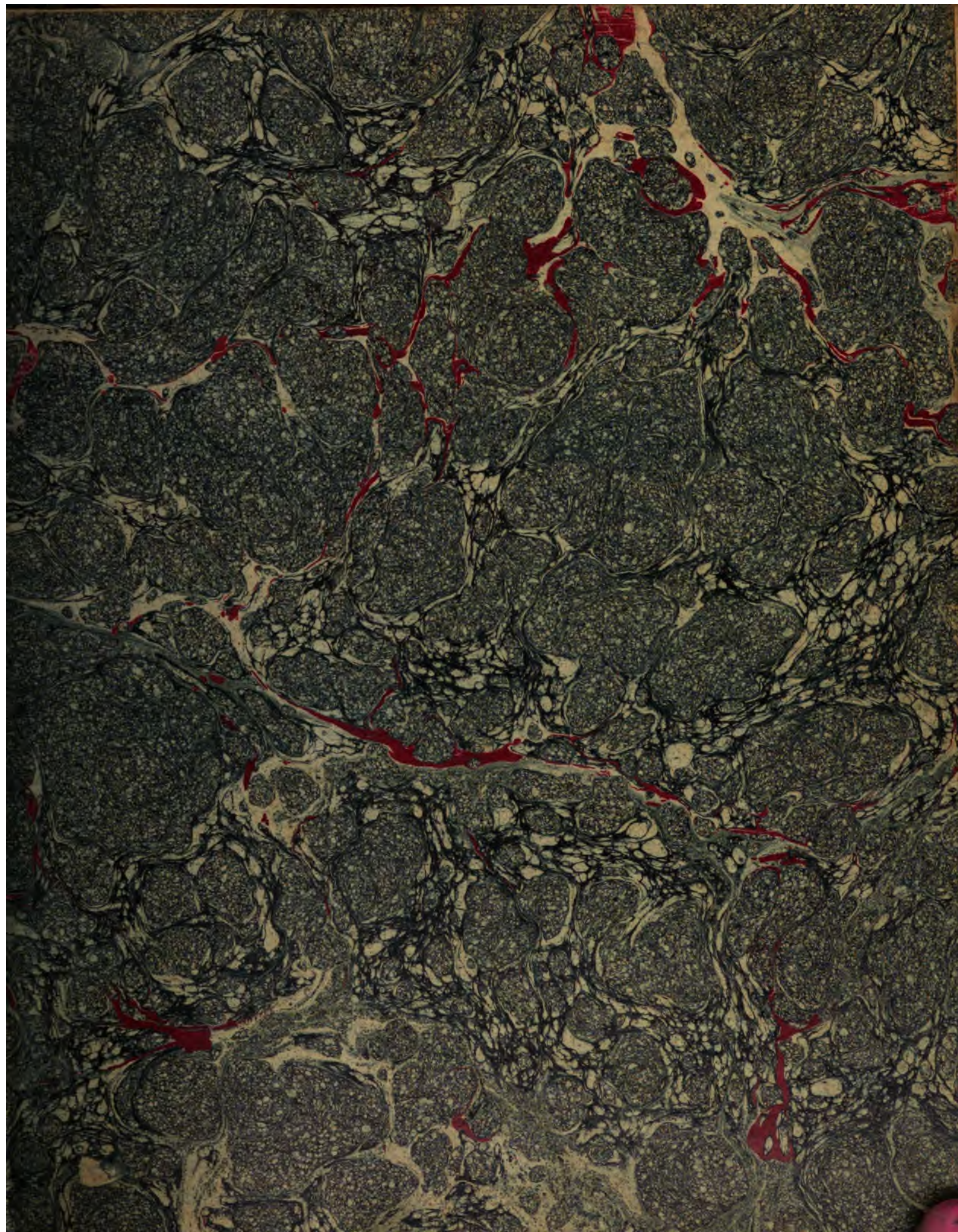
Rare

Sophia Felgate
from her affectionate sister
Cecile de Salis

LE MALHEUR

ET

LA PITIÉ.



BRUNET II 576

Included in this ed. are several passages concerning the Revolution which did not appear in editions published in France until after the Restauration.

Rare

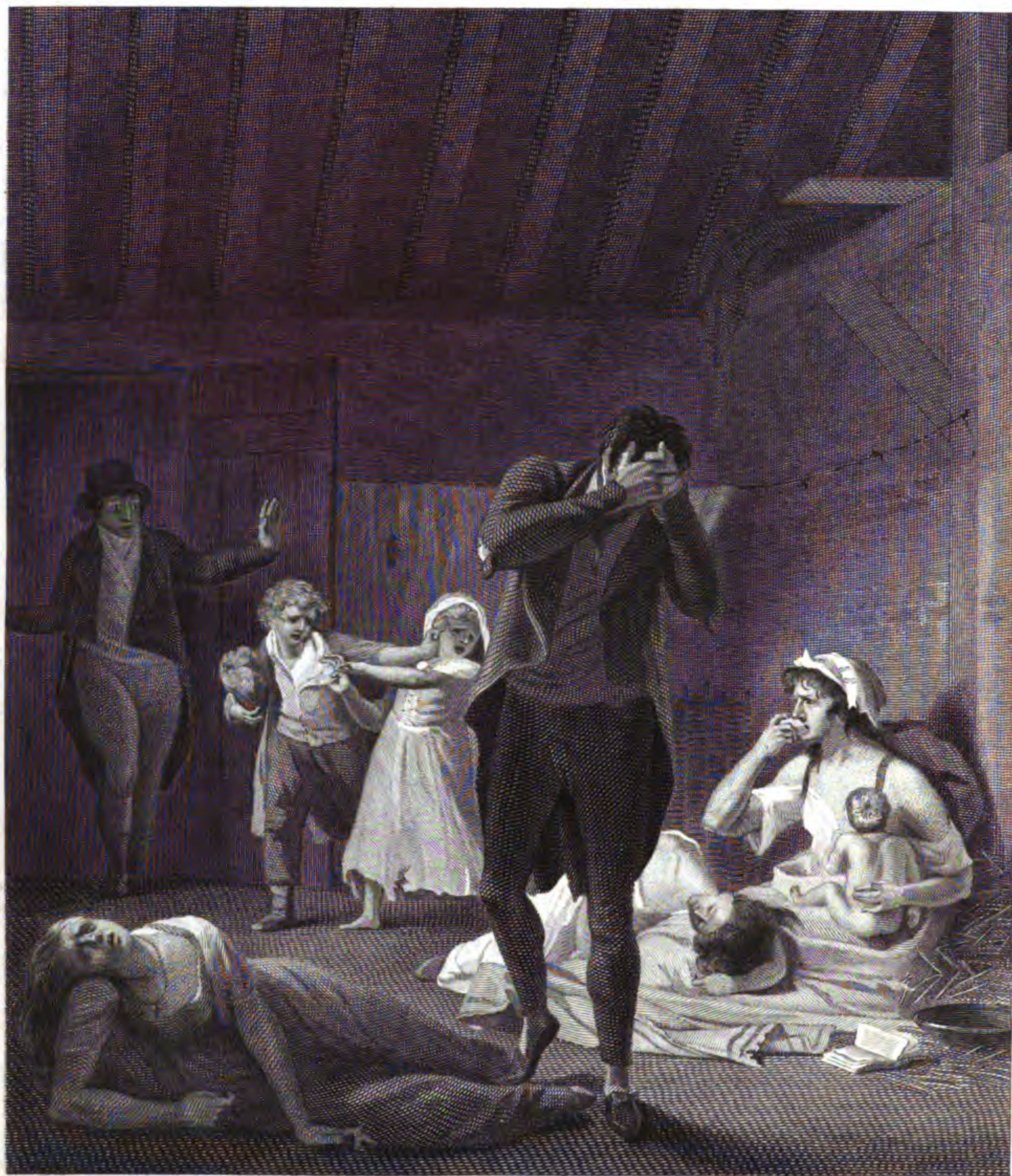
Sophia Fitzgate
from her affectionate sister
Cecile de Salis

LE MALHEUR

ET

LA PITIÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE L. NARDINI, NO. 15, POLAND STREET.



Gravé par P. Audinet d'après une esquisse de H. P. Danloux.

London, Published as the Act directs, by M. Le Moré

LE MALHEUR

ET

LA PITIÉ,

POËME

EN QUATRE CHANTS,

PAR

M. L'ABBÉ DE LILLE,

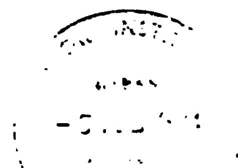
UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Publié par M. De Mervé.

A LONDRES,

CHEZ A. DULAU ET CO. SOHO SQUARE, ET PROSPER ET CO. WARDOUR STREET.

1803.



PRÉFACE.

L'AUTEUR de ce Poëme ne se dissimule pas toutes les haines que doit lui attirer sa publication. Il attaque un million de propriétaires illégitimes et de spoliateurs barbares. Aucun regret ni aucun ressentiment personnels n'ont conduit sa plume. Il ne s'est jamais permis aucune satire, n'a répondu à aucune; et quand il a réfuté quelques critiques de ses ouvrages, c'étoit moins pour les justifier, que pour dissiper quelques préjugés littéraires, ou pour répandre quelques principes de goût, trop méconnus. Il opposera la même impassibilité au déchaînement dont on le menace: il ne peut effrayer celui qui, sous les couteaux de Robespierre, lui refusa un hymne pour l'Etre Suprême, qu'outrageoient ses hommages, que calomnioit son existence, et qu'a trop tard justifié son supplice.

Si on avoit réuni les voix de ceux dont il défend la cause, peut-être cet ouvrage n'auroit point vu le jour; mais un homme, profondément indigné de l'injustice, ne consulte ni les oppresseurs, ni les opprimés; il écoute l'humanité et la justice. A ces

motifs s'est joint le souvenir ineffaçable de ce qu'il doit à ses augustes bienfaiteurs: il a voué à leur mémoire le respect qu'il eut pour eux dans les temps de leur prospérité, et qu'il leur a fidèlement conservé dans leur infortune: rien ne meurt pour les cœurs reconnoissans.

Ce Poëme n'est pas, comme on pourroit l'imaginer, un ouvrage purement de circonstance. L'Auteur, dans le 1er Chant, peint la pitié exercée par les particuliers envers les animaux, les serviteurs, les parens, les amis; et indistinctement tous les êtres à qui leurs malheurs et leurs besoins donnent des droits à la pitié des âmes sensibles. Il contient deux épisodes d'un genre et d'un caractère différens; dans l'un il a peint, avec des couleurs plus sombres, et d'un pinceau plus énergique, les misères de la ville; dans l'autre, avec des teintes plus douces, la misère des campagnes, où elle se montre moins effrayante et moins hideuse. Le lieu même de la scène demandoit un ton différent. De ces deux épisodes, l'un est un fait réel, assez intéressant pour que le célèbre Danloux se soit proposé, d'après la lecture que l'Auteur lui en a faite, de lui consacrer l'admirable talent qui a rendu si touchant son beau tableau de la Vestale, auquel toute l'Angleterre a couru, quoique personne n'en ait offert un prix digne de ce chef-d'œuvre. Le second épisode est tout entier d'imagination; on pourroit l'appeler l'espièglerie de la bienfaisance.

Le 2^d Chant a pour objet la pitié des gouvernemens, exercée dans les établissemens publics de justice et de charité; dans les prisons, dans les hôpitaux civils ou militaires; dans les guerres de peuple à peuple, et même dans la guerre civile. Il se termine par un épisode qui présente un des plus intéressans et des plus terribles tableaux que pût tracer la Poésie, celui des deux camps François de la Vendée, volant l'un vers l'autre dans un moment de trêve; toutes les animosités oubliées, toutes les fureurs suspendues, la nature et le sang reprenant leurs droits, chacun reconnoissant, embrassant son ami, son parent, le compagnon de son enfance; et au milieu de cet attendrissement et de cette allégresse universelle, le signal terrible du retour à leurs drapeaux parricides, et du renouvellement des massacres.

Le 3ème Chant a pour sujet la pitié dans les temps de proscriptions, et c'est-là que le Poëme prend davantage la couleur d'un ouvrage de circonstance; mais l'Auteur a eu soin d'attacher tous les détails à des idées générales; il a cherché les sources de la pitié; il les a trouvées dans la grandeur déchue dont on mesure les malheurs par la hauteur de sa chute, dans le spectacle de la beauté malheureuse, et de la vertu proscrite, de la vieillesse et de l'enfance persécutées. Les détails et les récits ne sont que l'application des faits aux principes, et des effets aux causes.

La peinture des malheurs inouïs de la plus auguste et de la plus déplorable des races royales, est naturellement amenée par l'expression des différens genres de pitié qu'inspirent les différens malheurs; car, par une incroyable fatalité, cette famille offre la réunion lamentable de tous les désastres qui peuvent affliger une maison royale après 800 ans de gloire et de prospérité. Il y avoit dans ce sujet un grand écueil à éviter; c'est la monotonie horrible de ces scènes innombrables de supplices et de massacres. Pour donner quelque variété à ces terribles peintures, l'Auteur a tâché d'y mêler quelquefois sans disparate des images douces, et même riantes. Ainsi dans la description de la mort tragique de l'infortuné duc de Brissac, après ce vers,

> . . . . Ah! dans ce temps barbare,
> Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?

j'ai ajouté:

> Avec moins de plaisir les yeux d'un voyageur
> Dans un désert brûlant rencontrent une fleur;
> Avec moins de transport, des flancs d'un roc aride
> L'œil charmé voit jaillir une source limpide.

De même, dans la peinture du règne de la terreur, j'ai inter-

rompu un instant cette longue suite de meurtres abominables par ces vers d'un ton plus doux, et d'une couleur moins lugubre.

> Ah! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence,
> A qui l'obscurité garantit l'indulgence!
> Eh! qu'importe au pouvoir, qu'auprès de ses troupeaux
> Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux?
> Qu'importe le mortel, dont la table champêtre
> Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître?

Enfin pour donner à ce Chant toute la variété qu'il pouvoit admettre, je l'ai terminé par le juste éloge des femmes, qui presque toutes sont montées sur l'échafaud avec un courage dont l'histoire offre à peine quelques exemples, cités sans cesse, et rarement imités. Pour varier encore cet épouvantable tableau de la plus effroyable époque du genre humain, j'ai terminé ce Chant par la description d'une fête champêtre instituée en l'honneur de ces douze filles de Verdun également intéressantes par leur vertu et leur beauté, toutes immolées dans un même jour, et dont la mort prématurée rappelle d'une manière si touchante ce mot charmant d'un Grec après une bataille où la jeunesse Athénienne périt en foule: *L'année a perdu son printemps.* Par cette description naturellement amenée, le lecteur consolé passe avec plaisir et sans secousse, des massacres à une fête, de la terreur des échafauds aux spectacles délicieux des bocages, des

fleurs et du printemps. Plus ces images sont inattendues, plus l'effet en est sûr.

Dans le 4ème Chant enfin, j'ai peint la pitié dans les temps de spoliation et d'émigration. Là se trouvent encore des idées générales de justice et de morale, opposées au despotisme et à la tyrannie. On lira dans ce Chant un épisode intéressant par sa nouveauté: c'est l'histoire de deux jeunes époux qui, voulant fuir bien loin du spectacle douloureux de leur patrie opprimée et sanglante, se sont établis sur les bords de l'Amazone, y ont porté les arts et les productions de leur patrie, y sont devenus constructeurs, cultivateurs et fermiers. L'Auteur, après avoir lu à un de ses amis cet épisode imaginé par lui, pour donner plus d'intérêt à son ouvrage, apprit avec plaisir que ce récit n'étoit point une vaine fiction, mais l'histoire réelle de deux jeunes époux d'une famille distinguée; seulement le lieu de la scène est différent, et le Poëte se trouve avoir placé, dans l'Amérique Méridionale, un fait arrivé dans le Nord de cette partie du Monde. Peu de hasards heureux lui ont fait autant de plaisir que celui de cette espèce de divinaion.

Je me hâte de répondre à ceux dont les incroyables et pacifiques invitations à la patience et à l'oubli de nos calamités, accusent d'avance cet ouvrage destiné à en perpétuer le souvenir.

Traduisons dans leur véritable sens les déclamations de ces hommes modérés, et donnons à l'expression de leurs idées toute la naïveté et toute la franchise qu'ils n'ont osé lui donner eux-mêmes.

Pourquoi revenir sur les traces de nos anciennes calamités? Pourquoi remuer toutes ces cendres, rouvrir tous ces tombeaux? Une Révolution qui devoit enrichir les brigands, comme les débris du naufrage enrichissent ceux qui les attendent sur le rivage, a renversé la plus ancienne des monarchies: dans cet écroulement subit, des hommes avides se sont emparés des dépouilles; n'allez pas leur disputer des richesses conquises par leur audace, et légitimées par leurs lois. Des hommes plus habiles encore ont spéculé sur les armées, sur les convois, sur les tentes, sur les magasins, et ce qui est plus courageux encore, sur les remèdes des malades, et le pansement des blessés. Des malheurs innombrables ont alimenté leur fortune nouvelle; des millions d'hommes ont péri pour la consolider, gardez-vous de troubler leur jouissance, que tant de sang ne soit pas perdu. Ralliez-vous au gouvernement, disent d'autres encore: il faut l'aimer, car il est terrible; il faut le servir, car il peut vous perdre. Ainsi parlent ces apologistes complaisans de tout ce qui a fait nos malheurs: et leurs déclamations ressemblent au bruit des tambours et des

cymbales qui, dans les sacrifices humains, empêchoient d'arriver aux oreilles des mères, les cris des enfans égorgés ou précipités dans les flammes. Hé quoi! la plainte n'est-elle plus le droit du malheur? Espérez-vous étouffer, par vos conseils pacifiques, les cris d'une douleur si profonde, et calmer les convulsions d'une agonie si cruelle? Sans doute, la haine doit se taire; mais la vérité doit parler: elle doit vous apprendre que la dissolution des corps politiques, comme celle des corps physiques, produit immédiatement cette horrible population qui sort de leurs ruines, et se nourrit de leurs cadavres. Les récits des calamités et des fautes passées sont le patrimoine de l'avenir; c'est l'instruction des empires et des siècles. Pouvez-vous bien nous envier jusqu'aux leçons de l'infortune, et nous priver même de nos malheurs? Vous avez vaincu, régnez par la force; mais ne raisonnez pas avec la souffrance. Jouissez, mais n'insultez pas; ne commandez pas le silence à la douleur, et la résignation au désespoir.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Des malheurs inévitables, qu'entraînent les grands bouleversemens dans les vieux empires, un des plus funestes et des moins remarqués, c'est l'incertitude de ce qu'il faut mettre à la place de ce qui n'est plus. Dans la peinture que fait Virgile, des maux de la guerre civile, à la fin

du 1er Livre des Géorgiques, je me suis toujours reproché d'avoir infidèlement traduit quelques mots dont le sens profond n'est pas assez senti:

. . . . ubi fas versum atque nefas.

dit Virgile: *Le bien et le mal sont confondus.* Telle est la suite inévitable des révolutions. Tant que Rome eut des lois stables, et qu'on respecta l'ancienne constitution, on pouvoit distinguer le juste de l'injuste: cette constitution une fois détruite par la violence, l'incertitude régna dans toutes les délibérations et dans tous les esprits. Les uns vouloient le rétablissement de l'ancien gouvernement, les autres la royauté, les autres la dictature. Les limites une fois arrachées, personne ne sait plus où les replacer: les anciennes fortunes renversées regardent avec indignation les fortunes élevées sur leurs ruines; les vaincus abhorrent les vainqueurs: ceux-ci s'efforcent d'en anéantir ce qui reste; les esprits systématiques enfantent des projets de constitutions qui s'écroulent les unes sur les autres, et ensevelissent sous leurs débris et leurs ennemis et leurs auteurs. La nouveauté combat les anciennes habitudes; le choc des systêmes religieux vient ajouter à ces orages: tout est inquiétude, désordre, animosité, fureur. Le parti écrasé qui avoit oublié ses injures, saisit avec ardeur l'occasion de la vengeance, jusqu'à ce que les haines des factions

rivales viennent mourir de fatigue et d'épuisement aux pieds du vainqueur qui, bientôt dégoûté de l'abjection de leur basse et facile obéissance, s'arme contre un peuple avili et par sa révolte et par la servitude qui la suit toujours, de tout le mépris qu'il inspire. *Rempublicam fessam civilibus odiis Augustus Cæsar excepit.*

. . . . . Quippè ubi fas versum atque nefas.

FIN DE LA PRÉFACE.

AVIS

SUR

LE DITHYRAMBE SUIVANT.

CE qu'il faut remarquer principalement dans cette Ode, c'est que l'Auteur ayant eu ordre de chanter la Liberté, l'Egalité, et l'Immortalité de l'Ame, les a célébrées dans un sens absolument contraire aux principes du jour. C'est l'Egalité qui nous met tous de niveau devant Dieu, c'est la paisible Liberté du sage, l'Immortalité consolante du Juste, et la terrible Immortalité du Coupable.

ODE

A

L'IMMORTALITÉ.

D'ou me vient de mon cœur l'ardente inquiétude?
En vain je promène mes jours,
Du loisir au travail, du repos à l'étude;
Rien n'en sauroit fixer la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.

Des voluptés essayons le délire;
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre.
Grâces, plaisirs, amours, jeux, ris, accourez tous.
Que le vin coule,
Que mon pied foule
Les parfums les plus doux!

Mais quoi! déjà la rose pâlissante
Perd son éclat, les parfums leur odeur;
Ma lyre échappe à ma main languissante,
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.

Volons aux plaines de Bellone;
Peut-être son brillant laurier
A mon cœur va faire oublier
Le noir chagrin qui l'environne.
Marchons: déjà la charge sonne,
Le fer brille, la foudre tonne,
J'entends hennir le fier coursier,
L'acier retentit sur l'acier,
L'Olympe épouvanté résonne
Des cris du vaincu, du vainqueur;
Autour de moi le sang bouillonne:
A ces tableaux mon cœur frissonne,
Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'ambition m'appelle,
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle;
Pour commander, j'obéis à sa loi.
Puissant dominateur de la terre et de l'onde,
Je dispose à mon gré du monde,

Et ne puis disposer de moi.
Ainsi d'espérances nouvelles
Toujours avide, et toujours dégoûté,
Vers une autre félicité
Mon âme ardente étend ses ailes,
Et rien ne peut calmer, dans les choses mortelles,
Cette indomptable soif de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit: j'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède,
L'éternité qui s'avance est à toi.

Ah! que dis-je? écartons ce profane langage;
L'éternité n'admet point de partage;
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir;
Dans lui ton existence à jamais fut tracée,
Et déjà ton être à venir
Etoit présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur,
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle!

Hé! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux!
Que semble à ses regards l'ambition superbe?
C'est de ces vers rampans dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérans d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité?

C'est cette perspective, en grands pensers féconde,
C'est ce noble avenir qui, bien mieux que ces lois
Qu'inventa de l'orgueil l'ignorance profonde,
Rétablit en secret l'équilibre du monde,
Aux yeux de l'Eternel égale tous les droits,
Nos rires passagers, nos passagères larmes;
Ote aux maux leur tristesse, aux voluptés leurs charmes,
De l'homme vers le ciel élance tous les vœux..

Absent de cet atôme, et présent dans les cieux,
Voit-il, daigne-t-il voir s'il existe une terre,
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre,

S'il est là des héros, des grands, des potentats,
Si l'on y fait la paix, si l'on y fait la guerre,
Si le sort y ravit, ou donne des états?

Hé! qui, du sommet d'un coteau
Voyant le Nil au loin rouler ses eaux pompeuses,
Détourneroit ses yeux de ce riche tableau,
Et de ces eaux majestueuses,
Pour entendre à ses pieds murmurer un ruisseau?

Silence, êtres mortels! vaines grandeurs, silence!
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence,
Et le respect d'une juste puissance,
Près du vaste avenir, courte et frêle existence,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité
Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle égalité.

Tel le vaste Apennin, de sa cime hautaine,
Confondant à nos yeux et montagne et vallon,
D'un monde entier ne forme qu'une plaine,
Et rassemble en un point un immense horison.

Ah! si ce noble instinct par qui du grand Homère,
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'étoit qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé,
Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme épouvanté
A l'aspect du néant se rejette en arrière?
Pourquoi dans l'instabilité
De cette demeure inconstante
Nourrit-il cette longue attente
De l'immuable éternité?

Non, ce n'est point un vain systéme;
C'est un instinct profond, vainement combattu;
Et, sans doute, l'Etre suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même,
Pour combattre le vice, et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité,
Propice au bon et terrible au coupable,
Du temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,

Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels!

Et vous, vous, du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels!

Hé! quel cœur ne se livre à ce besoin suprême!
L'homme agité d'espérance et d'effroi
Apporte ce besoin d'exister après soi
Dans l'asile du trépas même.
Un sépulcre à ses pieds, et le front dans les cieux,
La pyramide qui s'élance,
Jusqu'au trône éternel va porter l'espérance
De ce cadavre ambitieux:
Sur l'airain périssable il grave sa mémoire,
Hélas! et sa fragilité:
Et sur ces monumens, témoins de sa victoire,

Trop frêles garans de sa gloire,
Fait un essai mortel de l'immortalité.

Vous seuls qu'on admire, et qu'on aime,
Vous seuls, ô mes rivaux, par un pouvoir suprême,
Dressez des monumens qui ne sont point mortels:
Doublement investis des honneurs éternels,
Du talent vertueux vous tressez la couronne,
Votre front la reçoit, et votre main la donne;
Homère de ses Dieux partagea les autels.

Si quelquefois la flatterie
A déshonoré vos chansons,
Plus souvent vos sublimes sons
Font respecter les lois, font chérir la patrie:
Le Barde belliqueux couroit de rangs en rangs
Echauffer la jeunesse aux combats élancée,
Tyrtée embrâsoit Mars de feux plus dévorans,
Et les vers foudroyans d'Alcée
Menacent encor les tyrans.

Que je hais les tyrans! combien, dès mon enfance,
Mes imprécations ont poursuivi leur char!
Ma foiblesse superbe insulte à leur puissance;

J'aurois chanté Caton à l'aspect de César.

Et pourquoi craindre la furie
D'un injuste dominateur?
N'est-il pas une autre patrie
Dans l'avenir consolateur?
Ainsi, quand tout fléchit dans l'empire du monde,
Hors la grande âme de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en méditant l'éternité profonde,
Un poignard d'une main, et de l'autre Platon.

Par eux, bravant les fers, les tyrans et l'envie,
Il reste seul arbitre de son sort;
À ses vœux l'un promet la mort,
Et l'autre une éternelle vie.

Que tout tombe aux genoux de l'oppresseur du Tibre,
Sa grande âme affranchie a son refuge au ciel:
Il dit au tyran: je suis libre;
Au trépas: je suis immortel.
Allez; portez dans l'urne sépulcrale
Où l'attendoient ses immortels aïeux,
Portez ce reste glorieux,

Vainqueur, tout mort qu'il est, du vainqueur de Pharsale.
En vain César victorieux
Poursuit sa marche triomphale;
Autour de la tombe fatale,
Libre encore un moment, le peuple est accouru;
Du plus grand des Romains il pleure la mémoire;
Le cercueil rend jaloux le char de la victoire;
Caton triomphe seul, César a disparu.

Que dis-je? enfans bannis d'une terre chérie,
François, que vos vertus triomphent mieux du sort!
Sans biens, sans foyers, sans patrie,
Votre malheur n'appelle point la mort:
Plus courageux vous supportez la vie;
Qui peut donc soutenir votre cœur généreux?
Ah! la Foi vous promet le prix de tant de peines;
Au sein de l'infortune elle vous rend heureux,
Riches dans l'indigence, et libres dans les chaînes;
Et du fond des cachots vous habitez les cieux.
Loin donc de l'homme impie, exécrable maxime,
Qui, sur ces deux appuis ébranlez le devoir!
Il faut un prix au juste, il faut un frein au crime;
L'homme sans crainte est aussi sans espoir.

Ainsi par un accord sublime,
La céleste immortalité
S'élance d'un vol unanime
Avec sa sœur la sage Liberté.

Et vous, vous que mon cœur adore,
Faudra-t-il donc vous perdre sans retour?
Non: Si d'un jour plus beau cette vie est l'aurore,
Nous nous retrouverons dans un autre séjour.
O, mes amis, nous nous verrons encore!
Qu'en nous reconnoissant nous serons attendris!
Du haut des célestes lambris,
Sur ce séjour de douleur et d'alarmes
Nous jetterons un regard de pitié;
Et nos yeux n'auront plus à répandre de larmes,
Que les pleurs de la joie, et ceux de l'amitié.

Cependant, exilés dans ce séjour profane,
Cultivez les arts enchanteurs,
Ils calmeront les maux où le ciel vous condamne,
Ils mêleront quelque charme à vos pleurs.

Mais ne profanez point le feu qui vous anime,
Laissez-là des plaisirs les chants voluptueux

Et leur lyre pusillanime.
Célébrez l'homme magnanime,
Célébrez l'homme vertueux;
Et que vos sons majestueux
Soient sur la terre un prélude sublime
Des hymnes chantés dans les cieux!

FIN.

LE MALHEUR

ET

LA PITIÉ.

CHANT I.

TROP long-temps ont grondé les foudres de la guerre,
Trop long-temps des plaisirs, corrupteurs de la terre,
La Mollesse écouta les sons voluptueux:
Maintenant, des bons cœurs instinct affectueux,
Accours, douce Pitié, sers mon tendre délire,
Viens mouiller de tes pleurs les cordes de ma lyre;
Viens prêter à mes vers tes sons les plus touchans,
C'est pour toi que je chante, inspire donc mes chants!
Puissent-ils, consolant cette terre où nous sommes,
Etre approuvés des Dieux, être bénis des hommes,
Apprivoiser le peuple, intéresser les rois,
Rendre à l'heureux des pleurs, au malheureux ses droits!

Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,
La Pitié de ses biens est la source féconde:
La force n'en fit point le roi des animaux,
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.
Vers la terre courbés par un instinct servile,
Ses sujets n'ont du ciel reçu qu'une âme vile;
Conduits par le besoin, et non par l'amitié,
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilége;
Au cœur de ses égaux la Pitié le protége.
Nous pleurons, quand, ravie au bonheur, aux amours,
La jeune vierge expire au printemps de ses jours;
Nous pleurons, lorsqu'en proie au ravisseur avide,
Tombe dans le malheur un orphelin timide;
Et lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
De son front ingénu fait parler la candeur,
La Pitié, dans notre âme embrassant sa défense,
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,
D'un péril étranger nous force de frémir.
Que dis-je? Du malheur la touchante peinture
Exerce son pouvoir sur l'âme la plus dure.
Nous pleurons, quand Poussin de son adroit pinceau
Peint les jours menacés de Moïse au berceau;

Nous pleurons, quand Danloux dans la fosse fatale
Plonge, vivante encor, sa charmante Vestale:
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.
La Pitié, doux portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la Pitié touchante ont étouffé la voix!
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes,
L'intérêt, mieux instruit, bénit ses douces chaînes.
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.
C'est peu: du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice!
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
Là vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,
S'aider de leurs talens, de leurs biens, de leurs armes,
Et, rapprochés entre eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.

Mais bientôt tout changea; la Fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle;
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté.
Alors vint la Pitié, seconde Providence;
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La Pitié préleva la part de l'indigent,
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent.
Des cœurs compatissans la tristesse eut des charmes,
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes,
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.
Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des Dieux mêmes:
Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes!
Ecoutez la Pitié, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens, en soulageant leurs maux.
Enfin, tout ce qui vit sous votre obéissance,
Doit sentir vos bienfaits, bénir votre puissance.
Vous donc, soyez d'abord le sujet de mes chants,
O vous, qui fécondez, où qui peuplez nos champs!
Vous êtes nos sujets; le Dieu de la nature
Vous forma, je le sais, d'une argile moins pure;
Il ne l'anima point d'un rayon immortel,
Et nous seuls sommes nés cohéritiers du ciel:

Mais au même séjour nous habitons ensemble,
Mais par des nœuds communs le besoin nous rassemble.
 Pourtant, quelque intérêt que m'inspirent vos maux,
Je n'irai point, rival du vieillard de Samos,
Répéter aux humains sa plainte attendrissante;
Je ne m'écrierai point d'une voix gémissante:
" Cruels, que vous a fait l'innocente brebis,
" Dont la molle toison a tissu vos habits,
" La chèvre qui, pendue aux roches buissonneuses,
" Compose son festin de ronces épineuses?
" Que vous a fait l'oiseau, dont la touchante voix
" Est l'honneur du printemps et le charme des bois?
" Que vous a fait le bœuf, enfant de vos domaines,
" Laboureur de vos champs, compagnon de vos peines?
" Barbares! Pouvez-vous, au sortir du sillon,
" Quand son flanc saigne encor des coups de l'aiguillon,
" Frapper du fer mortel, pour prix d'un long servage,
" Son front, tout dépouillé par le joug qui l'outrage?
" Quoi! Les mêts manquent-ils à votre avide faim?
" Voyez ces fruits pendans inviter votre main:
" Pour vous mûrit le blé, pour vous la sève errante
" Vient gonfler d'un doux suc la grappe transparente.
" N'avez-vous point du miel le nectar parfumé?
" Du lait qui rafraîchit votre sang enflammé,

" La vache nourricière est-elle donc avare?
" Ah! cruels, rejetez un aliment barbare,
" Digne festin des loups, des tigres et des ours;
" La nature en frémit." Inutiles discours!
Dès long-temps l'habitude a vaincu la nature,
Mais elle n'en a pas étouffé le murmure.
Soyez donc leurs tombeaux, vivez de leur trépas,
Mais d'un tourment sans fruit ne les accablez pas.
L'Eternel le défend: la Pitié protectrice
Permet leur esclavage, et non pas leur supplice.
  Cependant, je l'ai vu, j'ai vu des animaux
Courbés injustement sous d'énormes fardeaux,
L'homme s'armer contre eux, et, comme leur paresse,
Par de durs traitemens châtier leur foiblesse.
J'ai vu, les nerfs roidis et les jarrets tendus,
Tomber ces malheureux, sur la terre étendus.
J'ai vu du fouet cruel les atteintes funestes
De leurs esprits mourans solliciter les restes,
Et, de coups redoublés accablant leur langueur,
Par l'excès des tourmens ranimer leur vigueur.
Ah! dételez vos chars; qu'heureux auxiliaires,
Vos coursiers généreux viennent aider leurs frères,
O vous, que le hasard amène dans ce lieu!
Ainsi vous secondez les grands desseins de Dieu;

Ainsi, portant sa part du joug qui les accable,
La brute sert la brute, et l'homme son semblable.
Cent fois plus criminel et plus injuste encor
Celui dont le coursier, pour mieux prendre l'essor,
Avec art amaigri, bien loin de la barrière,
Sous l'acier déchirant dévore la carrière,
Et, contraint de voler plutôt que de courir,
Doit partir, fendre l'air, arriver, et mourir.
Des vains jeux de l'orgueil épouvantable scène!

Hé! qui peut, sans rougir de l'injustice humaine,
Voir ces coursiers rivaux, ces violens efforts,
De la vie à la fois usant tous les ressorts,
Tout leur corps en travail sous le fouet qui les presse,
Ces longs élancemens, cette immense vitesse,
Dont l'éclair les dérobe aux yeux épouvantés,
Leur souffle haletant, leurs flancs ensanglantés?
Et pourquoi? Pour qu'un fat, s'appropriant leur gloire,
Sur leurs corps palpitans crie: A moi la victoire!
Ou que d'un vil pari le calcul inhumain
De cet infâme honneur tire un infâme gain.

Hé! voyez Albion, cette terre chérie,
Albion, des coursiers indulgente patrie:
C'est là que, de leur race entretenant l'honneur,
L'homme instruit leur instinct et soigne leur bonheur.

Avec moins de plaisir, ces hordes inconstantes,
Qui près de leurs coursiers reposent sous leurs tentes,
D'un zèle fraternel veillent à leurs besoins.
Le coursier est sensible à ces généreux soins;
Aussi, que la carrière à ses yeux se présente,
L'homme à peine contient sa fougue impatiente;
Sans le fouet meurtrier, sans l'éperon sanglant,
Il part, entend son maître, et l'emporte en volant;
Touche le but, revient, et fier, levant la tête,
Semble d'un pied superbe applaudir sa conquête.

Sachez donc dispenser les soins, le châtiment.
Et du bien et du mal le vif ressentiment
Est leur premier instinct; et, grâce à la nature,
Ainsi que le bienfait, ils ressentent l'injure.
Ah! comment l'homme ingrat l'a-t-il donc oublié?
A-t-on tant de malheurs et si peu de pitié?
Tel ne fut point Hogart: sa main compatissante
Traça des animaux l'histoire attendrissante.
De là, ce noble élan, ces admirables mots
D'une âme généreuse et sensible à leurs maux,
Qui, voyant des coursiers torturés par leur maître,
S'écrie: " ô cœur barbare, homme dur, qui peut-être
" Au sein de ton ami plongerois le poignard,
" Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogart! "

Suivez donc son exemple, écoutez ses maximes,
Qu'ils soient vos serviteurs, et non pas vos victimes.
  Mais c'est à toi, surtout, que l'on doit la pitié,
Animal généreux, modèle d'amitié,
Qui, le jour et la nuit, prodiguant tes services,
Gouvernes nos troupeaux, ou gardes nos hospices;
Dont l'œil nous cherche encor de ses regards mourans.
Sois donc et le sujet et l'honneur de mes chants,
O toi, qui, consolant ta royale maîtresse,
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse;
Qui charmois ses malheurs, égayois sa prison,
O des adieux d'un frère unique et triste don!
Hélas! lorsque le sort qui lui ravit son père,
Pour comble de malheurs, la sépara d'un frère,
Livré seul aux rigueurs d'un destin ennemi,
Pour elle il se priva de son dernier ami.
Que dis-je? Des tyrans incroyable caprice!
Celui qui fit traîner ses parens au supplice,
Qui l'entoura de morts, l'accabla de revers,
Lui laissa l'animal, compagnon de ses fers.
Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires,
J'implore un monument pour des cendres si chères;
Pour toi qui, presque seul, au siècle des ingrats,
Dans les temps du malheur ne l'abandonnas pas.

Va donc dans l'Elysée, où ton ombre repose,
Jouir des doux honneurs de ton apothéose.
Je ne te mettrai point près du chien de Procris;
J'offre un plus doux asile à tes mânes chéris.
De Poniatousky, de sa sœur vertueuse
Les jardins recevront ton ombre généreuse;
Là, parmi les gazons, les ruisseaux et les bois,
Tu dormiras tranquille: et la fille des rois,
En proie à tant de maux, objet de tant d'alarmes,
Y reviendra pleurer, s'il lui reste des larmes.
  Il est de la pitié de plus dignes objets,
Que Dieu fit nos égaux et le sort nos sujets.
C'est vous qui, sous nos toits serviteurs volontaires,
Par vos soins assidus méritez vos salaires.
Non que je veuille ici, prêchant l'égalité,
Dissoudre les liens de la société:
Dieu lui-même des rangs forma l'échelle immense
Qu'un atome finit, que l'Eternel commence.
Mais n'allez pas, brisant le pacte mutuel,
De votre autorité faire un abus cruel:
Songez bien que tout homme, en servant son semblable,
Sacrifie à son maître un bien inestimable,
Sa liberté. Lui-même à vos commandemens
Soumet ses jours, ses nuits, ses heures, ses momens.

Ah! de la liberté si le trompeur fantôme
A pu dans un instant renverser un royaume;
Si, vengeant la nature et les droits des humains,
Un esclave autrefois fit trembler les Romains,
Et de ses fers rompus se forgeant une épée,
Souleva l'Italie et balança Pompée;
Jugez combien le ciel, jusques au fond du cœur,
Grava profondément ce sentiment vainqueur.
Ne l'outragez donc pas, payez ces sacrifices;
Qu'on serve vos besoins, et non pas vos caprices.
Sous un air paternel cachez l'autorité,
Et mêlez la douceur à la sévérité.
Que le maître indulgent, le serviteur fidèle
Fassent commerce entre eux de bienfaits et de zèle.
Ensemble associés par ces soins délicats,
L'un ne commande point, l'autre n'obéit pas:
Le cœur a deviné bien avant qu'on ordonne,
Grâce à ce doux attrait où l'âme s'abandonne.
D'un côté le penchant, de l'autre la bonté,
Donne à l'obéissance un air de volonté.
L'amitié rend toujours bien plus qu'on ne demande.
Mais ce que la Pitié surtout vous recommande,
C'est ce bon serviteur qui vieillit sous vos toits:
Du service et des ans allégez-lui le poids;

Que chez vous son utile et noble vétérance
Soit d'un long dévouement la juste récompense.
Il veut encor pour vous tout ce qu'il ne peut pas;
Son exemple vous sert au défaut de ses bras.
Nestor des serviteurs, son âge leur commande,
Son sourire applaudit, son regard réprimande.
Et quand son zèle enfin deviendroit impuissant,
Verrez-vous sans pitié son déclin languissant?
Pouvez-vous au besoin, par un oubli funeste,
Des jours usés pour vous abandonner le reste?
La Pitié le défend, et même l'équité.
Que s'il ne peut suffire aux soins de la cité,
Qu'il habite vos champs; que dans ce doux asile,
Ses vieux ans soient heureux et son repos utile!
Et vous, quand les beaux jours vous y rappelleront,
Avec délice encor vos yeux le reverront.
Témoin de vos plaisirs, de vos maux domestiques,
Tel que ces monumens des annales antiques,
Ses vieux ressouvenirs reviendront sur vos pas;
Ils vous retraceront vos chasses, vos combats,
De votre grand cartel la mémorable histoire,
Ce vieux procès gagné, ce siége plein de gloire,
Où vous fûtes blessé, votre hymen, vos amours;
Et ses récits encor vous rendront vos beaux jours.

Tairai-je ces enfans de la rive Africaine
Qui cultivent pour nous la terre Américaine?
Différens de couleur, ils ont les mêmes droits;
Vous-mêmes contre vous les armez de vos lois.
Loin de moi cependant ces précepteurs du monde,
Dont la pitié cruelle, en désastres féconde,
Déchaînant tout à coup des monstres furieux,
Dans leurs sanglantes mains mit le fer et les feux.
O champs de Saint-Domingue, ô scènes exécrables!
Ah! fuyez, sauvez-vous, familles déplorables;
Les tigres sont lancés: du soleil Africain
Tous les feux à la fois bouillonnent dans leur sein.
Pour vous leur art cruel raffina les souffrances:
Robespierre lui-même envieroit leurs vengeances.
Là, des enfans portés sur la pointe des dards
De leurs noirs bataillons forment les étendards;
Ici tombe le fils égorgé sur son père,
Le frère sur la sœur, la fille sur la mère:
Chaque lieu, comme nous, a son noir tribunal;
Partout la mort moissonne, et le démon du mal
Volant d'un pôle à l'autre, et planant sur les ondes,
Sur le choix des malheurs hésite entre deux mondes.
Quelle cause a produit ces fléaux désastreux?
Quelques abus des droits que vous aviez sur eux.

Leur haine s'en souvint, et la noire imposture
Dans leur cœur ulcéré vint aigrir cette injure.
Ah! que les deux partis écoutent la Pitié;
Qu'entre les deux couleurs renaisse l'amitié!
Evitez qu'un excès de rigueur, d'indulgence,
N'encourage l'audace, ou n'arme la vengeance;
Et que ce sol enfin, trempé de leurs sueurs,
Ne soit plus teint de sang et baigné de leurs pleurs.

D'un cri plus fort encor et d'un accent plus tendre,
A votre cœur ému le sang se fait entendre.
Vos parens malheureux ont droit à vos secours.
Et comment pouvez-vous couler en paix vos jours,
Lorsqu'en proie aux besoins qui pèsent sur leurs têtes,
Le cri de leur douleur vous reproche vos fêtes?
Ah! le remords les venge, et leurs affreux destins
Attristent vos plaisirs et troublent vos festins.
En vain la loi se tait, quand la nature exige.
Voyez ces rejetons nés de la même tige;
L'un regorge de sève, et cet autre affamé
Languit, privé d'un suc vainement réclamé:
Mais le jardinier vient, dont la rigueur féconde
Dispense également la sève vagabonde,
Et, pour alimenter leurs frères appauvris,
Prive du superflu les rameaux trop nourris.

Dans votre luxe, ingrats, trompant la Providence,
N'épuisez donc pas seuls votre injuste abondance.
Aux droits de votre sang sacrifiez vos droits,
Et corrigez le ciel, le hasard et les lois.
Hé! qui ne connoît pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature?
Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom.
La mort à son enfance avoit ravi sa mère;
Mais ses traits enchanteurs en offroient à son père
La douce ressemblance et le vivant portrait;
De ce père chéri l'amour l'idolâtroit.
Une épouse des sens flatte la tendre ivresse,
Les fils, l'ambition, les filles, la tendresse;
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle
La Beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adoroit, tel que le Dieu d'amour
L'eût choisi pour charmer les Nymphes de sa cour.
Elle-même admiroit sa grâce enchanteresse,
Mais l'amour filial étouffoit sa tendresse;
Et, d'un père chéri les douleurs, les besoins,
Sans remplir tout son cœur, occupoient tous ses soins.

Son âme, dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique envioit ses services.
Les plus humbles emplois flattoient son tendre orgueil:
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa foiblesse,
Sur un triple coussin reposoit sa vieillesse;
Elle-même à son père offroit ses vêtemens,
Lui préparoit ses bains, soignoit ses alimens;
Elle-même à genoux ajustoit sa chaussure;
Elle-même peignoit sa blanche chevelure,
Près de lui rassembloit ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance et ses livres chéris.
Souvent, quand la beauté, méditant des conquêtes,
Se paroit pour le bal, les festins ou les fêtes,
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Ecoutoit le récit de ses exploits guerriers,
Dansoit, pinçoit son luth; tantôt avec adresse
Lui chantoit les vieux airs qui charmoient sa jeunesse;
Le soir, le conduisoit au lieu de son sommeil,
Veilloit à son chevet, épioit son réveil,
Dressoit pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versoit de sa main l'odorante ambroisie.
Vainement ses amis lui disoient quelquefois:
“ Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,

" Et même avant l'hymen connoissant le veuvage,
" En ces pieux ennuis couler votre jeune âge?
" Hâtez-vous de saisir ces rapides instans;
" Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.
" Plus prompte quc l'éclair la jeunesse s'envole:
" De ces tristes devoirs qu'un époux vous console. "
" Ah! ma mère n'est plus, " disoit-elle, " et sa mort
" D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
" De frivoles plaisirs que la foule s'amuse;
" Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse.
" Je jouis, quand je vois, au sortir du sommeil,
" D'un rayon de gaîté briller son doux réveil.
" Je jouis, quand le soir, prolongeant ma lecture,
" J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure.
" Je jouis, quand le jour, appuyé sur mon bras,
" Mes secours attentifs aident ses foibles pas.
" Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée
" Par deux objets chéris se verroit partagée.
" L'amour lui voleroit une part de mes soins;
" Je l'aimerois autant, je le soignerois moins.
" Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
" Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. "
Tel étoit son langage. Et moi, puissent mes chants
Nourrir, entretenir ces vertueux penchans!

Doux et sublime emploi du bel art que j'adore!
Art charmant! c'est ainsi que le monde t'honore,
Et que du luth sacré les sons religieux
Sont l'amour de la terre et les échos des cieux.

Et si c'est un ami que le malheur oppresse,
Un ami! ce mot seul dit tout à la tendresse:
Vous-même à ce tribut vous vous êtes soumis:
Le sort fait les parens, le choix fait les amis.
Le jour qui vous unit d'une chaîne commune,
L'un à l'autre engagea vos soins, votre fortune,
Et la loi d'amitié, ce doux contrat des cœurs,
D'avance à votre charge a mis tous ses malheurs.
Mais qui sait acquitter cette dette sublime?
Ah! c'est toi, de mes maux compagne magnanime,
O toi, l'inspiratrice et l'objet de mes chants,
Qui joins à mes accords des accords si touchans!
Hélas! lorsque mes yeux, appesantis par l'âge,
S'ouvrent à peine au jour, plus d'un charmant ouvrage
Etoit perdu pour moi; mais à ma cécité
Ta secourable voix en transmet la beauté.
Des filles de Milton qui ne sait la tendresse?
Je n'eus ni ses talens, ni sa lâche foiblesse:
Admirable poëte et mauvais citoyen,
Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien.

Mais, comme ce grand homme au sein de sa famille,
En toi dans mon exil je retrouve une fille,
Dont l'organe enchanteur, les sons mélodieux
Ravissent mon oreille et remplacent mes yeux.
Déjà, de ton ami douce consolatrice,
Dirai-je envers les tiens ta bonté bienfaitrice,
Et comment en secret tes soins attendrissans
D'un père vertueux soulagent les vieux ans?
Ah! tu m'en es plus chère, et ta noble indigence
Rit plus à mes regards que la fière opulence,
Qui, répandant au loin ses flots dévastateurs,
Va soudoyer le vice et corrompre les cœurs.
Tel un torrent fougueux, élancé des montagnes,
De ses flots débordés va noyer les campagnes,
Tandis que dans son cours un modeste ruisseau,
Distribuant sans bruit son mince filet d'eau,
Dans le champ paternel s'insinue en silence,
Et de sa pauvreté fait naître l'abondance;
Les bois, les fruits, les fleurs accompagnent son cours.

Ainsi, répartissant ses vertueux secours,
La tendre Pitié souffre et jouit dans les autres.
Toutefois, c'est trop peu de soulager les nôtres;
L'étranger a ses droits sur un cœur généreux.
Mais, ne l'oubliez pas, toujours le malheureux

Ne vient point au grand jour, dans les places publiques,
Etaler le tableau de ses maux domestiques.
Renfermant son secret dans le fond de son cœur,
Le malheur a sa honte et sa noble pudeur.
Seul et réfugié dans son asile sombre,
Aux regards indiscrets il se cache dans l'ombre:
Sachez donc le trouver dans son réduit affreux,
Epiez les momens et les hasards heureux.
De la douce Pitié la consolante gloire,
Ainsi que le génie, ainsi que la victoire,
A ses instans choisis, envoyés par le ciel;
Sachez donc les saisir. Voyez-vous ce mortel
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,
Hésitant, frémissant, reculant près du crime,
Tout à coup emporté d'un mouvement soudain,
D'un vol dont il rougit vient de souiller sa main?
Il fuit: suivez ses pas; sous le toit du coupable
Pénétrez avec lui. Quel tableau lamentable!
Des enfans demi-nus, sur la terre couchés,
Immobiles de froid, de besoin desséchés;
Menacés de la mort, si près de leur naissance,
Ils ignorent les jeux de la folâtre enfance.
Sur le sein maternel leur frère appelle en vain
Quelques gouttes d'un lait consumé par la faim.

Autour d'eux, des murs nus: hier un encan funeste
D'un vil ameublement a dispersé le reste;
Et, pour comble de maux, de leurs derniers débris
D'avides créanciers ont dévoré le prix.
Partout le dénûment, le deuil et le silence.
D'un désespoir muet domptant la violence,
Leur père, à côté d'eux, triste, pâle et défait,
Tourmenté par la faim, moins que par son forfait,
En détournant ses yeux d'un tableau qui l'accable,
Leur jette, et se refuse un aliment coupable
Que leurs avides mains se disputent entre eux:
Puis d'un air, d'un regard, d'un accent douloureux,
Où son cœur déchiré tout à la fois exprime
Et l'excès de ses maux, et l'horreur de son crime:
" O vous, qui violez l'asile du malheur,
" Etranger, venez-vous épier ma douleur?
" Hé bien! venez, voyez ces enfans, cette mère;
" Suis-je assez malheureux d'être homme, époux et père?
" Hélas! jusqu'à ce jour mon sort fut moins cruel;
" J'étois infortuné, mais non pas criminel:
" Allez; révélez tout! je bénis mon supplice;
" Vos lois me feront grâce en me faisant justice.
" Que sais-je? une autre fois mon funeste destin
" Peut-être d'un brigand feroit un assassin.

“ Allez; délivrez-moi du jour et de moi-même! ”
A ces mots, il succombe à sa douleur extrême.
Vous, heureux d'adoucir l'injustice des Dieux,
L'or tombe de vos mains, les larmes de vos yeux;
Vous consolez ses maux, vous réparez son crime,
Et recueillez tout bas cette leçon sublime:
“ Qui prévient les besoins, prévient donc les forfaits. ”
L'un s'applaudit d'avoir trouvé de vieux palais,
L'autre un peuple inconnu, l'autre une île féconde,
Hershel un autre ciel, Vespuce un nouveau monde;
Et vous, par un hasard plus doux pour votre cœur,
Vous avez découvert et servi le malheur:
N'abandonnez donc pas vos recherches heureuses.
Mais les cris du malheur, ses plaintes douloureuses,
Au milieu des états et des rangs confondus,
Dans nos vastes cités trop souvent sont perdus.
Dans ce pompeux fracas leur voix meurt égarée;
Dans le sein des hameaux la douleur éplorée
Moins souvent se dérobe à l'œil compatissant:
Cherchez donc, secourez le malheur innocent.
Je sais que, de nos jours, en crimes trop fertiles,
Les champs ont imité le désordre des villes.
Le culte saint, la paix et la simplicité
Sont bannis du hameau comme de la cité.

Partout, la soif de l'or, l'audace, la licence,
De son dernier asile ont chassé l'innocence;
Et moi, qui célébrai le bon peuple des champs,
Je ne reconnois plus le sujet de mes chants.
L'esprit fort, en patois, prêche contre les prêtres,
Gros Jean fait le procès au Dieu de ses ancêtres,
Plus d'un Mathieu Garo s'érige en novateur,
Lucas est usurier, Colas agioteur:
Et déjà, des cités affectant l'opulence,
Ces parvenus des champs en ont pris l'insolence.
Mais peu se sont souillés de ces excès honteux;
Plaignez le criminel, aidez le malheureux.
Que tantôt, du travail l'appareil nécessaire
Aux mains de l'industrie, écarte la misère!
Tantôt, qu'un luxe heureux des heureux qu'il a faits,
Sous un faste apparent déguise les bienfaits!
Tantôt, de la bonté que la marche secrète
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite!
C'est peu: les ouragans, et la grêle, et les feux
Exercent trop souvent leurs fléaux désastreux:
Alors, ah! c'est alors que le besoin réclame
La pitié que le ciel imprima dans notre âme,
Cette pitié, du ciel présent consolateur,
Si douce aux malheureux, plus douce au bienfaiteur!

Le vertueux Mopsus en offre un doux exemple.
Du bonheur, des vertus son chaume étoit le temple:
L'Aurore tous les jours le voyoit le premier
Quitter pour ses travaux son rustique foyer;
Le soir, pour son retour, sa femme vigilante
Préparoit du sarment la flamme pétillante;
Ses enfans l'attendoient et briguoient sur le seuil
Et son premier souris, et son premier coup d'œil.
Leurs cœurs étoient heureux; quand d'un noir incendie
La flamme, dans son cours par les vents agrandie,
Dévora leur cabane, et dans ses tourbillons
Engloutit le produit et l'espoir des sillons.
L'année avoit perdu le prix de sa culture,
La flamme avoit détruit la semence future;
Et leurs cœurs, au regret mêlant le désespoir,
N'osoient se souvenir et trembloient de prévoir.
Pour comble de malheur, ces animaux utiles,
Qui paissoient dans leurs champs, ou les rendoient fertiles,
Se débattant en vain, sous leurs toits embrasés,
Ensemble avoient péri par leur chûte écrasés.
Ils pleuroient, quand l'honneur et l'amour du village,
Le sensible Dormond, dans ce triste ravage,
Source pour lui de joie ainsi que de douleurs,
Vit le touchant espoir d'essuyer quelques pleurs.

Tandis que sous ses toits leur misère est soignée,
Dans le riant enclos d'une ferme éloignée
Il prépare en secret, par un art tout nouveau,
Un plaisir pour son cœur, pour ses yeux un tableau.
Un constructeur arrive; et soudain, ô merveille!
Une maison s'élève à leur maison pareille.
Ses murs, vieillis par l'art, offrent même coup d'œil;
Semblable en est l'entrée, et semblable est le seuil.
C'est leur même buffet, c'est leur modeste table;
Nombre égal d'animaux a peuplé leur étable,
Et, jusque dans leur cour, un nombre égal d'oiseaux
Est perché sur les toits, ou nage dans les eaux.
Seulement leur vieux coq, qu'avoient sauvé ses ailes,
Ne reconnoissoit plus ses amantes nouvelles.
Le jour arrive enfin; le couple infortuné
Vient, voit, doute s'il veille, et recule étonné.
De réduits en réduits leurs yeux charmés s'égarent;
Tel, si les grands objets aux petits se comparent,
Des Troyens autrefois jetés sous d'autres cieux,
Ilion imité charmoit encor les yeux,
Et du Xante sacré, sur un autre rivage,
Leurs cœurs avec transport reconnoissoient l'image.
Tel le couple admiroit son chaume accoutumé,
Et son armoire antique et son âtre enfumé;

Et, comme ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Leurs humbles murs aussi renaissoient de leur cendre.
De ses hochets perdus, son unique trésor,
Seul, leur plus jeune enfant se désoloit encor;
On apaise ses cris. Cependant la chaumière
A repris du travail l'activité première,
Les roseaux avec art s'enlacent aux roseaux;
J'entends tourner la roue et rouler les fuseaux.
Là, l'heureux fondateur de l'heureuse peuplade
Aimoit à diriger sa douce promenade.
Là, de ses soins touchans il recevoit le prix:
Sur leur bouche, à sa vue, erroit un doux souris,
Et l'accent du bonheur, de la reconnoissance,
Ainsi que leur hommage étoit sa récompense.
Tant, de l'instant propice ardente à se saisir,
La bonté sait changer un désastre en plaisir!

FIN DU CHANT PREMIER.

LE MALHEUR

ET

LA PITIÉ.

CHANT II.

Maintenant, ô Pitié, redouble de courage!
D'un sort plus rigoureux je vais peindre l'image.
Au sein de ses amis, auprès de ses parens,
Les plaisirs sont plus doux et les malheurs moins grands.
Quelle douleur résiste aux soins d'une famille,
Au souris d'une épouse, aux larmes d'une fille?
Je chante l'homme en proie à des maux plus cruels,
Qui, loin de ses amis et des toits paternels,
Perdant de ses foyers la douceur domestique,
Attend ou la justice ou la pitié publique.
Viens donc, ô ma Déesse, entrons dans ce séjour
Où l'homme, dans les fers, languit privé du jour

Hélas! tandis qu'auprès de leurs jeunes compagnes,
Dans les riches cités, dans les vertes campagnes,
Ses amis d'autrefois amusent leurs loisirs;
Lorsque, donnant à tous le signal des plaisirs,
L'airain retentissant, ou l'aiguille muette,
Du temps qui la conduit vagabonde interprète,
Marquent au laboureur la fin de ses travaux,
Aux mineurs harassés une trève à leurs maux,
Appellent chaque soir la jeunesse folâtre
Aux délices du bal, aux pompes du théâtre,
Ou, d'un moment plus doux annonçant le retour,
De l'heure fortunée avertissent l'amour,
Le temps par la douleur lui mesure les heures.
Réduit, pour seul plaisir, dans ces noires demeures,
A lire quelques mots, où d'autres, avant lui,
Sur ces terribles murs ont tracé leur ennui,
Il est seul: dans un long et lugubre silence,
Pour lui le jour s'achève, et le jour recommence;
Pour lui plus de beaux jours, de ruisseaux, de gazon;
Cette voûte est son ciel, ces murs son horison.
Son regard, élevé vers le flambeau céleste,
Vient mourir dans la nuit de son cachot funeste;
Rien n'égaye à ses yeux sa morne obscurité:
Ou si, par des barreaux avares de clarté,

Un foible jour se glisse en ces antres funèbres,
Ils redoublent pour lui les horreurs des ténèbres;
Et, le cœur consumé d'un regret sans espoir,
Il cherche la lumière, et gémit de la voir.

Toutefois, en ces lieux plus d'une cause amène
Les malheureux captifs gémissans dans leur chaîne.
D'un créancier cruel jouet infortuné,
L'un dans ce noir séjour soupire emprisonné:
Ah! rendez-le à son fils, à sa femme chérie;
Votre luxe d'un jour peut suffire à sa vie:
Dieu vous voit, le malheur vous bénit; et ses vœux
Du fond de son cachot vont retentir aux cieux.
Non loin est un mortel que la mélancolie
Ou l'affreux désespoir ont frappé de folie.
Pouvez-vous, sans pitié pour son malheur affreux,
Comme un vil criminel traiter un malheureux?
S'il est infortuné, faut-il être barbares?
Il est, qui le croiroit? de ces parens avares
Qui, par les longs ennuis d'une triste prison,
Achèvent d'étouffer un reste de raison;
Dont la feinte pitié, qu'un lâche intérêt souille,
D'un parent relégué s'assure la dépouille;
Et, de leur sang qui crie étouffant la douleur,
Calcule la misère, et jouit du malheur.

Ah! si le ciel a mis la pitié dans votre âme,
Pour ces infortunés ma Muse la réclame.
Adoucissons leur sort, traitons avec bonté
Ces malheureux bannis de la société.
De ces mânes exclus des scènes de la vie
Laissons errer en paix la libre fantaisie:
Par de durs traitemens ne l'effarouchons pas;
Que des objets rians se montrent sur leurs pas.
Entourons-les de fleurs; que le cours des fontaines
Roule, nouveau Léthé, l'heureux oubli des peines,
Et, dans des prés fleuris, sous des ombrages verds,
Offrons-leur l'Elysée, et non pas les Enfers.

Le crime même enfin a des droits sur notre âme.
Souvent, pour expier un attentat infâme,
Des pensers généreux le funeste abandon,
Pour remonter vers eux, n'attend que le pardon,
Et le vice épuré par un remords sublime,
A nos cœurs étonnés sait arracher l'estime.
Relevez, s'il se peut, son courage abattu:
Le remords quelquefois fait mieux que la vertu.
Hé! qui ne connoît pas le consolant spectacle
Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botanybay, sentine d'Albion,
Où le vol, la rapine et la sédition

En foule sont vomis; et, purgeant l'Angleterre,
Dans leur exil lointain vont féconder la terre.
Là, l'indulgente loi de sujets dangereux
Fait d'habiles colons, des citoyens heureux,
Sourit au repentir, excite l'industrie,
Leur rend la liberté, des mœurs, une patrie.
Je vois de toutes parts les marais desséchés,
Les déserts embellis et les bois défrichés.
Imitez cet exemple: à leur prison stérile
Enlevez ces brigands, rendez leur peine utile;
Et, qu'arrachant aux fers le remords vertueux,
Le pardon change en biens des maux infructueux.
Ou, s'il faut par sa mort que le crime s'expie,
Ah! préparez son cœur: sur cette tête impie
Que la grâce divine épanche ses trésors,
Et sauve au moins son âme en nous livrant son corps.
Dieu lui-même en pitié prend déjà la victime;
Dieu chérit la vertu, mais mourut pour le crime:
Par la terre proscrit, son réfuge est au ciel.
Quels qu'ils soient, n'allez pas, stérilement cruel,
Dans le fatal séjour, où la loi les exile,
Aggraver leurs malheurs d'un malheur inutile,
Rendre leurs fers plus lourds, et, sans nécessité,
Joindre la solitude à la captivité.

Dans ce triste abandon, où lui-même s'abhorre,
Par ses pensers cruels le malheur se dévore.
Ah! laissez arriver ses chers consolateurs,
Et que des pleurs du moins répondent à ses pleurs.
La justice est coupable alors qu'elle est cruelle.
Ton âme le connut ce noble et tendre zèle,
Howard, dont le nom seul console les prisons.
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds
De ce roi voyageur, père de Télémaque,
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlans, vers la zone inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du Croissant on adore les lois,
Aux lieux où triompha l'étendard de la Croix,
Partout où l'on connoît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime Howard parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas?
Hélas! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Ta main vient soutenir le malheur qui succombe,
Vient charmer ces cachots dont l'aspect fait frémir,
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir?

Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verroux, de barreaux sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié;
Par cent degrés tournans sous des voûtes horribles,
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossemens,
D'un funeste trépas funestes monumens,
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrége un long supplice,
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts;
S'il ne peut les briser, il allége leurs fers.
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse,
Et, rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui l'homme s'élève au-dessus de lui-même.
Les Séraphins surpris demandent dans le ciel
Quel Ange erre ici-bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.
Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux;
Le bonheur appartient à qui fait des heureux.

Reviens dans ta patrie, en une paix profonde,
Goûter la liberté que tu donnois au monde:
Ton œil, chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi.

Toutefois, quelques soins dont ses mains généreuses
Aient tempéré l'horreur de ces maisons affreuses,
Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondemens;
Mais de sa piété ces nobles monumens
Souvent la négligence ou l'infâme avarice
En font de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là, sont amoncelés, dans des murs dévorans,
Les vivans sur les morts, les morts sur les mourans.
Là, d'impures vapeurs la vie environnée,
Par un air corrompu languit empoisonnée.
Là, le long de ces lits, où gémit le malheur,
Victime des secours, plus que de la douleur,
L'ignorance, en courant, fait sa ronde homicide,
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la Pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs et distingue les maux;

Les recommande à l'art que sa bonté séconde.
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,
De l'air renouvelé puissans réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle,
La propreté soigneuse y préside avec elle.
La vie est à l'abri du souffle de la mort;
Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève,
L'heureux convalescent sur son lit se relève,
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor, former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé la bénissent,
La terre est consolée et les cieux applaudissent.
Que puissent à jamais les maux, la pauvreté
Dans ces asiles saints bénir la charité!
Mais quel génie affreux de la France s'empare!
De la destruction le délire barbare
Se promène en tous lieux, et, dans ses noirs transports,
Tourmente les vivans, les mourans et les morts.
Le berceau, le tombeau, la cité, le village,
Le temple somptueux, le modeste hermitage,
Tout subit sa fureur: vous tombez avec eux,
Des maux, de l'indigence ô refuges pieux,

Où des saints fondateurs la charité sublime
Consacroit la richesse ou rachetoit le crime!
Je ne vois plus ces sœurs, dont les soins délicats
Apaisoient la souffrance ou charmoient le trépas;
Qui, pour le malheur seul connoissant la tendresse,
Aux besoins du vieil âge immoloient leur jeunesse.
Leurs toits hospitaliers sont fermés aux douleurs,
Et la tendre Pitié s'enfuit les yeux en pleurs.
Le pauvre des bienfaits voit la source tarie
Et l'enfant vient mourir sur le seuil de la vie.
Mais quel secours nouveau, céleste, inespéré,
A l'exil indigent ouvre un port assuré?
Salut, ô Sommerstown, abri cher à la France!
Là, le malheur encor bénit la Providence,
Là, nos fiers vétérans retrouvent le repos,
Là, le héros instruit les enfans des héros,
Là, près d'un Dieu sévère éclate un Dieu propice.
Quel riche bienfaisant a fondé cet hospice?
A la voix de Carron le luxe s'attendrit,
Sa vertu les soutient et son nom les nourrit.
Par lui, pour l'indigent la douce bienfaisance
Trouve le superflu, même dans l'indigence,
Et parmi les bannis ses pieuses moissons
De l'avare opulence ont surpassé les dons.

Et vous, sexe charmant, nourri dans les délices,
Que vous faites à Dieu de touchans sacrifices !
Votre zèle pieux donne l'exemple à tous,
Affronte les dangers, surmonte les dégoûts,
Visite des souffrans les demeures obscures,
Vient soigner une plaie ou fermer des blessures,
De cette même main dont Amour eût fait choix,
Pour tresser sa couronne ou remplir son carquois.
La foi, l'humanité sont partout sur vos traces,
Et le lit des douleurs est veillé par les Grâces.
Mais quels accens plaintifs ont frappé mes esprits ?
J'entends, je reconnois vos lamentables cris,
Enfans infortunés, famille illégitime,
Que le crime a fait naître, et qu'immola le crime.
Ah ! si les sages même ont pleuré quelquefois
L'enfant né sous le dais, dans la pourpre des rois,
Et si pour lui du sort ils ont craint les injures,
Qui peut voir sans pitié ces frêles créatures,
Ces enfans de l'amour, que la honte a proscrits ?
De leur mère jamais ils n'auront un souris ;
Ils n'auront point leur part aux caresses d'un père :
Loin d'eux ces noms si doux et de sœur et de frère.
Condamnés en naissant, dans leur triste abandon,
Ils ont reçu le jour, sans recevoir un nom.

D'autres de leurs aïeux recueillent l'héritage :
Votre pitié, voilà leur unique partage !
Que dis-je ? A leur naissance incertains d'un berceau,
D'une goutte de lait, d'un abri, d'un lambeau,
Qui de leurs membres nus écarte la froidure,
Ah ! que la Pitié parle où se tait la nature !
Ne la refusez pas à ces infortunés,
Menacés de mourir au moment qu'ils sont nés.
Nos frères dans le ciel, ils sont ce que nous sommes,
Peut-être, ces enfans nous cachent de grands hommes.
De l'intérêt public écoutez donc la voix.
Du sage agriculteur voyez les doux emplois :
De l'orme adolescent il soigne la jeunesse,
Du chêne décrépit rajeunit la vieillesse.
C'est peu : si quelque arbuste, à ses regards offert,
Languit abandonné dans le vallon désert,
Aux arbres, de son clos enfans héréditaires,
Il aime à réunir ces tiges étrangères ;
Et la plante orpheline, en son nouveau séjour,
Avec ses plants chéris partage son amour.
Sages législateurs, voilà votre modèle.
Remplacez par vos soins la pitié maternelle,
Conquérez à l'Etat ces enfans malheureux ;
Que l'école des arts soit ouverte pour eux ;

Donnez, pour les rejoindre à la grande famille,
Au jeune homme un métier, une dot à la fille.
Ainsi pour Albion naissent des matelots,
Des bras pour le travail, pour les camps des héros:
Ainsi la bienfaisance accueille la misère,
Le riche est leur parent, la Patrie est leur mère.
Cependant, en ces lieux, aux malheurs consacrés,
De la tendre Pitié les droits sont plus sacrés.
Il est, il est des lieux plus étrangers pour elle.
Voyez de loin ces champs où la guerre cruelle
Dans un ordre effrayant range ses bataillons,
Qui de torrens de sang vont noyer les sillons.
Hé bien! c'est en ces lieux que je vais la conduire;
Mars, le terrible Mars connoîtra son empire.
Là, la nécessité, dans sa fatale main
Tenant son joug de fer et ses chaînes d'airain,
Trop souvent au soldat ordonne le ravage,
Prescrit l'embrasement et promet le pillage.
Mais la douce Pitié suit, en pleurant, ses pas,
Elle adoucit ses coups, elle arrête son bras;
Au meurtrier farouche elle arrache ses armes,
Conserve sa chaumière au laboureur en larmes,
Court disputer au feu les hameaux embrasés.
Des escadrons tonnans, dans les rangs écrasés,

Tantôt elle suspend l'épouvantable orage;
Quelquefois, réclamant pour ses droits qu'on outrage,
Elle crie: " Arrêtez, impitoyables cœurs
" Qui prodiguez le sang: maudits soient les vainqueurs
" Qui font des malheureux, immolés à leur gloire,
" Le marche-pied sanglant de leur char de victoire! "
Le bronze a-t-il cessé de vomir le trépas?
Dans les champs du carnage elle porte ses pas,
Rend des honneurs touchans aux morts qu'elle console;
De là, plus prompte encore, elle part, elle vole
Vers le lit de douleur de ces braves guerriers,
Dont le sang des vainqueurs a payé les lauriers;
Des larmes du regret, du suc heureux des plantes
Arrose, en gémissant, leurs blessures sanglantes;
Tantôt, d'un œil craintif, suit l'acier rigoureux
Qui s'ouvre dans la plaie un chemin douloureux;
Tantôt leur fonde un temple; et, tout près, un bois sombre
Semble un autre Elysée où vient errer leur ombre.
Tel, au bord de la Seine, à nos yeux éblouis
S'offre ce monument du plus grand des Louis.
Tel brille ce Greenwich, où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes:
Ainsi, parlent encor de camps et de vaisseaux
Les vainqueurs de la terre et les vainqueurs des eaux.

Tels encor leurs vieux ans content leurs vieux services;
L'œil voit avec respect leurs nobles cicatrices,
Leurs maux sont adoucis, leur sang est expié,
Et la Victoire en pleurs embrasse la Pitié.
 Toutefois dans les camps sa voix mal entendue
Pour des cœurs inhumains est bien souvent perdue.
O peuples, vantez-nous et vos arts et vos mœurs!
Mars jamais n'a coûté tant de sang et de pleurs.
Ah! que l'affreux Huron, en mugissant de joie,
Prêt à la dévorer, danse autour de sa proie,
Se repaisse en fureur de ses membres tremblans,
Et boive avec plaisir dans des crânes sanglans!
Mais quel génie affreux, quel démon du carnage
Aux modernes héros souffle toute sa rage?
Barbares combattans, plus barbares vainqueurs,
Tout sentiment humain a-t-il fui de leurs cœurs?
Ces bourreaux beaux-esprits, ces sages sanguinaires
Au théâtre pleuroient des maux imaginaires;
Et, dans des flots de sang se noyant à loisir,
D'un massacre inutile ils se font un plaisir.
Le front ceint de cyprès, leur hideuse victoire
Etale aux nations l'opprobre de sa gloire.
Le succès, le bonheur ne les attendrit pas.
Sur des captifs tremblans, échappés au trépas,

Leur triomphe cruel dirige son tonnerre,
Et leur perfide paix ensanglante la terre.
Ah! si le sort, un jour, aux malheureux François
Envoyoit un moment le pouvoir des bienfaits!
O vous, tristes captifs, délaissés par la France,
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence;
Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits
Méritoient vos fureurs, méritoient vos mépris!
Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères,
Leur misère, en pleurant, a servi vos misères.
Bannis par l'injustice, et François par le cœur,
Vaincus, ils ont donné des larmes au vainqueur.
L'étranger s'en étonne, et vos jours de victoire
De notre exil à peine ont égalé la gloire:
Ah! la gloire n'est pas où n'est pas la bonté.
Eh! comment leur triomphe à l'ennemi dompté
Seroit-il indulgent, lorsque leurs mains perfides
Portent chez leurs amis leurs fureurs homicides?
De la triste Helvétie écoutez les accens!
Peuples, jadis heureux, aujourd'hui gémissans,
Quel bonheur vous manquoit? Dans ses pompes profanes
Le luxe des palais envioit vos cabanes;
L'oreille avec plaisir écoutoit vos torrens,
L'œil de vos clairs ruisseaux suivoit les flots errans.

Le sommeil se plaisoit au bruit de vos cascades,
Les arts industrieux habitoient vos bourgades:
Le sage les aimoit, l'orgueil même, séduit,
Chez vous pour ses vieux ans projetoit un réduit.
Les richesses pour vous couloient moins inégales,
Vos bras étoient guerriers, et vos mœurs pastorales.
L'étranger parmi vous s'arrêtoit enchanté,
Et sur vos monts enfin Haller avoit chanté.
Haller, chantre divin, frais comme vos campagnes,
Doux comme vos vallons, fier comme vos montagnes,
Et qui ne prévit pas que son hymen, un jour,
Du cigne harmonieux feroit naître un vautour.

Cependant, près de vous grondoit l'affreuse guerre;
De moment en moment s'approchoit son tonnerre.
Que faisiez-vous alors? Vos magistrats muets
Dormoient au bruit flatteur des paroles de paix;
Et d'un agent vénal la souplesse odieuse
Bordoit d'un miel trompeur la coupe insidieuse.
En vain le vieux Steiguer, digne de jours plus beaux,
Evoquoit vos aïeux du fond de leurs tombeaux;
En vain vos ennemis, par d'habiles outrages,
Essayoient vos frayeurs, et tâtoient vos courages.
La paix, le long oubli des efforts vertueux,
Des folles nouveautés l'amour présomptueux,

L'égoïsme, fatal au malheureux qui s'aime,
Ce monstre, adorateur et bourreau de lui-même,
Qui, façonnant au joug les peuples abattus,
Sans oser les forfaits, assoupit les vertus;
Tout réprimoit des cœurs l'élan patriotique.
Mais des traces restoient de l'héroïsme antique:
Plus d'un brave guerrier, plus d'un vieux sénateur,
Rappeloient vos beaux jours. Le peuple agriculteur
De la flamme sacrée avoit sauvé les restes;
L'honneur même enflammoit leurs milices agrestes.
Pouvoient-ils oublier leurs amis, leurs parens,
Sous de lâches poignards sans défense expirans?
Leur sang crioit vengeance, et leurs augustes mânes
Erroient inapaisés autour de vos cabanes.
Aussi, l'affreux signal à peine a retenti,
Du fond de ses rochers tout un peuple est sorti.
Soudain, tel que l'on voit le brasier de la veille
Répondre sous la cendre au souffle qui l'éveille,
Tout s'enflamme à la fois: femmes, enfans, vieillards,
Entourent leurs foyers de leurs vivans remparts.
De leurs monts paternels les rocs inviolables
Sont moins majestueux et moins inébranlables.
Des François un instant les foudres se sont tus,
Et la fureur chancelle à l'aspect des vertus.

Mais Rapinat paroît, et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.
Soudain, ce vil ramas qui, souillé de forfaits,
S'en vient mêler sa lie au pur sang des François,
Vomit ses bataillons dans les champs qu'ils inondent:
Le fer luit, le sang coule, et les tonnerres grondent.
L'écho, qui des bergers redisoit la chanson,
En répète à regret l'épouvantable son.
Ah! qui pourroit tracer ces scènes de carnage?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,
Le sexe par ses pleurs, les morts par leurs tombeaux,
Et la férocité veut des crimes nouveaux.
Du sein qu'a déchiré leur fureur meurtrière,
L'enfant avant le temps arrive à la lumière;
Sa mère palpitante expire sous leurs pas,
Du malheureux qui meurt ils hâtent le trépas.
Prêtres saints, cachez-vous, fermez le tabernacle:
Epargnez à mes yeux l'effroyable spectacle
De vos corps déchirés sur vos parvis sanglans!
De la vierge à genoux leur rage ouvre les flancs,
S'irrite sans obstacle, égorge sans colère,
Et, s'il n'est teint de sang, l'or ne sauroit lui plaire.
Tout ce qui du passé gardoit le souvenir,
Tout ce qui promettoit un bonheur à venir,

Tout ce qui du présent accroît la jouissance,
Les monumens des arts, ceux de la bienfaisance,
Tout subit leur fureur: s'il offre un trait humain,
L'airain trouve un bourreau, le marbre un assassin.
En vain, pressant les rangs, et domptant les obstacles,
Leurs bandes des vieux temps rappellent les miracles,
C'en est fait, et le nombre accable la valeur.
Ah! que les arts du moins consacrent le malheur!
D'un côté, montrez-moi les noms, les noms sublimes
De ceux qui de l'Etat ont péri les victimes:
Qu'ils vivent sur l'airain, que la main des pasteurs
Les entoure d'ombrage et les pare de fleurs!
De l'autre, sur un roc stérile, affreux, sauvage,
De vos champs dévastés épouvantable image,
Du monstre Rapinat gravez le nom cruel,
Nom maudit par la terre, abhorré par le ciel.
Qu'à son funeste aspect les amantes frémissent;
De loin, en le voyant, que les mères gémissent;
Que le passant troublé le lise avec horreur;
Que l'enfant au berceau l'écoute avec terreur;
Que j'entende la sœur lui demander son frère,
L'orphelin s'écrier: " Qu'as-tu fait de mon père? "
Que puissent tour à tour toutes les nations
Y porter leur tribut de malédictions;

Et qu'enfin sa mémoire, en vengeance féconde,
Aille irriter la haine, et soulever le monde!
Mes vœux sont entendus: la touchante Pitié
Qui, les yeux attendris, le front humilié,
Pleuroit sur le malheur, consoloit la foiblesse,
Dès qu'elle est outragée, implacable Déesse,
Se relève en fureur, et, pour venger ses droits,
Terrible, au fond des cœurs fait entendre sa voix;
Va des cieux indignés allumer le tonnerre,
Des flambeaux à la main, parcourt toute la terre;
Appelle la vengeance, et de ses défenseurs
Arme, en courant, les bras contre ses oppresseurs.
Aux cris de l'Helvétie, ainsi l'Europe en armes
Sort de son long sommeil et jette un cri d'alarmes.
Tremblez, vils assassins, lâches déprédateurs,
Les maux paîront les maux, les pleurs paîront les pleurs!

Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles
Ces guerres, où le sang teint les mains fraternelles,
Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,
Sujets contre sujets, parens contre parens. *
Là, sous des traits hideux s'offre la race humaine:
Plus forts sont les liens, et plus forte est la haine.
Par la main qu'il chérit chacun est égorgé,
La nature est souffrante, et le sang outragé;

Son cri meurt étouffé; plus de fils, plus de père:
L'ami, dans son ami, le frère, dans son frére,
Trouvent un assassin; et, dans ce choc affreux,
Toujours les plus vengés sont les plus malheureux.
Quand le luxe insolent et l'infâme licence
Ont d'un Dieu courroucé provoqué la vengeance,
Alors, laissant dormir la foudre dans ses mains,
C'est ce fléau cruel qu'il envoye aux humains.
En vain Rome à ses lois soumet la terre et l'onde,
La Discorde, au milieu des dépouilles du monde,
Lève sa tête affreuse, et, s'emparant des cœurs,
Du malheur des vaincus vient punir les vainqueurs:
Tant l'abus du pouvoir amène l'esclavage.
Mais, pourquoi recourir aux fastes du vieil âge?
La Vendée! A ce nom, la nature frémit,
L'humanité recule, et la Pitié gémit.
La funeste Vendée, en sa fatale guerre,
De François égorgés couvroit au loin la terre,
Et le sujet des rois, l'esclave des tyrans,
De leur sang répandu confondoient les torrens.
Enfin, entre les camps la trève se déclare:
Soudain, tous ont franchi le lieu qui les sépare,
Volent d'un camp à l'autre: à peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue, et le sang a parlé.

A ces traits, jadis chers, à ces voix qu'ils connoissent,
La tendresse s'éveille, et les remords renaissent;
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs.
De leur vieille amitié les souvenirs vainqueurs
Leur montrent leurs parens ou leurs compagnons d'armes,
Ceux de qui les bienfaits essuyèrent leurs larmes,
Ceux qui de leur hymen préparèrent les nœuds,
Ceux qui de leur enfance ont partagé les jeux;
Dans leurs embrassemens leurs transports se confondent,
Leurs larmes, leurs soupirs, leurs sanglots se répondent.
Des banquets sont dressés, le vin coule à grands flots,
Les chants de l'amitié consolent les échos.
Tout redevient François, ami, parent et père;
L'humanité respire et la nature espère.
Mais du départ fatal le signal est donné;
Chacun d'eux aussitôt baisse un front consterné.
Aux cris joyeux succède un lugubre silence:
Tous, pressentant leurs maux et les maux de la France,
S'éloignent lentement, et, les larmes aux yeux,
D'un triste et long regard se sont fait leurs adieux.
Mais le remords redouble au milieu des ténèbres,
Leur sommeil est troublé de fantômes funèbres:
D'un hôte, d'un ami, l'un croit percer le flanc,
L'autre égorger son frère, et rouler dans son sang.

Enfin, le jour renaît, et l'airain des batailles
Fait entendre ces sons, signal des funérailles.
Accours, tendre Pitié, préviens ces jeux sanglans,
Cours, les cheveux épars, vole de rangs en rangs;
Dis à ces malheureux: " Cruels, qu'allez-vous faire?
" Vos bras dénaturés déchirent votre mère.
" Laissez-là ces mousquets, ces piques et ces dards;
" La nature a maudit vos affreux étendards!
" Hélas! hier encore, assis aux mêmes tables,
" Votre bouche abjuroit ces lauriers détestables!
" Avez-vous oublié vos doux sermens d'amour?
" Le ciel à vos combats prête à regret le jour.
" Et moi, si du malheur vous sentez les atteintes,
" Cruels, je fermerai mon oreille à vos plaintes;
" Je resterai muette, et vos justes malheurs
" A mes yeux vainement demanderont des pleurs.
" Et vous qui, les premiers, provoquant la vengeance,
" Avez des cœurs françois rompu l'intelligence,
" C'est à vous de donner le signal de la paix:
" Vos barbares exploits sont autant de forfaits.
" Assez, pour féconder les palmes de la guerre,
" Des cadavres sanglans ont engraissé la terre.
" Ah! revenez à vous, voyez la France en deuil
" Pleurer de vos lauriers le parricide orgueil!

" Le chemin qui conduit ses enfans aux conquêtes,
" Est teint de notre sang et pavé de nos têtes;
" Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
" D'un côté le triomphe et de l'autre la faim.
" Abjurez, il est temps, vos palmes funéraires;
" Aimez-vous en François, embrassez-vous en frères;
" Et qu'aux chants de la mort succèdent en ce jour
" Les cris de l'allégresse et les hymnes d'amour! "

FIN DU CHANT SECOND.



Audenet sculp.

LOUIS XVI.

Roi de France

et l'échafaud n'étoit qu'un dégré vers les Cieux !

London. Published as the Act directs by M. De Mové

LE MALHEUR

ET

LA PITIÉ.

CHANT III.

POURQUOI faut-il toujours, qu'en mes tristes tableaux,
Ton histoire, ô Pitié, soit celle de nos maux?
J'ai tracé les horreurs de nos guerres civiles,
Funestes dans les camps: combien plus dans les villes!
Les camps sont quelquefois l'école des grands cœurs,
Et souvent les vaincus embrassent les vainqueurs.
Les foudres, les lauriers, l'éclat de la victoire,
Viennent couvrir le deuil des rayons de la gloire.
Pour saisir une palme ils volent aux combats,
Et l'espoir du triomphe ennoblit le trépas.
Mais, au sein de nos murs quand les discordes naissent,
Les pensers généreux, les vertus disparoissent.

Des licteurs pour soldats, des crêpes pour drapeaux,
La Victoire pour trône y veut des échafauds.
Tout est vil ou cruel, assassin ou victime,
Et la vertu sans arme y tend la gorge au crime.

O mes concitoyens, comment ont pu vos cœurs
Des camps dans les cités surpasser les fureurs?
Là, tout parle de meurtre: ici, tout nous rappelle
A la douce concorde, à la paix fraternelle;
Les mêmes tribunaux jugent vos différens;
Le culte au même autel appelle tous les rangs;
Le théâtre vous voit rire et pleurer ensemble;
Dans vos jours solennels même lieu vous rassemble;
Enfin, tout vous unit: pourquoi donc ces fureurs,
Ces spectacles sanglans et ces scènes d'horreurs?
Ah! de nos propres mains nous creusant des abîmes,
Nous payons chèrement la dette de nos crimes.
Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix;
Mais, quand un peuple impie outrage sa puissance,
Alors elle se tait; et voilà sa vengeance.
Des vices tout à coup se débordent les flots,
Les cœurs sont des volcans, et l'empire un chaos:
Du sang des deux partis la Discorde l'inonde,
Et ses calamités sont la leçon du monde.

Ainsi, le ciel vengeur tour à tour immola
Scylla par Marius, Marius par Scylla,
La race des Yorks par celle des Lancastres.
Mais que sont ces malheurs, auprès de nos désastres?
Hélas! pour oublier ces funestes tableaux,
Quelle main du Léthé nous versera les eaux?
Mais non: que leur récit, au défaut du tonnerre,
Des châtimens du crime épouvante la terre,
Et que l'exemple affreux de nos divisions
D'un salutaire effroi frappe les nations!
Dégagée une fois du lien légitime,
D'abord, de maux en maux, bientôt, de crime en crime,
La France a pris l'essor, et, dans ses attentats,
Sa rapide fureur ne se repose pas.
Ainsi, quand d'un berger l'imprudence cruelle
Jette au pied d'un sapin l'invisible étincelle,
Le feu, nourri du suc dont le bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc, et, gagnant le feuillage,
Dévore, en pétillant, l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet,
S'étend de tige en tige, embrasse la forêt.
Lui, du haut d'un rocher, voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil tremblant les flammes triomphantes.

Tels furent nos destins: ainsi, dans un moment,
Naquit d'une étincelle un vaste embrasement.
A peine la Discorde, en ses noirs sacrifices,
Du sang de l'innocence a goûté les prémices,
Sa terrible moisson se poursuit en tout lieu:
Les temples des beaux-arts, les demeures de Dieu,
Les lieux où nous prîons les puissances célestes,
Des proscrits entassés sont les dépôts funestes.
Tous les bras sont vendus, tous les cœurs sont cruels.
Image de ces Dieux, la terreur des mortels,
Dont nul n'ose aborder l'autel impitoyable
Que dégouttant du sang de quelque misérable,
L'idole, à qui la France a confié son sort,
N'accepte que du sang, ne sourit qu'à la mort.
Femme, enfant, sont voués à son culte terrible;
L'innocente beauté pare sa pompe horrible;
La hache est sans repos, la crainte sans espoir;
Le matin dit les noms des victimes du soir;
L'effroi veille au milieu des familles tremblantes;
Les jours sont inquiets, et les nuits menaçantes.
Imprudent, jadis fier de ton nom, de ton or,
Hâte-toi d'enfouir tes titres, ton trésor!
Tout ce qui fut heureux demeure sans excuse;
L'opulence dénonce, et la naissance accuse.

Pour racheter tes jours, en vain ton or est prêt;
Le fisc inexorable a dicté ton arrêt.
L'avidité peut vendre une paix passagère;
Mais elle veut sa proie, et la veut tout entière.
Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens;
Plus d'amis, de parens, ni de concitoyens.
Le fils épouvanté craint l'abord de son père;
Le frère se détourne à l'aspect de son frère.
L'amour même est timide: et, dans cet abandon,
La nature est sans voix, sous des lois sans pardon.
Ainsi, quand sur ses pas, semant les funérailles,
La mort contagieuse erre dans nos murailles,
Tous les nœuds sont rompus: l'ami, dans son ami,
Le frère, dans sa sœur, croit voir un ennemi;
Et, sur ses gonds muets, triste, inhospitalière,
Refuse de tourner la porte solitaire.
Mais quels maux je compare à des malheurs si grands!
On conjure la peste, et non pas les tyrans.
Aux cœurs lâches du moins les tyrans font justice;
Leur crainte, en le fuyant, rencontre le supplice.
Tous, à leur infortune ajoutant le remord,
Séparés par l'effroi, sont rejoints par la mort,
Et, dans un même char, où sa main les rassemble,
Voisins, amis, parens, vont expirer ensemble,

A moins que, de la vie incertain possesseur,
L'opprimé tout à coup ne se fasse oppresseur.
Son heure vient plus tard; mais il aura son heure:
Le lâche fait mourir, en attendant qu'il meure.
Ses chefs auront leur tour; leur pouvoir les proscrit;
Sur leurs tables de mort déjà leur nom s'inscrit.
Robespierre, Danton, iront aux rives sombres
De leur aspect horrible épouvanter les ombres:
Et Tainville, après lui traînant tous ses forfaits,
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.
Partout, la soif du meurtre, et la faim du carnage.
Les arts, jadis si doux, le sexe, le jeune âge,
Tout prend un cœur d'airain: la farouche beauté
Préfère à notre scène un cirque ensanglanté.
Le jeune enfant sourit aux tourmens des victimes;
Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes.
Que dis-je? la nature, ô comble de nos maux!
De tous ses élémens seconde nos bourreaux.
Dans leurs cachots impurs l'air infecte la vie;
Le feu dans les hameaux promène l'incendie;
Et la terre complice, en ses avides flancs,
Recèle par milliers les cadavres sanglans.
A peine elle a peuplé ses cavernes profondes,
La mort infatigable a volé sur les ondes.

Ministres saints, du fer ne craignez plus les coups;
Le baptême de sang est achevé pour vous!
Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides;
Et le jour et la nuit, l'onde porte aux échos
Le bruit fréquent des corps qui tombent dans les flots.
Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage;
Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
Les deux sexes unis par un hymen affreux.
O Loire, tu les vis ces hymens qu'on abhorre,
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore.
Cependant, le trépas s'accuse de lenteur;
Eh bien! ange de mort, ange exterminateur,
Va, joins les feux aux flots, joins le fer à la foudre:
Maison, ville, habitans, que tout soit mis en poudre!
Qu'enchaînés par milliers, femmes, enfans, vieillards,
Jonchent le sol natal de leurs membres épars!
Là, repose tes yeux sur ce vaste carnage;
Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage
Quelque coupable encor peut-être est échappé;
Annonce le pardon; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux, en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève!

François, vous pleurerez un jour ces attentats:
Oui, vous les pleurerez; mais vous n'y croirez pas!
  Ah! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence,
A qui l'obscurité garantit l'indulgence!
Eh! qu'importe au pouvoir, qu'auprès de ses troupeaux
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux?
Qu'importe le mortel, dont la table champêtre
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître?
Ah! contre la rigueur d'un pouvoir abhorré
Pas un asile sûr, pas un antre ignoré!
Pareil à cette énorme et bruyante Déesse,
Qui voit tout, entend tout, va, vient, revient sans cesse,
De la proscription le génie odieux,
Ayant partout des bras, des oreilles, des yeux,
Des cités aux hameaux, parcourt la France entière,
Comme au palais des grands frappe à l'humble chaumière.
Le pauvre en vain s'endort sur la foi de ses maux;
Le pauvre a ses tyrans, le pâtre a ses bourreaux.
  Mais, pourquoi s'arrêter à ces malheurs vulgaires?
Assez d'autres ont peint les malheurs populaires.
Moi-même, il m'en souvient, mes vers compatissans
Cherchoient pour eux les sons les plus attendrissans.
Par moi, du laboureur étranger à la gloire,
Un simple monument honora la mémoire;

J'encourageois les sons de l'humble chalumeau,
Et portois aux cités les plaintes du hameau.
Mais pourrois-je des grands oublier la souffrance?
O vous, cœurs révoltés, que leur éclat offense,
Vainement à leurs maux vous refusez des pleurs;
Plus leur bonheur fut grand, plus grands sont leurs malheurs:
Et moi, qui des bergers ornai jadis la tombe,
Aujourd'hui, des hauteurs d'où la puissance tombe,
Je la suis dans le gouffre, et pleure ses débris.
Que de grands noms éteints, que d'illustres proscrits!
Lamballe a succombé, Lamballe, dont le zèle
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel, on le montre à ses yeux!
La nature en frémit, et l'amitié tremblante,
A des traits si chéris, recule d'épouvante.
O Mouchys! expiez votre amour pour vos rois,
Que l'épouse et l'époux périssent à la fois!
Je ne t'oublierai point, toi, dont l'âme sublime
Gardoit un cœur si pur sous le règne du crime,
O guerrier magnanime, et chevalier loyal,
Digne héritier d'un sang ami du sang royal,
Respectable Brissac! Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?

Avec moins de plaisir, les yeux d'un voyageur
Dans un désert brûlant rencontrent une fleur;
Avec moins de transport, des flancs d'un roc aride
L'œil charmé voit jaillir une source limpide:
Modèle des sujets, et non des courtisans,
Les vertus du vieil âge honoroient tes vieux ans.
A son roi malheureux quel sujet plus fidèle?
Hélas! sous le pouvoir d'une ligue cruelle,
Tout fléchissoit la tête; et même la vertu
Baissoit sous les poignards un regard abattu:
Rien n'altéra ta foi, n'ébranla ton courage;
Mais enfin, à ton tour, victime de leur rage,
Tu passes sans regret, ainsi que sans remord,
Du Louvre dans les fers, et des fers à la mort.
O ville trop coupable, ô malheureux Versailles!
Son sang accusateur souille encor tes murailles.
Un cortége cruel a feint de protéger
D'infortunés captifs qu'il va faire égorger.
Le char est entouré, les sabres étincellent;
Sur les monceaux de morts les mourans s'amoncellent;
Et, de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands.
O martyr du devoir, du zèle et de la gloire,
Tant que du nom françois durera la mémoire,

J'en jure par ta mort, tu vivras dans nos cœurs.
  Mais, combien ton trépas présage de malheurs!
Que je plains de l'Etat la fortune orageuse!
A peine délaissé par ta main courageuse,
J'entends tomber le trône; et le sang de nos rois,
Hélas! m'offre à pleurer tous les maux à la fois,
Le deuil de la beauté, les pleurs de l'innocence,
Les malheurs des vieux ans, les malheurs de l'enfance,
La chûte du pouvoir. Parmi ces grands débris,
Louis frappe d'abord mes regards attendris.
O douleurs, ô pitié! quelle grande victime
D'un rang plus élevé descendit dans l'abîme?
Hélas! le vœu public dictoit ses sages lois,
Gouvernoit ses conseils, présidoit à ses choix;
Les Ordres de l'Etat, convoqués par lui-même,
Sembloient associés à son pouvoir suprême!
O mon maître, ô mon Roi, comment a pu ton cœur,
Respirant les bienfaits, inspirer la fureur?
O jour, jour exécrable, où des monstres perfides
Souillèrent son palais de leurs mains homicides!
J'entends encor ces voix, ces lamentables voix, *
Ces voix: " Sauvez la Reine et le sang de nos Rois! "
La reine, à ce signal, inquiète, troublée,
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée;

Tandis que, de sa porte ensanglantant le seuil,
Sa garde généreuse expire avec orgueil;
Et que, la pique en main, la cohorte infernale
Plonge le fer trompé dans sa couche royale.
Le ciel, le juste ciel a conservé ses jours:
Ah! puisse-t-il long-temps en protéger le cours!
Enfin, la mort s'apaise, et le meurtre s'arrête;
Mais le calme bientôt fait place à la tempête.
Le bruit affreux redouble; et des sujets sans foi
Parlent insolemment de conquérir leur roi.
Ils appellent triomphe un crime détestable:
Ah! comment le tracer, ce départ lamentable?
De leur palais sanglant ces ôtages sacrés
Descendent à travers leurs gardes massacrés.
Pour suite, des brigands, des bourreaux pour cortége;
Ils traversent les flots d'un peuple sacrilége,
Hérissé de mousquets, de lances et de dards;
Des lambeaux teints de sang forment leurs étendards.
Tout dégoûtans de meurtre, et d'ivresse, et de fange,
Ils marchent: au milieu de l'horrible phalange,
Vient à pas lents ce char, où brillent à la fois
Le sang des empereurs et celui de nos rois.
Tout ce que le malheur offre de plus auguste,
Des mères la plus tendre, et des rois le plus juste,

Deux enfans malheureux! O fille des Césars,
Quand, de ses fiers Hongrois cherchant les étendards,
Ta mère vint s'offrir à leur troupe enflammée,
Son enfant dans ses bras lui conquit une armée!
Et, pâle; l'œil en pleurs, tendant ses foibles mains,
Le tien ne peut fléchir ces monstres inhumains.
Les uns autour de vous hurlent leurs chants atroces;
D'autres sur votre char portent leurs mains féroces;
Au bout d'un fer sanglant d'autres lèvent aux cieux
De leurs affreux exploits le trophée odieux,
Ces fronts défigurés, ces têtes pâlissantes,
Des flots d'un sang fidèle encor toutes fumantes.
Que de cris forcenés, que d'imprécations!
Vous marchez au milieu des malédictions.
Du crime soudoyé l'ignorance barbare
Prête sa voix servile au crime qui l'égare;
Et, du peuple à son prince imputant le malheur,
Des maux, qu'eux seuls ont faits, accable sa douleur.
Ah! si par les tourmens sa marche est mesurée,
Quels siècles en pourroient égaler la durée?
Abrége, Dieu des rois, ces affreux attentats;
Avance, char fatal; coursiers, hâtez vos pas!
Non: la rage, à plaisir, éternise leur route,
Et la coupe des maux s'épanche goutte à goutte.

Cependant, on approche, on découvre ces lieux,
Où l'airain reproduit son aïeul à ses yeux.
Il les voit; et leur vue, ô douleur lamentable!
Lui rappelle ce jour, ce jour épouvantable,
Où, dans ce même lieu, l'hymen pâle et tremblant
S'enfuit enveloppé de son voile sanglant;
Et, changeant ses flambeaux en torche sépulcrale,
Vit se couvrir de morts cette enceinte fatale.
Ah! malheureux époux, et plus malheureux roi!
Puisse être, un jour, ce lieu moins funeste pour toi!
Puissions-nous n'y pas voir de plus horribles fêtes!
Enfin, parmi les cris, les dards chargés de têtes,
Entraînant les débris du trône ensanglanté,
Le char fatal arrive au Louvre épouvanté.
Le peuple tient sa proie, et les chefs leur victime.

Ah! peut-être ses maux désarmeront le crime.
Non: de son infortune on aggrave le poids,
Et Louis est captif dans le palais des rois.
O catastrophe horrible, ô douloureux voyage!
Bien différent de ceux, où, bordant son passage,
Son peuple, pour ses jours, levoit au ciel les mains,
Et de fleurs, sous ses pas, parsemoit les chemins.
Le vieillard consolé bénissoit la lumière;
L'enfant lui sourioit du seuil de la chaumière;

Tous les yeux le cherchoient avec avidité;
Et, quand fuyoit loin d'eux son char précipité,
De ce peuple, ennemi d'un maître qui l'adore,
L'amour, les vœux, les cris le poursuivoient encore.

Que les temps sont changés! O vous, sensibles cœurs,
Dites s'il est des maux pareils à ses malheurs!
Du pouvoir avili misérable fantôme,
Monarque sans sujets, souverain sans royaume,
Tel qu'un vaisseau battu des flots capricieux,
Est tantôt dans l'abîme, et tantôt dans les cieux,
Il passe tour à tour, jouet d'un long orage,
Des honneurs aux affronts, de l'insulte à l'hommage.
Dans sa rage hypocrite, un sénat oppresseur
Mêle à ses cruautés une fausse douceur.
Tel le tigre, en jouant, dans sa barbare joie,
Mord, lâche, resaisit, et dévore sa proie.
Plus de paix pour son cœur, de trève à son tourment.
Dans le jardin des rois s'il respire un moment,
Il marche environné de surveillans barbares,
De l'air commun à tous ses tyrans sont avares.
La haine curieuse assiége son réveil,
Ses pas, ses entretiens, et jusqu'à son sommeil:
Et le dernier des rois, le premier des esclaves,
Quand par lui tout est libre, il est chargé d'entraves.

Heureux, lorsqu'en secret, libre dans ses douleurs,
Aux pleurs de son épouse il peut mêler ses pleurs.
Eh bien! vous, qu'offensoit sa puissance suprême,
Des honneurs outrageans de son vain diadême,
Venez! que tardez-vous de dépouiller son front?
Terminez, il est temps, cet éclatant affront.
Tout est prêt: ce n'est plus ce peuple mercenaire,
Par des cris insolens méritant son salaire:
Le Louvre est investi; la bassesse et l'effroi
Aux brigands de Marseille abandonnent mon roi.
Je vois couler le sang, j'entends gronder la foudre;
La France est sans monarque, et le trône est en poudre.
O toi, qu'ont fait gémir ces illustres malheurs,
Tendre Pitié, retiens, retiens encor tes pleurs!
Pour des revers plus grands je réserve tes larmes:
Les lois vont consacrer les attentats des armes.
Hélas! toujours trompé, mais espérant toujours,
Louis à ses tyrans vient confier ses jours.
On l'insulte, on l'outrage; et des décrets funestes
De son titre royal ont déchiré les restes.
Puisse ne point éclore un plus terrible arrêt!
Que dis-je? l'arrêt part, et le cachot est prêt.
O vous, vous, murs cruels, demeures désastreuses,
Je tremble à m'enfoncer sous vos voûtes affreuses!

Non, les revers fameux de tant de potentats,
De l'horrible Whitehall les sanglans attentats,
Ne peuvent s'égaler à cette tour fatale.
Ce n'est plus ce palais, cette prison royale,
Où de la majesté quelques tristes lambeaux
Déguisoient l'infortune, et décoroient ses maux.
Son malheur, en ces lieux, tout entier se consomme;
Destructeur du monarque, il persécute l'homme.
Noirs esprits des Enfers, quel conseil ténébreux
Inventa, dites-moi, ces traitemens affreux?
Chaque heure a son tourment, chaque instant son outrage,
La ruse aide la force, et l'art guide la rage.
O noms sacrés de père, et d'époux et de fils,
Noms, aujourd'hui cruels, noms, autrefois chéris,
Vous étiez leurs plaisirs, vous êtes leur torture.
La haine arme contre eux jusques à la nature.
Malheureux, hâtez-vous de saisir ces momens;
Précipitez du cœur les doux épanchemens;
Redoublez vos transports, redoublez vos tendresses:
Quels maux ne s'oublieroient dans vos saintes caresses?
Mais c'en est fait: ô cœurs, nés pour vous adorer,
Votre malheur commence: il faut vous séparer.
Vos tyrans l'ont voulu; leur sombre inquiétude
A l'emprisonnement unit la solitude.

Hélas! au milieu d'eux vos regards consolés
Distinguoient quelquefois des serviteurs zèlés:
Et du moins d'un soupir, triste et muet langage,
A leur roi, dans les fers, ils envoyoient l'hommage.
Vous ne les verrez plus: sur Louis et sur vous
Déjà j'entends crier d'inflexibles verroux.
Non: vous ne pourrez plus, trompant la vigilance,
Deviner vos soupirs, vos pleurs, votre silence,
Vous comprendre du geste, et vous parler des yeux.
Sans espoir de se voir, captifs aux mêmes lieux,
Le fils est en exil à côté de son père,
L'époux près de l'épouse, et la sœur près du frère.
Lui seul pleure pour tous. Que dis-je? ô coup du sort!
Son retour dans leurs bras leur annonce sa mort.
Pour le perdre à jamais les tyrans le leur rendent;
Les échafauds sont prêts et les bourreaux l'attendent.
Oh! qui peut concevoir ces scènes de douleurs,
Ce mélange de cris, de sanglots et de pleurs,
Ces funestes adieux, pleins d'horreur et de charmes?
Chaque mot commencé vient mourir dans les larmes;
Et, par de longs soupirs cherchant à s'exhaler,
Leurs cœurs veulent tout dire, et ne peuvent parler.
Ah! moi-même je sens défaillir mon courage.

D'autres du jour fatal retraceront l'image;



Marie Antoinette,
Reine de France.

O mélange touchant de malheurs et de charmes!

London Published as the Act directs, by M De Mervé

Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil;
Les citoyens, cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance;
Le char affreux, roulant dans un profond silence;
Ce char, qui plus terrible, entendu de moins près,
Du crime, en s'éloignant, avance les apprêts;
L'échafaud régicide et la hache fumante;
Cette tête sacrée et de sang dégouttante,
Dans les mains du bourreau de son crime effrayé;
Ces tableaux font horreur: et je peins la Pitié!
La pitié pour Louis! il n'est plus fait pour elle.
O vous, qui l'observiez de la voûte éternelle,
Anges, applaudissez! il prend vers vous l'essor:
Commencez vos concerts, prenez vos lyres d'or.
Déjà son nom s'inscrit aux célestes annales,
Préparez, préparez vos palmes triomphales:
De sa lutte sanglante il sort victorieux,
Et l'échafaud n'étoit qu'un degré vers les cieux.

Mais, d'où vient tout à coup que mon cœur se resserre?
Hélas! il faut des cieux revenir sur la terre!
Louis en vain assiste aux célestes concerts;
Les cieux sont imparfaits, son épouse est aux fers.
O mélange touchant de malheurs et de charmes,
Ton nom seul a rouvert la source de mes larmes!

O vous, qui des hauts rangs déplorez les malheurs,
Ah! combien de vos yeux doivent couler de pleurs!
Lorsque des grands revers l'image douloureuse
Joint au pouvoir détruit la beauté malheureuse,
Qui peut voir sans pitié se flétrir ses attraits,
Et les traits du malheur s'imprimer sur ses traits?
François, qui l'avez vue, et jeune, et belle, et reine,
Répondez! est-ce là l'auguste souveraine
Qui donnoit tant d'éclat au trône des Bourbons,
Tant de charme au pouvoir, tant de grâce à ses dons?
Hélas! tant qu'elle a pu, dans sa tour solitaire,
D'un auguste captif partager la misère,
Tous deux s'aidoient l'un l'autre à porter leurs douleurs;
N'ayant plus d'autres biens, ils se donnoient des pleurs.
Une fois arrachée à cet époux fidèle,
Elle vivoit sans lui, mais il vivoit près d'elle.
Ah! combien ses malheurs se sont appesantis!
Elle n'a plus d'époux, et tremble pour un fils.
Ah! d'une seule mort si leur rage contente,
Respectoit dans ses bras cette tête innocente;
Si, du soin d'élever cette royale fleur,
Elle pouvoit charmer son auguste douleur!
Mais, lui-même on l'arrache à sa main maternelle,
Leur prison séparée en devient plus cruelle.

Ses pensers désormais vont se partager tous
Entre les fers d'un fils et l'ombre d'un époux.
Ah cruels! désarmez vos rigueurs inhumaines,
Hélas! elle eut un sceptre, et vous voyez ses chaînes!
Vains discours: chaque instant vient aggraver son sort.
Prisonnière à côté du tribunal de mort,
On l'immole long-temps, et le coup qui s'apprête
Reste éternellement suspendu sur sa tête.
A cette attente horrible on joint tous les tourmens,
Tout ce qui flétrit l'âme, et révolte les sens;
Sans cèsse elle respire une vapeur immonde;
Le froid glace ces mains qu'idolâtroit le monde;
Un vil grabat succède à des lits somptueux;
A sa faim, qu'éveilloient des mêts voluptueux,
On plaint une grossière et sale nourriture,
Et la pourpre des rois a fait place à la bure.
Elle-même, que dis-je? incroyable destin!
S'impose un vil travail, et, l'aiguille à la main,
Oubliant et Versaille et les pompes du Louvre,
Répare les lambeaux de l'habit qui la couvre.
Les besoins sont toujours le signal des refus,
Et son malheur s'accroît d'un bonheur qui n'est plus.
Quoi! les trônes des rois sont-ils donc tous en poudre,
Et l'aigle des Césars a-t-il perdu la foudre?

Hélas! partout l'oubli, l'impuissance ou l'effroi!
Ah! dans cet abandon, tendre Pitié, dis-moi,
N'est-il pas une issue, une route secrète
Qui conduise mes pas vers sa sombre retraite?
Que je puisse, à genoux, adorant ses malheurs,
Au prix de tout mon sang sécher un de ses pleurs?
Mais il n'en est plus temps: l'affreux conseil s'assemble,
On vient, le verrou crie, on l'entraîne, je tremble.
C'en est fait: le voici, voici l'instant fatal.
Hé bien! je vais la suivre au sanglant tribunal.
Moi-même, à haute voix, je dénonce ses crimes.
Vous, qui fîtes tomber les plus grandes victimes,
Juges de votre reine, écoutez ses forfaits!
Sa facile bonté prodigua les bienfaits;
Son cœur de son époux partagea l'indulgence;
Ce cœur, fait pour aimer, ignora la vengeance.
" J'ai tout vu, j'ai su tout, et j'ai tout oublié. "
Ce mot inconcevable aux âmes sans pitié,
Ce mot, dont la noblesse encouragea le crime,
Il fut de son grand cœur l'expression sublime.
Elle fit des heureux, elle fit des ingrats:
Tigres, oserez-vous ordonner son trépas?
Ah! leurs horribles fronts l'ont prononcé d'avance!
Mais je n'attendrai point l'effroyable sentence:

Non, je n'attendrai point qu'une exécrable loi
Envoye à l'échafaud l'épouse de mon roi.
Non, je ne verrai point le tombereau du crime,
Ces licteurs, ce vil peuple, outrageant leur victime,
Tant de rois, d'empereurs dans elle humiliés,
Ses beaux bras, ô douleurs ! indignement liés,
Le ciseau dépouillant cette tête charmante,
La hache, ah ! tout mon sang se glace d'épouvante !
Non : je vais aux déserts enfermer mes douleurs ;
Là, je voue à son ombre un long tribut de pleurs ;
Là, de mon désespoir seule consolatrice,
Ma lyre chantera ma noble bienfaitrice ;
Et les monts, les vallons, les rochers et les bois
En lugubres échos répondront à ma voix.

Et toi qui, parmi nous, prolongeant ta misère,
Ne vivois ici-bas que pour pleurer un frère,
D'un frère vertueux, ô digne et tendre sœur,
Reçois de la Pitié son tribut de douleur !
Ah ! si dans ses revers la beauté gémissante
Porte au fond de nos cœurs sa plainte attendrissante,
Combien de la vertu les droits sont plus puissans !
Sa bonté la rend chère aux cœurs compatissans ;
Pour son propre intérêt l'homme insensible l'aime,
Et pleurer sur ses maux, c'est pleurer sur soi-même.

Aussi, des attentats de ce siècle effréné,
Ton trépas, ombre illustre, est le moins pardonné.
O Dieux! et quel prétexte à ce forfait infâme?
Ton nom étoit sans tache aussi bien que ton âme;
Ton cœur, dans ce haut rang, formant d'humbles désirs,
Eut les malheurs du trône, et n'eut pas ses plaisirs.
Seule, aux pieds de ton Dieu, gémissant sur un frère,
Sur un malheureux fils, un plus malheureux père,
Tu supploiois pour eux le maître des humains;
Ce ciel où tu levois tes innocentes mains,
Etoit moins pur que toi. Dieux! quels monstres barbares
Purent donc attenter à des vertus si rares?
Ah! le ciel t'envioit à ce séjour d'effroi;
Va donc, va retrouver et ton frère et ton roi;
Porte-lui cette fleur, gage de l'innocence,
Emblême de tes mœurs, comme de ta naissance;
Mêle sur ce beau front où siége la candeur,
Les roses du martyre aux lys de la pudeur!
Trop long-temps tu daignas, dans ce séjour funeste,
Laisser des traits mortels à ton âme céleste:
Pars, nos cœurs te suivront; pars, emporte les vœux
Des peuples et des rois, de la terre et des cieux!

Non moins dignes de pleurs, quand le sort les offense,
La débile vieillesse et la fragile enfance.



MADAME ELISABETH de FRANCE.

Ton Nom étoit sans tache aussi bien que ton Âme.

Un enfant, un vieillard! Qui peut les voir souffrir?
L'un ne fait que de naître, et l'autre va mourir!
Je pleure avec Priam, quand sa bouche tremblante
Du meurtrier d'Hector presse la main sanglante;
Lorsqu'autour des tombeaux de ses cinquante fils,
D'Hécube en cheveux blancs les lamentables cris
Redemandent Paris, Polixène, Cassandre,
Je partage son deuil, et pleure sur leur cendre:
Tant cet âge si foible est puissant sur nos cœurs!
Mais pourquoi des vieux temps rappeler les douleurs?
Ah! dans ce siècle impie, et si fécond en crimes,
Manquons-nous de malheurs, manquons-nous de victimes?

O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous?
Le ciel vous épargna la douleur d'être mères,
Mais que de vos vieux ans les larmes sont amères!
Votre exil, vos rois morts, le trône renversé,
De votre sang royal le reste dispersé:
Il vous restoit un Dieu, son culte, et vos prières.
Mais quoi! vos yeux ont vu par des mains meurtrières
Les temples du Seigneur de carnage souillés,
Leur pontife proscrit, les autels dépouillés.
De vos jours fortunés la mémoire importune,
Hélas! s'en vient encore aigrir votre infortune!

De deux siècles brillans vous vîtes la grandeur;
Et le trône et l'autel ont perdu leur splendeur;
Et, pour comble de maux, le sort qui vous outrage
Réservoit ces malheurs au déclin de votre âge.
Quel cœur d'airain pourroit vous refuser des pleurs?

Mais l'enfance surtout a des droits sur nos cœurs.
Au fils d'Ochosias que j'ai donné de larmes!
Pour lui de Josabet je ressens les alarmes;
J'assemble autour de lui les ministres sacrés.
Tantôt mes yeux en pleurs, sur le Nil égarés,
Du berceau d'un enfant redoutent le naufrage,
Et je rends grâce au flot qui l'amène au rivage:
Tant cet âge est touchant! Mais quel sort inhumain
Du dernier fils des rois égale le destin?

Je reviens donc à vous, famille infortunée!
Par quelle inconcevable et triste destinée,
Hélas! faut-il toujours que mes lugubres vers
Puisent dans vos malheurs l'exemple des revers?
Louis sur l'échafaud a terminé sa vie;
Son épouse n'est plus, et sa sœur l'a suivie;
D'effroyables malheurs ont banni ses parens.
Seul, au fond de sa tour, sous l'œil de ses tyrans,
Un fils respire encore, il n'a pour sa défense
Que ses traits enchanteurs et que son innocence:

Contre tant de foiblesse a-t-on tant de courroux?
Cruels, il n'a rien fait, n'a rien pu contre vous!
Veille sur lui, grand Dieu, protecteur de sa cause,
Dieu puissant! c'est sur lui que notre espoir repose.
Accueille ses soupirs, de toi seul entendus;
Qu'ils montent vers ce ciel, hélas! qu'il ne voit plus.
Tu connois ses dangers, et tu vois sa foiblesse.
Ses parens ne sont plus, son peuple le délaisse;
Que peuvent pour ses jours ses timides amis?
Les assassins du père environnent le fils,
Sa ruine est jurée. A peine leur furie
Lui laisse arriver l'air, aliment de la vie.
Son courage naissant et ses jeunes vertus
Par le vent du malheur languissent abattus.
Leurs horribles conseils et leur doctrine infâme,
En attendant son corps, empoisonnent son âme.
Déjà même, déjà de sa triste prison
La longue solitude a troublé sa raison.
Quoi, n'étoit-il donc plus d'espoir pour sa jeunesse?
De l'amour maternel l'ingénieuse adresse,
Le zèle, le devoir, pour défendre ses jours,
Etoient-ils sans courage, étoient-ils sans secours?
Abner sauva Joas: sous l'œil même d'Ulysse,
Un faux Astianax fut conduit au supplice.

Mais quoi! pour remplacer cet enfant plein d'attraits,
Quel visage enchanteur eût imité ses traits?
L'œil le moins soupçonneux eût percé le mystère,
Et la beauté du fils auroit trahi la mère.
Aujourd'hui plus d'amis, de sujets, de vengeur;
Chaque jour dans son sein verse un poison rongeur.
Quelles mains ont hâté son atteinte funeste?
Le monde apprit sa fin, la tombe sait le reste.
Ah! malheureux enfant, ah! prince infortuné,
Sous quelque chaume obscur pourquoi n'es-tu pas né?
Pleurez, François, pleurez tant de maux et de charmes;
Il eût tari vos pleurs, ayant versé des larmes;
Victime d'un long trouble, il eût aimé la paix.

Mais je respire enfin, le règne des forfaits
Est sans doute achevé. De ce sang que j'adore
Moins à craindre pour eux un enfant reste encore.
Elle a, sans rien prétendre au trône de nos rois,
Les grâces de son frère, et n'en a pas les droits.
Bénissons ses malheurs: son sexe est sa défense.
Peut-être ils feront grâce à sa foible innocence.
Déjà brille autour d'elle un plus pur horison,
Mais que de pleurs encor vont baigner sa prison!
Où ses parens sont-ils? qu'est devenu son frère?
Essuyera-t-elle encor les larmes de sa mère?



Audinet sc.

Le monde apprit sa fin la tombe sait le reste.

Son père est-il vivant? conserve-t-il sa sœur?
Douter de leur destin est sa seule douceur!
Aucun de ces noms chers n'arrive à son oreille;
Rien n'apaise sa crainte, hélas! et tout l'éveille.
Mais quel jour pur se glisse à travers ses barreaux,
Le ciel veut-il s'absoudre, en terminant ses maux?
Oui, l'heure est arrivée, un Dieu finit ses peines,
Et de ses belles mains je vois tomber ses chaînes.
Fuis, ô fille des rois! fuis ces scènes d'horreur,
Vole aux champs maternels. Hélas! notre terreur
Ne peut t'offrir encor sur ton morne passage
Qu'une pitié captive, et qu'un muet hommage.
Mais à peine échappée à ce séjour d'effroi,
Les cœurs en liberté vont s'envoler vers toi.
Tous plaindront du malheur l'image attendrissante,
Ces traits décolorés, cette langueur touchante,
Et dans ces yeux, long-temps noyés dans les douleurs,
Chercheront, en pleurant, la trace de tes pleurs.
Et vous qui, terminant sa triste incertitude,
Devez de tous les coups lui porter le plus rude,
Ah! ménagez son âme, et de tout son malheur
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur!
Qu'elle implore le ciel, qu'elle invoque en ses peines,
Pour des maux plus qu'humains, des forces plus qu'humaines;

Qu'on la mène aux autels, qu'on lui montre à la fois
Son père à l'échafaud, et son Dieu sur la croix!
Ce Dieu servit d'exemple au courage du père,
Tous deux dans ses malheurs ont soutenu la mère:
Qu'elle soit digne d'eux en acceptant ses maux.
Cependant de son deuil égayez les tableaux;
Que les fleurs, les gazons, de ces tristes demeures
Lui fassent oublier les languissantes heures.
Déjà les noirs chagrins semblent s'évanouir,
Ses traits se ranimer, son front s'épanouir.
Ainsi l'éclat douteux du crépuscule sombre
Semble insensiblement se dégager de l'ombre,
Et mêle, en colorant la vapeur qui s'enfuit,
Les prémices du jour au reste de la nuit.

Cependant au milieu de tant de barbarie,
Lorsque, parmi les maux de ma triste patrie,
La timide Pitié n'osoit lever la voix,
Des rayons de vertus ont brillé quelquefois.
On a vu des enfans s'immoler à leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères.
Que dis-je? Quand Septembre, aux François si fatal,
Du massacre partout donnoit l'affreux signal,
On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,

Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux,
Et tout couverts de sang, s'attendrir avec eux.
Eh! dans ces jours d'effroi, de ce sexe timide
Qui n'a point admiré le courage intrépide?
Viens, ô viens terminer cet horrible tableau,
Toi, qui donnas au monde un spectacle nouveau,
O toi, du genre humain la moitié la plus chère!
Une seule dément ton noble caractère,
Le reste est héroïque, et passe sans effort
Des plaisirs aux douleurs, des douleurs à la mort.
Pas un lâche soupir, pas une indigne larme,
Leur courage leur prête encore un nouveau charme.
Superbe et triomphante à ses derniers momens,
Chacune se choisit ses plus beaux vêtemens;
Comme aux pompes d'hymen, au supplice s'apprête,
Et de son jour de mort se fait un jour de fête.
Notre sexe est jaloux de ces traits généreux;
Près d'elles du trépas l'aspect est moins affreux.
La beauté, sur la mort exerçant son empire,
L'adoucit d'un regard, l'embellit d'un sourire:
On diroit que le ciel met dans ses foibles mains
La gloire de la France et l'honneur des humains.
Telles, dans la nuit sombre, éclatans météores,
Du pôle nébuleux les brillantes aurores,

Consolent du soleil, et remplacent le jour.
Quel prodige de foi, de constance et d'amour!
Tarente, que te veut cet assassin farouche?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche,
En vain s'offre à tes yeux le sanglant échafaud,
Ta reine dans les fers te parle encor plus haut.
Chaque âge, chaque peuple ont eu leur héroïne:
Thèbe eut une Antigone, et Rome une Eponine;
Mais chaque jour nous rend ces modèles fameux.
Rome, ne vante plus tes triomphes pompeux!
Ce sexe efface tout, et ton char sanguinaire
A vu moins de héros que son char funéraire.
Il eut ses Thraséas, ses Catons, ses Brutus;
Ah! que la Grèce antique, école des vertus,
Ait des filles de Sparte admiré le courage;
Mais vous, charme d'un peuple élégant et volage,
Qui, dès vos premiers ans, entendîtes toujours
Le son de la louange, et le luth des Amours,
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque?
O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs?
Hélas! lorsque l'hymen préparoit sa couronne,
Comme l'herbe des champs, le trépas vous moissonne;

Même heure, même lieu, vous virent immoler:
Ah! des yeux maternels quels pleurs durent couler!
Mais vos noms, sans vengeur, ne seront pas sans gloire;
Non: si ces vers touchans vivent dans la mémoire,
Ils diront vos vertus. C'est peu: je veux qu'un jour
Un marbre solennel atteste notre amour.
Je n'en parerai point ce funèbre Elysée,
Qui de torrens de sang vit la terre arrosée,
Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli,
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili,
Où d'infâmes beautés, dans leur profane danse,
Aux mânes de son maître insultoient en cadence.
Mais s'il est quelque lieu, quelques vallons déserts
Epargnés des tyrans, ignorés des pervers,
Là, je veux qu'on célèbre une fête touchante,
Aimable comme vous, comme vous innocente.
De là j'écarterai les images de deuil,
Là, ce sexe charmant, dont vous êtes l'orgueil,
Dans la jeune saison reviendra chaque année,
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.
" Salut, objets touchans, " diront-elles en chœur,
" Salut, de notre sexe irréparable honneur!
" Le temps, qui rajeunit et vieillit la nature,
" Ramène les zéphirs, les fleurs et la verdure;

" Mais les ans dans leur cours ne ramèneront pas
" Une vertu si rare unie à tant d'appas.
" Espoir de vos parens, ornement de votre âge,
" Vous eûtes la beauté, vous eûtes le courage,
" Vous vîtes sans effroi le sanglant tribunal,
" Vos fronts n'ont point pâli sous le couteau fatal;
" Adieu, touchans objets, adieu. Puissent vos ombres
" Revenir quelquefois dans ces asiles sombres!
" Pour vous le rossignol prendra les plus doux sons;
" Zéphir suivra vos pas, Echo dira vos noms.
" Adieu: quand le printemps reprendra ses guirlandes,
" Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes;
" Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs,
" Nos hymnes, nos regrets, nos larmes et nos fleurs!

FIN DU CHANT TROISIÈME.

LE MALHEUR

ET

LA PITIÉ.

CHANT IV.

A combien de fléaux le ciel livra le monde!
Ici des champs entiers sont submergés sous l'onde;
Ailleurs le volcan tonne, et ses horribles flancs
Dévorent les palais et les temples brûlans.
Tantôt les ouragans, plus prompts que le tonnerre,
D'un immense débris couvrent au loin la terre:
Mais du monde tremblant ces horribles fléaux
Des révolutions n'égalent pas les maux.
Au lieu de cette douce et puissante habitude
Qui de nos passions endort l'inquiétude;
Au lieu de ce respect, conseiller du devoir,
Dont l'heureuse magie entoure le pouvoir,

D'un injuste oppresseur les lois usurpatrices
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.
Quelques abus font place à des malheurs plus grands,
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans.
La France que le monde avec effroi contemple,
En offre dans ses chefs l'épouvantable exemple.
De notre liberté despotiques amis,
Où sont-ils les beaux jours qu'ils nous avoient promis?
La misère est pour nous, et pour eux l'opulence;
Sur la chute du trône élevant leur puissance,
D'un front jadis rampant ils affrontent les cieux.
Un moins hideux spectacle affligeroit les yeux,
Si, changés tout à coup en d'informes ruines,
Les bois baissoient leur tête, et levoient leurs racines.
Hélas! depuis ce jour si fécond en forfaits,
Où le crime vainqueur vint s'asseoir sous le dais,
Où le bonnet sanglant remplaça la couronne,
De quels fléaux affreux l'essaim nous environne!
Par ce premier malheur que de maux enfantés!
L'œil en pleurs, le sein nu, les bras ensanglantés,
La France qu'envioient les nations voisines,
Des ruines du monde accroissant ses ruines,
De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil,
Assemblage hideux de victoire et de deuil.

Ses biens de tous les maux renferment la semence,
Son calme est la fatigue et non l'obéissance.
Mais hélas ! des malheurs où l'état est plongé,
Le plus affreux n'est pas l'empire ravagé.
Ses enfans dispersés aux quatre coins du monde,
De toutes ses douleurs, voilà la plus profonde.
Doublement affligée, elle pleure en son cœur
L'injustice des uns, des autres le malheur.
Qu'il est dur de quitter, de perdre sa patrie !
Absens, elle est présente à notre âme attendrie;
Alors on se souvient de tout ce qu'on aima,
Des sites enchanteurs dont l'aspect nous charma,
Des jeux de notre enfance et même de ses peines.
Voyez le triste Hébreu, sur des rives lointaines,
Lorsque emmené captif chez un peuple inhumain,
A l'aspect de l'Euphrate il pleure le Jourdain ;
Ses temples, ses festins, les beaux jours de sa gloire
Reviennent tour à tour à sa triste mémoire;
Et les maux de l'exil et de l'oppression
Croissent au souvenir de sa chère Sion.
Souvent en l'insultant, ses vainqueurs tyranniques
Lui crioient : " Chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
" Que vous chantiez aux jours de vos solennités ! "
" Ah ! que demandez-vous à nos cœurs attristés ?

" Comment chanterions-nous aux rives étrangères ? "
Répondoient-ils en pleurs. " O berceau de mes pères !
" O ma chère Sion ! si tu n'es pas toujours
" Et nos premiers regrets, et nos derniers amours,
" Que nous restions sans voix, que nos langues séchées
" A nos palais brûlans demeurent attachées !
" Sion, unique objet de joie et de douleurs,
" Jusqu'au dernier soupir, Sion, chère à nos cœurs !
" Quoi ! ne verrons-nous plus les tombes paternelles,
" Tes temples, tes banquets, tes fêtes solennelles ?
" Ne pourrons-nous un jour, unis dans le saint lieu,
" Du retour de tes fils remercier ton Dieu ? "
Ainsi pleuroit l'Hébreu : mais du moins par ses frères
Il n'étoit point banni du séjour de ses pères.
Ah ! combien du François le sort est plus cruel !
Chassé par des François loin du sol paternel,
Il fuit sous d'autres cieux : et pour comble de peine,
De sa patrie ingrate il emporte la haine.
O Ciel ! à ce départ, que de pleurs, de regrets !
Chacun quitte ses biens, ses travaux, ses projets.
L'un, cent fois s'éloignant et revenant encore,
Pleure, en fuyant, ses blés qui commençoient d'éclore ;
L'autre de ses jardins les bosquets enchantés,
L'autre, ses jeunes ceps nouvellement plantés,

Avant d'avoir pressé dans la cuve fumante
De ses premiers raisins la vendange écumante.
A ses livres choisis l'autre fait ses adieux ;
L'autre baigne de pleurs son réduit studieux ;
Et, loin du lieu chéri, confident de ses veilles,
De sa muse exilée emporte les merveilles.
Bientôt d'affreux encans dispersent au hasard
Les chefs-d'œuvre du goût, les prodiges de l'art.
Souvent pour un vil prix, pour un plus vil usage,
Aux mains de l'ignorance ils tombent en partage.
Un Raphaël échoit au magister du lieu,
Racine d'un manant alimente le feu,
En piles sont vendus les Buffons, les Voltaires,
Leurs tomes isolés redemandent leurs frères ;
Et, vengeant une fois Pelletier consolé,
En cornets à son tour Despréaux est roulé.
Le dieu du mal sourit à ces honteux ravages.
Mais que sont de nos arts ces hideux brigandages
Près du viol affreux de la propriété ?
O toi, premier appui de la société,
Qui, seul des immortels restant au capitole,
Après le roi des dieux fus sa première idole,
Dieu Terme ! que dis-tu de ces barbares lois,
Qui du premier contrat violant tous les droits,

Et des usurpateurs consacrant l'injustice,
Du pacte social renversent l'édifice ?
Vous ! allez maintenant, complaisans possesseurs,
D'avance enrichissez vos heureux successeurs !
Appelez les brebis des nations lointaines,
Epurez par le choix les races indigènes !
Voilà pour quelles mains vous soignez vos troupeaux,
Vous fécondez vos champs, vous plantez vos coteaux !
Ah ! contre leur injuste et triste jouissance
Je n'irai point des lois invoquer la puissance.
Viens, ô tendre Pitié, viens ! pour toucher les cœurs
J'ai besoin de ta voix, j'ai besoin de tes pleurs.
Disons-leur : " Vous blessez les lois de la nature !
" Pouvez-vous être heureux quand l'équité murmure ?
" Maudits soient ces mortels qui se font avec art
" Du malheur une proie et des lois un poignard !
" Barbares, remplissez vos celliers et vos granges :
" Vos guérets usurpés, vos coupables vendanges
" Déposent contre vous." Mais j'entends des flatteurs
Démentir lâchement mes vers accusateurs.
" Tout est changé," dit-on, " et le pouvoir répare
" La longue iniquité d'un régime barbare."
Sans doute : le François, malheureux dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé,

Peut errer sous les murs habités par ses pères,
Voir ses blés moissonnés par des mains étrangères,
Et, par ses souvenirs déchiré de plus près,
Joindre à tant d'autres maux le tourment des regrets.
Ah ! quel exil affreux égale ce supplice !
La justice imparfaite est encor l'injustice.
Oh ! si je vous contois tous les fléaux divers
Dont ce vil brigandage a rempli l'univers,
Ma voix dans votre cœur porteroit l'épouvante !
Je vous dirois : " Ces biens qu'une loi révoltante
Arracha par la force à leurs vrais possesseurs,
Ont inondé la France et de sang et de pleurs,
Ont séduit l'avarice, ont acheté les crimes,
Sur les deux continens entassé les victimes,
Soudoyé les bourreaux, engraissé les tyrans,
Soulevé les sujets, divisé les parens,
Desséché le commerce, étouffé l'industrie,
Et par ses propres mains égorgé la patrie !
Ces tableaux font horreur.... et vous qui sans remords,
Recevez des bourreaux la dépouille des morts,
Avez-vous oublié cette touchante histoire
Dont Virgile en beaux vers retraça la mémoire ?
Au fils du vieux Priam un monstre affamé d'or
Avoit avec la vie arraché son trésor,

Cent traits l'avoient percé. La forêt meurtrière
Bientôt de verts rameaux ombragea sa poussière.
Par le Prince Troyen sur la tombe penché,
Un de ces arbrisseaux à peine est arraché,
L'arbuste tout sanglant aussitôt l'épouvante :
Sa main veut redoubler ; une voix gémissante
Lui crie : " Epargne-moi, jeune et noble Troyen !
" Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
" Pourquoi d'un attentat souiller des mains si pures !
" Viens-tu troubler ma paix et rouvrir mes blessures ?
" Arrête ! . . . . A ces accens, à ces cris douloureux,
Un saint effroi saisit le héros généreux ;
Il fuit : et loin de lui sa main épouvantée
Rejette avec horreur la tige ensanglantée.
Et vous, de la Pitié repoussant les leçons,
Vous poursuivez en paix vos barbares moissons,
Et parmi les cercueils vos iniques enchères
Se disputent des champs teints du sang de vos frères !
Ah ! cruels, osez-vous, engraissés de trépas,
Moissonner sur la tombe ! et ne craignez-vous pas
Que vos gerbes, vos fleurs, de meurtre dégouttantes,
Ne distillent du sang entre vos mains tremblantes ?
Le cri de la nature est dumoins écouté ?
Dans le temps du malheur la tendre parenté

Des secours mutuels doit resserrer les chaînes,
Mettre en commun ses biens, ses larmes et ses peines.
Mais non : à l'intérêt tout est sacrifié,
Tout lien est rompu, tout devoir oublié.
Aux besoins de l'exil le fils livre sa mère,
Le frère s'enrichit des dépouilles du frère.
O honte ! le lion protége son enfant,
Son amour le nourrit, sa fureur le défend ;
Le tigre affreux lui-même écoute la nature,
A sa famille horrible il porte sa pâture :
Et, barbare héritier de ses enfans bannis,
Le père sans horreur boit le sang de ses fils !
Lâches diffamateurs de la nature humaine,
De votre dureté vous porterez la peine !
Je flétrirai vos noms, hommes vils ; et mes vers
Iront de votre crime effrayer l'univers !
Ma muse réunit, en fille de mémoire,
La coupe du mépris et celle de la gloire,
L'opprobre vous attend : oui, son juste courroux,
Barbares, à grands flots la répandra sur vous ;
Et le remords rongeur, la honte vengeresse,
Au milieu de votre or vous poursuivront sans cesse !
Allez donc, délaissez vos amis, vos parens !
Moi, je cours, je m'attache à leurs destins errans.

Ah ! des champs paternels quand le sort les exile,
Muse, à ces malheureux nous devons un asile !
Viens donc à la Pitié prêter encor ta voix :
Attendris les sujets, intéresse les Rois !
Que de les accueillir chacun brigue la gloire,
Raconte de leurs maux l'attendrissante histoire ;
Dis combien du malheur les titres sont sacrés ;
Qu'ils trouvent sous leurs pas tous les cœurs préparés !
Eh ! c'est à vous, d'abord, à vous que je m'adresse,
François, jadis en proie à la même détresse,
Quand des dogmes rivaux le choc religieux
Vous bannit par milliers du sol de nos aïeux !
O France ! des partis déplorable théâtre !
Que maudit soit le jour, où ta haine marâtre,
En foule de ton sein rejeta tes enfans ?
De ton affreux succès nos voisins triomphans,
Reçurent nos guerriers, nos arts, notre industrie ;
Et cette plaie horrible est à peine guérie,
Que le parti vaincu, de son pouvoir surpris,
Du vainqueur en cent lieux disperse les débris.
Tant de l'âme ulcérée, étouffant l'indulgence,
La vengeance toujours enfante la vengeance !
Quoi donc ! trop peu de maux affligent-ils nos jours ?
La vie est si pénible, et ses plaisirs si courts !

Tout tremble, tout gémit dans ce lieu lamentable,
Hélas ! et sur les bords du gouffre inévitable,
Suspendus un instant, les mortels furieux
Se poussent dans l'abîme, ou s'égorgent entre eux,
Insensés ! laissez là vos luttes désastreuses,
Des ligues, tour à tour victimes malheureuses ;
L'un à l'autre aujourd'hui pardonnez vos malheurs,
Et que vos souvenirs soient noyés dans vos pleurs !
Mais c'est vous, Rois du monde, oui c'est vous, qu'intéresse
Le sort de ces proscrits. Cette brave noblesse,
Ces prêtres, ces prélats dispersés en tout lieu,
Souffrent, vous le savez, pour leur Roi, pour leur Dieu.
Vous leur devez un port au milieu de l'orage ;
Et pour eux et pour vous honorez leur courage,
Celui dont le respect vous adresse sa voix,
Aux jours de son bonheur, accueilli par les Rois,
Oublié dans ses maux, vous demeura fidèle ;
Mais tous, n'en doutez point, n'ont pas le même zèle.
Non, non : le temps n'est plus, où la soumission,
D'un amour idolâtre heureuse illusion,
Environnoit le trône : une raison hardie,
De ce vieil univers nouvelle maladie,
Calcule ses devoirs, et discute vos droits ;
Sous la pourpre avilie interroge les Rois,

Désenchante l'esprit, et paralyse l'âme ;
Du feu chevaleresque éteint la noble flamme ;
De l'état social désordonne les rangs ;
Des grands et des petits, des amis, des parens,
Du Prince et des sujets, brise l'antique chaîne.
Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs Rois :
L'avenir, du présent, se venge quelquefois.
Un faux amour de paix enfante les orages,
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges.
Redoutez du moment le conseil mensonger,
Un excès de prudence est souvent un danger.
Des affronts faits aux siens, qu'il combat et qu'il aime,
Le François, croyez-moi, s'indigneroit lui-même.
Pour n'être point trahis ne soyez point ingrats ?
Et toi, tendre Pitié ! parcours tous les états ;
Va, parle ; et s'il en est que la terreur arrête,
Dis-leur : " N'espérez pas conjurer la tempête ;
" Du monstre à votre tour vous sentirez les coups,
" Et leurs maux dédaignés retomberont sur vous."
Laissez donc de l'effroi la molle complaisance ;
Par votre courageuse et noble bienfaisance,
Obtenez des bons cœurs un généreux retour,
Et semez les bienfaits, pour recueillir l'amour.

Que d'autres, des guerriers éternisent la gloire,
Attèlent la terreur au char de la victoire ;
Bien plus heureux celui qui chante l'amitié,
La vertu généreuse, et surtout la Pitié !

O Virgile ! ô mon maître, ô délices du monde !
Je reviens donc à toi. Dans ta muse féconde,
D'autres admireront le langage des Dieux,
Ta force, ta douceur, ton vers mélodieux ;
Mais ce qui te rend cher aux âmes bienfaisantes,
Ah ! c'est de la Pitié tes peintures touchantes.
Eh ! regardez Didon ; lorsqu'aux bords Lybiens,
Un orage a poussé le héros des Troyens ;
Pour la mieux préparer à plaindre sa misère,
Sous des traits empruntés, l'Amour, son jeune frère,
Le plus beau des enfans, le plus puissant des Dieux,
A cette Reine encor n'a pas lancé ses feux.
Elle n'a pas encor, dans sa veille amoureuse,
Ecouté du héros l'histoire douloureuse ;
Mais déjà le Malheur est sacré dans sa cour,
Et la Pitié chez elle a devancé l'amour.
" Venez, nobles bannis," leur dit-elle avec joie ;
" Carthage hospitalière est l'asile de Troie.
" Le destin vous poursuit, c'est assez pour mon cœur :
" Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur."

Pour ces mêmes bannis, jouets d'un sort funeste,
Qui ne connoît l'accueil du généreux Aceste?
Bon Roi, tendre parent, il n'a pas oublié
Que les chaînes du sang avec eux l'ont lié,
A peine il les a vus du haut de la colline,
Vers eux à pas pressés, le vieillard s'achemine:
Ses trésors, ses palais, ses ports leur sont ouverts;
Il gémit sur leurs maux, console leurs revers,
Encourage leurs jeux, solennise leurs fêtes.
Sont-ils prêts à braver de nouvelles tempêtes?
Du nectar de Sicile il emplit leur vaisseaux,
Et ses regards long-temps les suivent sur les eaux.
Récits charmans, pourquoi n'êtes-vous que des fables?
Mais Virgile exprimoit des plaisirs véritables.
Ah! sans doute il sentoit ce qu'il chantoit si bien,
Et dans le cœur d'Aceste il nous peignoit le sien.

Et même entre ennemis, que son vers, plein de charme
Peint bien cette Pitié dont la voix les désarme!
Qui ne sait d'Ilion les terribles combats,
Quand Achille aux Troyens envoyoit le trépas,
Les poussoit dans leurs camps, ou contre leurs murailles
Ecrasoit leurs débris échappés aux batailles?
On combattit dix ans: mais contre la Pitié,
Que peut des nations la longue inimitié?

Avec peine échappé des coups de Poliphême,
Le Grec Achéménide, en sa misère extrême,
Arraché par la faim du fond de son rocher,
Voit le chef des Troyens, et tremble d'approcher:
Quelques tristes lambeaux, qu'attachent des épines,
Composent ses habits; des glands et des racines
Alimentent ses jours; sur ses pieds chancelans,
Maigre et pâle fantôme, il se traîne à pas lents,
Tout à coup il s'écrie: " Abrégez mon supplice,
" O Troyens! vous voyez un compagnon d'Ulysse.
" Percez-moi de vos traits, plongez-moi dans les flots,
" Vous me devez la mort." Le Troyen, à ces mots,
S'émeut, verse des pleurs, le recueille avec joie,
Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie.
Tant la Pitié touchante a de droits sur nos cœurs!
Vous donc, de mon pays généreux bienfaiteurs;
Acceptez mon encens! qu'à travers cette scène
De partis turbulens, de discorde et de haine,
Avec un son plus tendre et des accens plus doux,
Nos vœux reconnoissans arrivent jusqu'à vous!

Pontife des Liégeois, accepte mon hommage;
Le plus près du volcan tu défias l'orage:
Tes états sont bornés, et tes dons infinis.
La Haye, Anspach, Neuwied, sont peuplés de bannis.

Salut, murs de Constance! et toi, daigne m'entendre,
Waldeck, homme éclairé, Prince aimable, ami tendre!
Je ne te vis jamais : par l'estime dicté,
Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité;*
Tu ne commandes point à de vastes provinces;
Mais mon cœur t'a choisi dans la foule des Princes.
Lorsque vingt nations dévoroient nos débris,
Dans un encan barbare achetés à bas prix,
Leurs remparts se fermoient à la France exilée:
L'humanité te vit et sourit consolée.
D'autres ont des jardins, des palais somptueux,
Le monde entier vient voir leur parcs voluptueux;
Mais des pas d'un François l'on n'y voit pas l'empreinte,
On craindroit que ses maux n'en souillassent l'enceinte.
Ah! ces jardins pompeux et ces vastes palais
Valent-ils un des pleurs taris par tes bienfaits?
Tombez devant ce luxe, altières colonnades;
Croulez, fiers chapitaux, orgueilleuses arcades;
Et que le sol ingrat d'un ingrat possesseur
Soit sec comme ses yeux, et dur comme son cœur!
Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes,
Qui de nos oppresseurs réparâtes les crimes!
Toi surtout, brave Anglois, libre ami de tes Rois,
Qui, mettant ton bonheur sous la garde des lois,

Des partis dans ton sein vois expirer la rage,
Ainsi que sur tes bords vient se briser l'orage !
Ce ne sont plus ici ces asiles cruels,
Où des brigands cachés à l'ombre des autels,
Où l'assassin souillé du sang de sa victime,
Demandoient aux lieux saints l'impunité du crime.
Contre le vil brigand et l'infâme assassin,
Albion au malheur ouvre aujourd'hui son sein.
Là, viennent respirer de leur longue souffrance
Ces dignes magistrats, oracles de la France;
Là, des guerriers fameux embrassent leurs rivaux;
Là, ces ministres saints, échappés aux bourreaux,
Protégés par la loi, gardent leur culte antique:
Sion dans son exil chante le saint cantique.
Et l'une et l'autre église abjurent leurs combats,
Et la fille à sa mère ouvre, en pleurant, les bras.
Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin,
Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain;
Qui, du double évangile ancien dépositaire,
Nous transmit de la foi le culte héréditaire;
Vous montre un avenir, fait, des palais du ciel
Dans vos humbles réduits, descendre l'Eternel;

Console votre exil, charme votre souffrance,
Nourrit la foi, l'amour, la céleste espérance;
Présent plus précieux, et plus cher mille fois,
Que les trésors du monde et les bienfaits des Rois!
Plus de rivalité, de haine, ni d'envie;
Au banquet fraternel Albion nous convie;
Son sein s'ouvre pour tous, et ne distingue plus
Les fils qu'elle adopta de ceux qu'elle a conçus.
Telle, une terre heureuse à tous les plants du monde
Se montre hospitalière; et sa séve féconde
Nourrit des mêmes sucs l'arbre qu'elle enfanta,
Et le germe étranger que l'orage y porta.
Poursuis, fière Albion, fais bénir ta puissance!
Tous les honneurs unis forment ta gloire immense:
Le monde tributaire entretient ton trésor;
Le nord nourrit tes mâts, l'onde mûrit ton or;
La France avec ses vins te verse l'allégresse;
Tes lois sont la raison; tes mœurs sont la sagesse,
Tes femmes la beauté, leurs discours la candeur,
Leur maintien la décence, et leur teint la pudeur.
Tu joins les fruits des arts aux dons de la fortune,
Le tonnerre de Mars au trident de Neptune.
Tantôt, foulant aux pieds l'athée audacieux,
C'est Minerve s'armant pour la cause des Dieux;

Tantôt, fille des mers, belle, fraîche et féconde,
C'est Vénus s'élevant de l'empire de l'onde.
Jouis, fière Albion ; mais dans ta noble ardeur,
Mets un frein à ta force, un terme à ta grandeur.
Carthage, attaquant Rome, expia cet outrage ;
Rome hâta sa chute, en renversant Carthage.
Les Indes, les deux mers, tout a subi ta loi,
Il ne te reste plus qu'à triompher de toi !
Parmi les bienfaiteurs de ma triste patrie,
Pourrois-je t'oublier, terre que j'ai chérie ?
O malheureuse Suisse ! eh ! comment oublier
Tes cascades tes rocs, ton sol hospitalier ?
Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse,
Beaux lieux qui nourrissoient ma poétique ivresse ;
J'ai juré sur ces monts, et je tiens mon serment,
De payer mon hommage à ton site charmant.
Amoureux des torrens, des bois, des précipices,
Dans quel ravissement je goûtois leurs délices !
De leurs âpres hauteurs lentement descendu,
Que j'aimois ce beau lac à mes pieds étendu,
Ces bosquets de Saint Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse !
O bords infortunés ! en vain nos oppresseurs
Nous ont de votre asile envié les douceurs,

Et, menaçant de loin vos frêles républiques,
Envoyé contre nous leurs arrêts tyranniques;
Chacun de vos rochers cachoit un malheureux.
  Mais hélas! pour la France ils n'avoient que leurs vœux:
Des femmes, des enfans, des vieillards et des prêtres;
Que pouvoient-ils de plus que prier pour leurs maîtres?
  Choisis, Muse, choisis tes plus nobles accens:
Les héros de Condé te demandent des chants,
Laisse de la Pitié le luth mélancolique,
Dis leur exil armé, leur malheur héroïque.
Ce ne sont plus ici ces belliqueux essaims
Dont les croisés en foule inondoient les lieux saints.
Si leur nombre est moins grand, leur cause est aussi belle,
De leur Dieu, de leurs Rois ils vengent la querelle.
Sparte, ne parle plus de tes trois cents guerriers:
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.
Là, la France exilée en armes vient se rendre,
Là, pour mieux s'élever tous sont fiers de descendre.
Tous dans un grade obscur n'en ont que plus d'éclat;
Tout soldat vaut un chef, plus d'un chef est soldat.
Les d'Hector, les d'Aymar, portent avec courage
Le poids du havre-sac, et le fardeau de l'âge.
Leur zèle a pour la tente oublié leurs vaisseaux,
Ils servent sur la terre, ils régnoient sur les eaux.

Là, vit le feu sacré, l'amour de la patrie
Et de l'antique honneur la noble idolâtrie.
La France est dans leurs camps. Ainsi delà les mers,
Loin de ce capitole où se forgeoient leurs fers,
Utique rassembloit sous les lois d'un seul homme
La fleur de la patrie et le pur sang de Rome.
Angoulême, Berry soutiennent leur grand nom.
Qu'on ne me vante plus ce triple Gérion
Dont trois âmes mouvoient la masse épouvantable :
J'aime à voir, surpassant les récits de la fable,
Un même esprit mouvoir trois héros à la fois.
Condé, Bourbon, Enghien se font d'autres Rocroys;
Et, prodigues d'un sang chéri de la victoire,
Trois générations vont ensemble à la gloire.
Tel l'arbre aux pommes d'or de la même liqueur
Forme le fruit naissant, le fruit mûr et la fleur.
Eh! quels transports nouveaux, quels momens pleins de charmes,
Quand parut votre Roi, votre compagnon d'armes!
Quand, fort de votre amour, paré de son malheur,
D'un regard, d'un sourire il payoit la valeur,
Distribuoit ces mots où la bonté respire,
Que le cœur seul entend, que le cœur seul inspire.
Tout votre sang s'émut; et ce sang glorieux
Sollicitoit l'honneur de couler sous ses yeux.

Helas ! le sort jaloux peut vous être infidèle,
Mais il reste une palme et plus rare et plus belle.
Si Mars dans les combats trahit votre valeur,
Eh bien ! par la vertu subjuguez le malheur ;
Et de tant de revers quand le poids vous opprime,
François, privés de tout, gardez du moins l'estime.
Si tous ne sont pas nés pour combattre en héros,
Tous peuvent par leurs mœurs consacrer leur repos.
Supportez vos défauts, entr'aidez vos misères,
N'allez pas étaler aux terres étrangères
De l'animosité les scandaleux éclats ;
On ne plaint pas long-temps ceux qu'on n'estime pas.
Mais surtout des bienfaits usez avec noblesse ;
L'honneur est une fleur que peu de chose blesse.
Gardez-vous d'ajouter à tant d'autres fléaux,
Le malheur bien plus grand de mériter vos maux.
Armez d'un juste orgueil votre illustre infortune ;
La Pitié se retire alors qu'on l'importune.
Faites plus : s'il se peut, ne devez rien qu'à vous ;
Luttez contre le sort ; que d'un regard jaloux,
Même au sein du malheur, le luxe vous contemple !
Déjà plus d'un banni vous en donne l'exemple.
Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers !

La beauté, que jadis occupoit sa parure,
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure :
L'une brode des fleurs, l'autre tresse un chapeau ;
L'une tient la navette, et l'autre le pinceau.
Le Marquis sémillant au comptoir est tranquille ;
Plus d'un jeune guerrier tient le rabot d'Emile ;
Le modeste atelier, au sortir du saint lieu,
Reçoit avec respect le ministre de Dieu.
Que dis-je ? ce poëme, où je peins vos misères,
Doit le jour à des mains noblement mercenaires ;
De son vêtement d'or un Caumont l'embellit,
Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.

Tairai-je ces mortels qui, las d'un long orage,
Et de leur désespoir empruntant leur courage,
Bien loin de cette Europe, en proie aux factions,
Loin des débris sanglans de tant de nations,
Dans un autre univers portant leur industrie,
Ont par un long adieu salué leur patrie ?
Ah ! quand ces malheureux doublement exilés,
Vont chercher un asile en des bords reculés,
Sur eux, tendre Pitié, tu veilleras sans doute :
Pourvois à leurs besoins, et dirige leur route !
Sauve-les des écueils, des flots capricieux !
Et, si des bords lointains présentent à leurs yeux

Quelque heureux coin de terre, où des bois, une source,
Offrent un doux hospice; arrête là leur course!
Là, profitant du ciel, du site et des hasards,
Qu'instruit par les besoins, l'homme invente les arts;
Que puissent autour d'eux, dans un beau paysage,
Les coteaux, les vallons, et les eaux et l'ombrage,
Par quelque doux rapport, retracer à leurs yeux
De leur séjour natal l'aspect délicieux!
Pour rendre, s'il se peut, leur triste exil moins rude,
Que des enfans chéris charment leur solitude;
Que leur mère avec eux console leurs revers;
Avec ce doux cortége il n'est plus de déserts?
Un jour peut-être, un jour, sur ce lointain rivage,
Quelque banni viendra, suspendant son voyage,
Chercher les pas de l'homme; et, de leurs longs travaux,
Tous deux, en les contant, soulageront leurs maux.
Et, si c'est un François, Dieux! quelle douce ivresse!
Que de transports de joie, et de pleurs d'allégresse,
De récits commencés, suspendus et repris!
Ah! si de tels momens on sent partout le prix,
Combien ils sont plus chers, si loin de sa patrie!
Telle je nourrissois ma douce rêverie,
Lorsque de deux François le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux.

Craignant de son pays la discorde fatale,
Un François avoit fui de sa terre natale;
Il l'aimoit, et cent fois vers ces climats chéris,
En partant, il tourna ses regards attendris.
Mais, pour mieux oublier leur misère profonde,
Son cœur, entre eux et lui, mit les gouffres de l'onde.
Il partit, il courut, d'un regard curieux,
Reconnoître la terre, étudier les cieux.
De nombreux végétaux, dans sa course intrépide,
Avoient déjà grossi son porte-feuille avide.
Il observoit les vents, interrogeoit les mers,
Leurs rives, leurs reflux et leurs courans divers.
Tantôt, de l'océan ramené sur la rive,
Le mercure captif, à sa vue attentive,
Des monts entre ses mains mesuroit la hauteur,
Et des vagues de l'air jugeoit la pesanteur.
Tantôt, les monumens, les ruines antiques,
Les animaux divers, sauvages, domestiques,
Les mœurs des nations, leur commerce, leurs lois,
De mille objets nouveaux lui présentoient le choix.
Tantôt, quittant la plage, et revenant sur l'onde,
Sa main tenoit la montre, et l'aiguille, et la sonde;
Et la nature, et l'homme, et la terre, et les eaux,
Varioient à ses yeux leurs mobiles tableaux.

Enfin il touche aux bords, où des peuples sauvages
De l'immense Amazone habitent les rivages.
Magnifique séjour, où des champs plus féconds,
Des fleuves plus pompeux, de plus superbes monts,
Dans toute sa grandeur étalent la nature!
Un jour que dans ces lieux il erre à l'aventure,
Il trouve tout à coup par un heureux hasard,
Un chemin tortueux tracé des mains de l'art.
Il avance, étonné, sous des voûtes d'ombrage;
Par degrés s'adoucit la nature sauvage;
Déjà même un logis se présente à ses yeux,
Qu'environne l'enclos d'un verger spacieux.
Il s'arrête enchanté : tout à coup, ô merveille!
Les sons d'un chant François ont frappé son oreille.
Trois fois, plein de surprise il écoute; et trois fois
Arrive jusqu'à lui cette touchante voix.
Son cœur bat de plaisir, ses yeux versent des larmes:
Jamais accent humain n'eut pour lui tant de charmes!
" Des François sont ici, s'écria-t-il soudain;
" Je verrai des François!" il dit, suit son chemin;
Il approche, il arrive auprès d'un humble hospice;
Il entre, il aperçoit une belle génisse:
Une femme charmante, assise à ses côtés,
Exprimoit de son lait les ruisseaux argentés;

Avec un air de nymphe, un habit de bergère,
Un maintien distingué sous sa robe légère;
Tout l'étonne: du lys son teint a la fraîcheur,
Du lait qu'elle exprimoit ses mains ont la blancheur.
Tous deux se sont fixés dans un profond silence;
Enfin, un double cri des deux côtés s'élance:
Quoi! c'est vous; quoi! c'est vous! viens, accours, cher ami!
C'est notre cher Frémon, c'est lui-même, c'est lui!
Le jeune époux accourt: Dieux! quels élans de joie!
Dans leurs embrassemens tout leur cœur se déploie.
Les pleurs que tous les deux l'un pour l'autre ont versés,
Et leur bonheur présent, et leurs malheurs passés,
Sur ces bords éloignés leur rencontre imprévue:
Tout accroît leur transport. Durant cette entrevue,
Le vieux chien du logis, en des temps plus heureux
Leur compagnon de chasse et témoin de leurs jeux,
Par des cris, par des bonds, marquant son allégresse,
Revient de l'un à l'autre et pleure de tendresse.
A peine à l'étranger, défaillant de langueur,
Un modeste repas eut rendu sa vigueur,
Aux bras de son ami tout à coup il sélance:
" Cher ami, satisfais à mon impatience,
" Conte-moi ton départ, ton exil, ton bonheur;
" Oui, je veux tout savoir, tout entendre: mon cœur

" Déjà vole au-devant des récits que j'implore ;
" Ah ! mon plus grand bonheur est de te voir encore !
" Le plus grand de mes maux de douter de ton sort ! "
" Tu veux savoir le mien ; ami, je suis au port.
" Vois ces riches coteaux, cette belle campagne,
" Ce fruit de nos amours, ma fidèle compagne,
" Le hasard fortuné qui t'amène en ces lieux :
" Cher ami, puis-je assez remercier les Dieux ?
" Mais puisque sur mon sort, sur tout ce qui me touche,
" Tu veux que l'amitié s'explique par ma bouche,
" Je raconterai tout. Quand la mort, la terreur
" Eurent changé la France en théâtre d'horreur,
" Ces spectacles sanglans fatiguèrent mon âme;
" Avec peine échappé de ce séjour infâme,
" Je partis. Ces beaux lieux, empire du soleil,
" Ces monts majestueux, ce ciel pur et vermeil,
" Ces fleuves à grand bruit précipitant leurs ondes,
" Le sol luxuriant de ces plaines fécondes,
" Dès long-temps m'enflammoient du désir curieux
" De voir, de parcourir, d'interroger ces lieux.
" Un vaisseau m'apporta sur cet heureux rivage ;
" L'accueil hospitalier d'un simple et bon sauvage
" Releva mon espoir ; et, tandis qu'à Paris,
" Des brigands policés dévoroient mes débris,

" L'ignorante bonté vint soulager mes peines.
" Cependant je voulus, dans ces fertiles plaines,
" Comme aux champs paternels fortuné possesseur,
" De la propriété connoître la douceur :
" Le fameux Robinson revint à ma mémoire ;
" Son roman fut mon sort, sa fable est mon histoire.
" Que ne peut en effet le travail excité
" Par l'aguillon pressant de la nécessité !
" Des instrumens des arts j'étudiai l'usage ;
" Moi-même par degrés j'en fis l'apprentissage :
" Je plantai mon jardin, je bâtis ma maison ;
" Des moissons, des labours, je connus la saison :
" L'air libre du vallon, l'abri de la montagne,
" M'offrirent vingt climats dans la même campagne.
" Des plantes avec nous avoient passé les mers ;
" Ce sol connut les fruits de deux mondes divers,
" Le nectar de Bordeaux, la figue de Provence,
" Et dans un sol étroit je parcourois la France.
" Trop foible illusion ! à mes champs paternels,
" Hélas ! aurois-je fait des adieux éternels ?
" Mais enfin dans ces bois les passions se taisent,
" De nos troubles passés les tumultes s'apaisent.
" Le travail en ces lieux est mon premier trésor,
" Les plaisirs du travail manquoient à l'âge d'or :

" J'en hais l'oisiveté, j'en aime l'innocence.
" Tout seconde mes soins; des troubles de la France
" Victime, ainsi que nous, ce bon vieux serviteur,
" Laboureur comme moi, comme moi constructeur,
" N'a connu qu'en ces lieux l'égalité première;
" Nous sommes journaliers; mon épouse est fermière.
" Le laitage du soir et celui du matin
" Nous paroissent plus doux présentés par sa main.
" Les vrais plaisirs sont ceux que l'on doit à soi-même,
" Et les fruits les plus doux sont les fruits que l'on sème.
" Quelquefois revenus à nos premiers plaisirs,
" Des arts plus élégans amusent nos loisirs.
" Le Dieu, maçon dans Troie, et berger chez Admète,
" Ne tenoit pas toujours l'équerre et la houlette;
" Souvent dans son exil, comme au séjour des dieux,
" Ses doigts divins touchoient son luth mélodieux.
" Nous avons imité cet exilé céleste;
" Les arts charment souvent notre labeur agreste.
" La harpe, les crayons reviennent, chaque soir,
" Remplacer le marteau, la bèche et l'arrosoir;
" Et notre douce vie, en délices féconde,
" Aux goûts des temps polis joint ceux du premier monde:
" Tel est mon sort. Un bien manquoit à mes désirs;
" Viens, en les partageant, achever mes plaisirs.

" Qu'une seconde fois le bonheur nous rassemble :
" Nous vécumes heureux, eh bien ! mourons ensemble."
Comme il disoit ces mots, ce sauvage ingénu
Que par des bienfaits seuls son hôte avoit connu,
Avec un air mêlé de candeur et d'audace,
Entre, tenant en main les tributs de sa chasse ;
Il les jette, et repart : " Cher ami, tu le vois,
" La bonté simple et franche habite dans ces bois.
" Oh ! ce n'est qu'à Paris que sont les vrais sauvages !
" Consens donc d'être heureux sur ces heureux rivages."
Il dit : sa femme en pleurs seconde ce discours ;
Tous trois dans ces beaux lieux coulent encor leurs jours ;
Et des arts et des champs l'agréable culture,
Pour eux d'un double charme embellit la nature.
Et vous qu'un foible espoir retient près du séjour
Où vivoient nos aïeux, où nous vîmes le jour,
Je retourne vers vous. Que votre impatience
N'affronte pas encor le chaos de la France !
Vous confier trop tôt à ce ciel orageux,
Ne seroit qu'imprudent, et non pas courageux.
Un démon désastreux plane encor sur vos têtes,
Attendez que les dieux aient calmé les tempêtes ;
Alors vous reverrez l'asile paternel ;
Mais ce bienfait encor cache un piége cruel.

Tel que l'affreux serpent à la prunelle ardente,
Fixe, attire et saisit sa proie obéissante,
De mon triste pays le prestige assassin
Pour dévorer ses fils, les appelle en son sein.
Où, telle que Carybde, en ses grottes profondes,
Engloutit tour à tour, et rechasse les ondes,
La France impitoyable, en ses horribles flancs,
Attire tour à tour et vomit ses enfans.
Hé ! comptez-vous pour rien ce que la gloire ordonne,
L'honneur est-il muet ? ah ! sans doute on pardonne
Au besoin affamé, qui, parmi les tombeaux,
S'en va pâle et tremblant saisir quelques lambeaux.
Mais loin ces vils mortels qui, parlant de courage,
Vont, les mains pleines d'or, mendier l'esclavage ;
Et veulent recueillir, dans leur lâche bonheur,
Les profits de la honte et le prix de l'honneur !
  Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantois la Pitié, je peignois nos misères.
Souris à mes accens, ô Prince généreux !
A qui je dus ma gloire en des temps plus heureux,
Toi, l'âme de mes chants, mon appui tutelaire
Qu'adore le François et que l'Anglois révère ;
Toi, dont le cœur loyal à nos yeux attendris
Fait briller un rayon du plus grand des Henris ;

Qui, sûr de notre amour, as conquis notre estime,
Grand Prince, tendre ami, chevalier magnanime,
Modèle de la grâce, exemple de l'honneur !
Tu t'en souviens peut-être ; aux jours de mon bonheur,
Je chantai tes bienfaits : et quand la tyrannie
Nous faisoit de son joug subir l'ignominie,
J'en atteste le Ciel, dans ces momens d'effroi,
Je m'oubliois moi-même, et volois près de toi.
Oui : d'autres lieux en vain bénissoient ta présence,
Le doux ressouvenir ne connoit point l'absence.
Au milieu de l'exil et de l'adversité,
Toujours tu fus présent à ma fidélité.
Ainsi l'adorateur du grand astre du monde,
Quand le Ciel s'obscurcit, quand la tempête gronde,
Par la pensée encore accompagne son cours,
Le suit sous son nuage et l'adore toujours.
Mais que dis-je ! au milieu des malheurs de l'empire,
Un rayon de bonheur vient du moins te sourire.
Par les nœuds de l'hymen ton œil voit réunis
La fille de ton frère, et ton auguste fils.
C'est l'espoir de l'état : leur union féconde
Doit des appuis au trône et des héros au monde.
O couple vertueux ! ô fortunés époux !
Si long-temps séparés, que votre sort est doux !

Tels deux jeunes ruisseaux, nés de la même source,
Après de longs détours se joignent dans leur course ;
Et dans le même lit, sous les mêmes berceaux,
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
A leur hymen heureux les oiseaux applaudissent,
Autour naissent les fleurs, et les troupeaux bondissent ;
Et de leurs flots unis le cours délicieux
Fertilise la terre et répète les cieux.

C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes,
Toi, qui du nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des Czars !
Sur toi le monde entier a fixé ses regards.
Quels prodiges nouveaux vont signaler ta course !
Tel que l'astre du nord, le char brillant de l'ourse,
Toujours visible aux yeux dans ton climat glacé,
Comme un phare éternel par les dieux fut placé.
Ton regard vigilant, du fond du pôle arctique,
Sans cesse éclairera l'horizon politique.
Ta sagesse saura combien est dangereux
Le succès corrupteur des attentats heureux.
Oui, tu protégeras ce Prince déplorable,
Que relève à tes yeux une chute honorable ;
Qui, d'un œil paternel pleurant des fils ingrats,
L'olive dans la main en vain leur tend les bras.

Quel malheur plus touchant, qu'elle cause plus juste
Réclame le secours de ta puissance auguste ?
Souviens-toi de ton nom ; Alexandre autrefois
Fit monter un vieillard sur le trône des Rois :
Sur le front de Louis tu mettras la couronne,
Le sceptre le plus beau c'est celui que l'on donne.

FIN DU QUATRIEME ET DERNIER CHANT.

NOTES.

Le Poëme que nous offrons aujourd'hui au public est achevé depuis près de deux ans. L'Auteur le commença en France sous le règne de Robespierre, et vint y mettre la dernière main sur une terre libre. C'est en Angleterre que les éditeurs ont acheté de M. L'Abbé de Lille son manuscrit, qu'ils ont fait imprimer sous ses yeux, et dont il a revu lui-même toutes les épreuves, à l'exception des huit dernières pages, qui n'avoient pas encore été livrées à la presse, lorsque le dépérissement de sa santé lui fit quitter ce pays hospitalier.

Nous garantissons donc notre édition comme originale, et exactement conforme au Poëme que M. l'Abbé de Lille étoit dans l'intention de publier avant que les censeurs consulaires l'eussent forcé de retrancher les plus beaux morceaux de son ouvrage.

Nous devons à la justice de déclarer ici que M. L'Abbé de Lille est absolument étranger aux notes qui ne sont pas marquées d'une étoile; celles-ci sont malheureusement en très-petit nombre: les autres n'ont été rédigées que long-temps après son départ d'Angleterre, et n'ont pu lui être communiquées.

Du reste cet ouvrage étant un monument qui appartient presque autant à l'histoire qu'à la poésie, les éditeurs se sont attachés scrupuleusement à ne dire que la vérité, et à ne citer aucun fait qui ne fût authentique.

NOTES

DU

PREMIER CHANT.

PAGE 1, VERS 5.

Accours, douce Pitié, sers mon tendre délire.

" La main du printemps couvre la terre de fleurs," dit le Bramine inspiré,
" telle est à l'égard des fils de l'infortune la *Pitié* sensible et bienfaisante.
" Elle essuie leurs larmes, elle adoucit leurs peines. Vois cette plante sur-
" chargée de rosée ; les gouttes qui en tombent donnent la vie à tout ce qui
" est autour d'elle ; elles sont moins douces que les pleurs de la compassion."

Encyclopédie.

PAGE 2, VERS 9.

L'homme pleure, et voilà son plus beau privilége ;

L'enfant nouveau né, dit Mr. de Buffon, ne commence à entendre et à rire qu'au bout de 40 jours : c'est aussi le temps qu'il commence à pleurer ; car auparavant, les cris et les gémissemens ne sont point accompagnés de larmes. Le rire et les larmes sont des produits de deux sensations intérieures, qui toutes deux dépendent de l'action de l'âme ; aussi ces signes sont-ils particuliers à

l'espèce humaine pour exprimer le plaisir ou la douleur de l'âme : tandis que les cris, les mouvemens et les autres signes des douleurs et des plaisirs du corps, sont communs à l'homme et à la plupart des animaux. *Hist. Naturelle.*

PAGE 3, VERS 1.

Nous pleurons, quand Danloux dans la fosse fatale
Plonge, vivante encor, sa charmante vestale.

Nous prions le lecteur de voir à ce sujet la Préface.

PAGE 3, VERS 9.

L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes.

Il y avoit dans la place publique d'Athènes un autel consacré à cette Déesse ; eh ! comment ne régneroit-elle pas dans tous les cœurs !

La vie de l'homme, dit Pausanias, est si chargée de vicissitudes, de traverses et de peines, que la miséricorde est la divinité qui mériteroit d'avoir le plus de crédit ; tous les particuliers, toutes les nations du monde devroient lui offrir des sacrifices, parce que tous les particuliers, toutes les nations en ont également besoin. Son autel chez les Athéniens étoit un lieu d'asile où les Héraclides se réfugièrent lorsque Héristée les poursuivoit après la mort d'Hercule, et les priviléges de cet asile subsistèrent long-temps. *Encyclopédie.*

PAGE 5, VERS 3.

Pourtant, quelque intérêt que m'inspirent vos maux,
Je n'irai point, rival du vieillard de Samos,
Répéter aux humains sa plainte attendrissante.

Pythagore naqnit à Samos, vers l'an 592 avant J. C. Ce philosophe devenu très-célèbre, forma beaucoup de disciples auxquels il défendit l'usage de la

viande, et ne vouloit pas qu'on tuât les animaux. Cette défense étoit une suite de son systême de la métempsycose, c'est-à-dire la transmigration des âmes des corps dans un autre. C'étoit le dogme principal de sa philosophie.

Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de citer le passage d'Ovide sur ce sujet, que M. de Lille a imité :

Parcite mortales dapibus temerare nefandis
Corpora. Sunt fruges : sunt deducentia ramos
Pondere poma suo, tumidæque in vitibus uvæ :
Sunt herbæ dulces : sunt, quæ mitescere flammâ
Mollirique queant. Nec vobis lacteus humor
Eripitur, nec mella thymi redolentia florem.
Prodiga divitias alimentaque mitia tellus
Suggerit ; atque epulas sine cæde et sanguine præbet.
Carne feræ cedant jejunia : . . . .
. . . .
Quid meruistis, oves, placidum pecus, inque tuendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar ?
Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
Præbetis : vitâque magis quàm morte juvatis.
Quid meruere boves, animal sine fraude dolisque
Innocuum, simplex, natum tolerare labores ?
Immemor est demùm, nec frugum munere dignus,
Qui potuit curvi demto modò pondere aratri
Ruricolam mactare suum.

Metamorphoses d'Ovide, Livre 14.

PAGE 7, VERS 8.

Doit partir, fendre l'air, arriver, et mourir.

L'auteur fait ici allusion à une course de chevaux qui eut lieu en France en 1783, la distance étoit de Paris à Fontainebleau. Les paris étoient considérables, le coursier qui remporta la victoire la paya de sa vie, il expira de fatigue en arrivant au but.

PAGE 8, VERS 1.

Avec moins de plaisir, ces hordes inconstantes,
Qui près de leurs coursiers reposent sous leurs tentes,
D'un zèle fraternel veillent à leurs besoins.

Les Arabes du désert aiment singulièrement leurs chevaux ; ils les traitent doucement, parlent et raisonnent avec eux, et les font coucher dans leurs tentes: on remarque que ces animaux (jumens et poulains) semblent n'oser remuer de peur de faire du mal à leurs hôtes (hommes, femmes, enfans), et ils sont si habitués à vivre pêle-mêle dans cette familiarité, qu'ils souffrent toute sorte de badinages. *Buffon. Hist. Nat.*

PAGE 8, VERS 7.

Sans le fouet meurtrier, sans l'éperon sanglant,
Il part, entend son maître, et l'emporte en volant.

Lorsque l'Arabe monte son cheval, sitôt qu'il le presse légèrement ou qu'il lui chatouille le flanc avec le coin de l'étrier, il part subitement, et va d'une vitesse incroyable. Il saute les haies et les fossés aussi légèrement qu'une biche.

Buffon. Hist. Nat.

PAGE 8, VERS 11.

Sachez donc dispenser les soins, le châtiment.

On doit conclure des observations de M. de Buffon que le soin est aussi nécessaire aux chevaux que la nourriture ; qu'avec de la familiarité et des caresses on en tire beaucoup plus que par la force et les châtimens; et qu'enfin leur habitude et leur naturel dépendent beaucoup des soins, et de l'éducation qu'on leur donne. *Valmont de Bomare.*

PAGE 8, VERS 17.

Tel ne fut point Hogart : sa main compatissante.
Traça des animaux l'histoire attendrissante.

Guillaume Hogarth, peintre Anglois, mort à Londres en 1764, avoit fait graver une estampe dans laquelle il avoit exprimé avec énergie les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un chartier fouettoit un jour ses chevaux, avec beaucoup de dureté ; un bon homme touché de pitié, lui dit : misérable ! tu n'as donc pas vu l'estampe d'Hogarth ?

Mercure de France 2d vol. Janvier 1770.

PAGE 9, VERS 3.

Mais c'est à toi surtout que l'on doit la pitié,
Animal généreux, modèle d'amitié,

Le chien, dit M. de Buffon, est un domestique sûr et vigilant, toujours prêt à défendre au péril de ses jours, les intérêts et la vie de son maître. Tantôt il fait la ronde, avertit par ses aboiemens, donne l'alarme, écarte les importuns, les combat, suit partout son maître, lui fait compagnie, le flatte ; tantôt il garde les

troupeaux, les rassemble dans un pâturage limité, épie, court, va et vient; toujours prêt à exécuter les ordres du berger ou du bouvier, il garantit le mouton timide de la gueule du loup ravisseur, rappelle la brebis errante ou le bœuf récalcitrant. Fidèle par nature, rien ne peut le corrompre. Insensible aux appas d'une condition meilleure, il reste constamment attaché au maître le plus pauvre, le plus indigent, le plus misérable. Il est le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémissemens: en un mot, pour tout ce qui, dans les effets de l'instinct, imite l'esprit, et dans le sentiment, ressemble à des vertus, le chien, entre tous les animaux, est le chef-d'œuvre de la nature. C'est un ami serviable que l'homme a trouvé dans le chien. *Buffon, Hist. Naturelle.*

PAGE 9, VERS 9.

O toi! qui, consolant ta royale maîtresse,
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,

Marie-Thérèse-Charlotte avoit reçu de son frère un chien, qu'elle emmena avec elle en sortant du Temple. Ce fidèle compagnon de ses infortunes l'avoit suivie jusqu'en 1801: étant tombé du haut d'un balcon, dans le palais de Poniatowski, à Varsovie, il expira sous les yeux de sa maîtresse. Il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler ici quelques exemples de fidélité donnés par les chiens, dans les jours malheureux de la révolution. Une brochure publiée en 1796 parle ainsi d'un chien qui avoit appartenu à la reine:

« Marie-Antoinette avoit au Temple un chien qui l'avoit constamment sui-
« vie. Lorsqu'elle fut transférée à la Conciergerie, le chien y vint avec elle;
« mais on ne le laissa pas entrer dans cette nouvelle prison. Il attendit long-
« temps au guichet, où il fut maltraité par les gendarmes, qui lui donnèrent
« des coups de baïonnettes: ces mauvais traitemens n'ébranlèrent point sa
« fidélité: il resta toujours près de l'endroit où étoit sa maîtresse; et, lorsqu'il

" se sentoit pressé par la faim, il alloit dans quelques maisons voisines du pa-
" lais, où il trouvoit à manger ; il revenoit ensuite se coucher à la porte de la
" Conciergerie. Lorsque Marie-Antoinette eut perdu la vie sur l'échafaud,
" le chien veilloit toujours à la porte de sa prison ; il continuoit d'aller cher-
" cher quelques débris de cuisine chez les traiteurs du voisinage ; mais il ne
" se donnoit à personne, et il revenoit toujours au poste où sa fidélité l'avoit
" placé : il y étoit encore en 1795, et tout le quartier le désignoit sous le
" nom de *chien de la reine*."

Un boucher avoit été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire ; son chien accompagna la fatale charrette jusqu'à la place de la révolution : il suivit son maître des yeux jusqu'à ce qu'enfin il disparut sous la hache du bourreau. Après l'avoir cherché long-temps, il accompagne de nouveau la charrette jusqu'à la Conciergerie ; il attend à la porte de la prison ; et, le lendemain, il suivoit encore la charrette : il la suivit ainsi pendant près d'un mois. Ce fait, attesté par plusieurs témoins oculaires, a été consigné dans plusieurs mémoires du temps.

M. D... étoit en prison ; deux enfans en bas âge alloient voir tous les jours leur père ; ils n'avoient d'autre conducteur que le chien de la maison, qui leur servoit de Mentor dans leur voyage. Il veilloit sur eux, avoit soin de les faire éloigner des voitures, faisoit écarter les passans, et les ramenoit toujours par le même chemin, sans qu'ils aient jamais éprouvé le moindre accident.

On pourroit citer beaucoup d'autres traits de la fidélité des chiens. On a parlé de faire l'histoire de ces animaux pendant la révolution ; mais l'humanité auroit peut-être trop à rougir.

PAGE 9, VERS 21.

Et moi qui proscrivis leurs honneurs funéraires,
J'implore un monument pour des cendres si chères.

Surtout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice.
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau :
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

A dit notre Poëte. *Quatrième Chant des Jardins.*

PAGE 10, VERS 3.

Je ne te mettrai point près du chien de Procris.

Procris fille d'Erectée avoit épousé Céphale auquel elle fit présent d'un chien et d'un javelot, dont son mari la blessa mortellement par une funeste méprise. Céphale n'eut pas plutôt découvert son erreur, qu'il se perça de désespoir avec le même dard. Jupiter les métamorphosa en astres.

PAGE 10, VERS 5.

De Poniatousky, de sa sœur vertueuse
Les jardins recevront ton ombre généreuse.

La Princesse Poniatowsky, chez laquelle Madame la Duchesse d'Angoulême eut le malheur de perdre cet intéressant animal, lui fit élever dans ses jardins un monument, dont M. l'Abbé de Lille fit quelque temps après l'inscription.

PAGE 10, vers 15.

Non que je veuille ici, prêchant l'égalité,
Dissoudre les liens de la société.

Autant que le ciel est éloigné de la terre, autant le véritable esprit d'égalité l'est-il de l'esprit d'égalité extrême.

Dans l'état de nature les hommes naissent bien dans l'égalité ; mais ils n'y sauroient rester : la société le leur fait perdre, et ils ne redeviennent égaux que par les lois. *Montesquieu, esprit des lois, liv.* 8, *ch.* 3.

PAGE 11, VERS 4.

Un esclave autrefois fit trembler les Romains.

Pompée ramena son armée victorieuse en Italie (an de Rome 680). Spartacus, gladiateur, y avoit excité une guerre dangereuse. Ce gladiateur, homme de courage, s'échappa de Capoue, où il étoit gardé avec 70 de ses camarades. Il les exhorta ensuite de sacrifier leur vie, plutôt pour la défense de leur liberté que pour servir de spectacle à l'inhumanité de leurs patrons. Un grand nombre d'esclaves fugitifs se joignirent à lui. Il se mit à leur tête l'an 72 avant J. C. et battit successivement les Préteurs Valerius Glaber et Publius Valerius qu'on avoit envoyés contre lui. Enfin après avoir dispersé l'armée de Lentulus dans l'Apenin, forcé le camp de Cassius près Modène, il se proposoit de venir mettre le siége devant Rome, alarmée de son approche, lorsque, mis en fuite par Licinius Crassus, il périt en héros dans l'Abruse, après avoir fait trembler l'Italie pendant près de trois ans. *Vertot. Révolutions de la République Romaine. livre* 11.

PAGE 13, VERS 4.

Vous-mêmes contre vous les armez de vos lois.

Le code noir.*

PAGE 13, VERS 9.

O champs de Saint-Domingue, ô scènes exécrables !

Nous n'offrirons point ici le tableau des scènes de désordre et de carnage auxquelles cette colonie a été en proie. Dans un ouvrage destiné à célébrer

les douces émotions de la pitié, on ne doit rien recueillir de ce qui inspire l'horreur. Il est des détails trop connus, pour qu'on les rappelle; il en est de trop déchirans, pour qu'on s'y appesantisse. Qu'il suffise de savoir, qu'au moment où l'on dérouloit aux yeux de la France épouvantée, la liste des crimes de Carrier, un nommé Joseph, député des noirs à la convention dite nationale, s'étonnoit de voir accuser ce monstre, et disoit froidement: " Moi " en avoir fait bien d'autres à St. Domingue!"

PAGE 11, VERS 7.

Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom.

Ce morceau est imité du No. 449 du Spectateur.

PAGE 11, VERS 17.

Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle
La beauté que je chante eût servi de modèle.

Scopas, sculpteur, de l'île de Paros, vivoit vers l'an 430 avant J. C. Il excella dans son art.

PAGE 18, VERS 21.

Des filles de Milton qui ne sait la tendresse!

Milton est trop connu comme poëte, pour qu'il soit nécessaire ici de parler des ouvrages qui ont illustré ce grand homme et le pays qui lui donna naissance.

Milton naquit à Londres, le 9 Décembre 1608. L'excès du travail auquel il s'étoit livré dès son enfance, lui avoit fait perdre la vue dans un âge peu avancé. Trois filles, fruit de différens hymens, reparèrent par leur tendresse

et leur zèle, cette perte affreuse pour un homme qui faisoit son unique bonheur de l'étude. Elles apprirent à lire et à bien prononcer huit langues qu'elles n'entendoient pas, afin d'être en état de faire à leur père les lectures dont il avoit besoin.

PAGE 18, VERS 24.

Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien.

La mort de Charles I arrivée en 1648, n'étonna point Milton, naturellement audacieux et républicain. Les factieux le choisirent pour justifier leur attentat. Cet écrivain, échauffé par l'esprit des temps et par le feu des guerres civiles, entre autres coups qu'il porta à l'autorité royale, composa un ouvrage sous ce titre : Défense pour le peuple Anglois, imprimé en latin en 1651. On regrette qu'un pareil écrit soit sorti de la plume de ce grand homme.

PAGE 20, VERS 7.

Sachez donc le trouver dans son réduit affreux.

" Ce pauvre traîne sa misère de lieu en lieu ; dit encore le Bramine inspiré :
" il n'a ni vêtement, ni demeure, mets-le à l'abri sous les ailes de la pitié ; il
" transit de froid, réchauffe-le ; il est accablé de langueur, ranime ses forces,
" prolonge ses jours, afin que ton âme vive."

PAGE 20, VERS 12.

. . . . Voyez-vous ce mortel
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,
Hésitant, frémissant, reculant près du crime,
Tout à coup emporté d'un mouvement soudain,
D'un vol dont il rougit, vient de souiller sa main ?

Ce trait, rapporté par M. de Salo, premier auteur du journal des savans, a été le sujet d'un drame joué au théâtre Feydeau, sous le titre de la famille indigente.

PAGE 23, VERS 3.

Et moi qui célébrai le bon peuple des champs
Je ne reconnois plus le sujet de mes chants.

On lit dans le 1er. chant des Georgiques Françoises :

Et quel spectacle, ô Dieu ! vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage ?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu
Ne vaut pas pas un hameau qu'habite la vertu.

PAGE 23, VERS 6.

Gros Jean fait le procès au Dieu de ses ancêtres,
Plus d'un Mathieu Garo s'érige en novateur.

« C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
« Au conseil de celui que prêche ton curé ;
« Tout en eût été mieux ; »

La Fontaine, fable 112.

PAGE 25, VERS 19.

Des Troyens autrefois, jetés sous d'autres cieux,
Ilion imité charmoit encor les yeux
Et du Xante sacré, sur un autre rivage,
Leurs cœurs avec transport reconnoissoient l'image.

Tout le monde connoît ce passage du 3me. livre de l'Enéide, où Virgile peint l'imitation intéressante qu'Andromaque avoit faite de Troye sa patrie et de tous les objets qui lui avoient été chers.

Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum
Agnosco ; Scææque amplector limina portæ,
Nec non et Teucri sociâ simul urbe fruuntur.

NOTES

DU

SECOND CHANT.

PAGE 30, VERS 23.

Cette Botany Bay, sentine d'Albion ?

Botany Bay, ainsi appelée à cause de la grande quantité de plantes qui s'y trouvent, fut découverte par le célèbre navigateur Cook, à la fin d'Avril 1770. Elle est située sur la côte de la Nouvelle Hollande. Le climat en est bon, également à l'abri des extrêmes de la chaleur et du froid. Le pays, dont le sol est formé d'un sable humide et léger, est agréablement coupé de bois et de prairies.

En 1787 le Gouvernement Britannique désigna Botany Bay pour y planter une colonie qui seroit composée de ces membres nuisibles de la société, dont il est nécessaire de la purger, sans cependant que leurs crimes méritent positivement la mort. Le 20 Janvier 1788 la flotte expédiée d'Angleterre à cet effet, arriva à sa destination, après un passage de 36 semaines. Les nouveaux colons eurent d'abord bien des difficultés à surmonter, tant du côté des entreprises des naturels du pays, que de la disette qu'ils éprouvèrent. Aujourd'hui tous les détails que l'on reçoit de ce pays tendent à en donner une idée avantageuse : et l'on peut assurer à l'honneur des malheureux qui composent la colonie, que leur conduite en général a toujours été, depuis leur arrivée dans ce lieu d'expiation, infiniment supérieure à ce que l'on avoit droit

d'attendre d'un pareil rassemblement. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les mémoires de George Barington.

" Je commençai, dit-il, à visiter les différentes classes d'ouvriers ; je les " trouvai tous plus attentifs à leur besogne, plus respectueux envers leurs " surveillans, que je ne l'eusse imaginé. Les uns étoient employés à faire des " briques et des tuiles ; les autres à bâtir des magasins, des cabanes ; d'autres " à déblayer, à applanir le terrain, à porter des poutres, à former des chemins. " Une autre classe étoit composée d'ouvriers exerçant leurs métiers : c'étoient " des forgerons, des chaudronniers, des boulangers, des tailleurs, des jar- " diniers ; il y en avoit aussi qui étoient destinés à garder les malades. Les " heures des travaux sont depuis le lever du soleil jusqu'à onze heures et de- " mie qu'on les fait appeler pour dîner. A deux heures, ils se remettent à " l'ouvrage jusqu'au coucher du soleil ; la fin de leurs travaux leur est an- " noncée par le bruit du tambour qui bat la retraite. Pour les encourager à " la culture de leurs jardins, on leur abandonne le samedi ; on donne même " une prime à ceux qui recueillent une plus grande quantité de légumes. " Les femmes, tous les matins, nettoyent les huttes, et apprêtent le dîner des " hommes ; elles ramassent le linge sale, le lavent, le raccommodent, et le " rendent à chacun, le dimanche. Ce jour, personne n'est exempt d'assister " au service divin qui se célèbre à onze heures ; tous les condamnés sont " obligés d'y paroître en linge propre ; et je dois dire qu'ils y sont d'une ma- " nière plus convenable, et même plus dévotieuse qu'on auroit lieu de l'at- " tendre."

Les condamnés, le temps de leur exil expiré, obtiennent des terres du gouvernement, dans la proportion suivante ; trente acres pour un homme seul ; cinquante pour celui qui est marié, avec dix de plus pour chaque enfant. Pendant les dix-huit premiers mois, les magasins du roi leur fournissent encore des provisions et des vêtemens. On leur donne en outre tous les outils et

toutes les choses nécessaires à un cultivateur, avec des grains pour ensemencer la première année.

La plupart de ces condamnés, devenus ainsi propriétaires, donnent l'exemple des vertus domestiques. Plusieurs ont mérité, par leur conduite, d'obtenir des emplois; et l'on a vu plus d'un bandit condamné par les tribunaux d'Angleterre, devenir juge de paix à Botany Bay, et rendre la justice avec une probité qui pourroit servir de modèle à nos magistrats d'Europe.

PAGE 32, VERS 6.

Ton âme le connut ce noble et tendre zèle,
Howard dont le nom seul console les prisons.*

* L'auteur, ayant à chanter un Anglois, bienfaiteur de l'humanité, s'est cru permis, ou plutôt s'est imposé la loi d'emprunter dans un poëte de cette nation les idées principales de ce morceau, qui semble absolument étranger à son poëme, et qui se lie parfaitement au sujet traité par le poëte François.

John Howard, l'ami infatigable du pauvre et de l'infortuné, naquit à Hackney, près Londres, en 1726. Il se dévoua tout entier, dès sa jeunesse, au soulagement de l'humanité souffrante. Après avoir visité toutes les prisons, tous les hôpitaux de la Grande Bretagne, il fit, dans le même dessein, trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne et en Portugal, et enfin un dans les états de l'est et la Turquie. C'est dans l'espace de 1775 à 1787 qu'il fit ces généreuses visites; et il se disposoit à parcourir une seconde fois la Russie et la Turquie, lorsqu'il périt victime de sa philantropie sans bornes. Ayant été voir un malheureux attaqué d'une fièvre maligne épidémique, il fut atteint de la même maladie qui le mit au tombeau le 20 Janvier 1790.

PAGE 35, VERS 17.

Mais quel génie affreux de la France s'empare?
De la déstruction le délire barbare
Se promène en tous lieux, et, dans ses noirs transports,
Tourmente les vivans, les mourans et les morts.
Le berceau, le tombeau, la cité, le village,
Le temple somptueux, le modeste hermitage,
Tout subit sa fureur.

Ce tableau n'est malheureusement que trop vrai; mais ce que la postérité aura surtout peine à croire, c'est que les cendres des morts respectées religieusement par les peuples les plus barbares, n'ayent point été à l'abri de l'aveugle fureur des révolutionnaires. Tout le monde sait que le cadavre de Turenne, que des monstres arrachèrent de son mausolée, a été retrouvé à la ménagerie, parmi les ossemens des animaux. Nous avons sous les yeux un petit poëme de M. Le Gouvé, où ce nouveau genre de crime est peint avec des couleurs si fortes, que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en le donnant ici.

Où sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques
Qui des temples sacrés décoroient les portiques?
O forfait! ces brigands dont la férocité
Viola des prisons l'asile épouvanté,
Coururent, tout sanglans, de nos aïeux célèbres
Profaner, mutiler les monumens funèbres,
Et commettre, à la voix d'un lâche tribunat,
Sur des cadavres même, un autre assassinat.
Gloire, talens, vertus, rien n'arrêta leur rage.
O guerriers généreux, dont le mâle courage

De l'état ébranlé releva le destin,
Vengeurs du nom François, Turenne, du Guesclin,
Vous vîtes par leurs mains vos cendres dispersées
Errer au gré des vents, de vos urnes chassées.
La beauté ne put même adoucir leur courroux :
Sévigné, dans la mort tu ressentis leurs coups.
C'en est donc fait : brisant les tombes révérées,
Ils ont désenchanté nos enceintes sacrées.
Nous y cherchons en vain ces marbres inspirans.

PAGE 36, VERS 3.

Je ne vois plus ces sœurs, dont les soins délicats
Apaisoient la souffrance, ou charmoient le trépas.

Les sœurs grises, dont il est ici question, honoroient également et leur sexe et leur fondateur, St. Vincent de Paul. A St. Germain en Laye on a vu des soldats du directoire entrer à l'hospice de la charité, furieux contre les sœurs, et blasphêmant contre Dieu même, en sortir, pleins de vénération et de reconnoissance pour ces saintes filles.

PAGE 36, VERS 7.

Leurs toits hospitaliers sont fermés aux douleurs,
Et la tendre pitié s'enfuit les yeux en pleurs.

Toutes les institutions de charité ont été détruites pendant la révolution, les propriétés des hôpitaux n'ont point été à l'abri de la rapacité des prétendus amis du peuple, elles ont été vendues et dilapidées.

PAGE 36, VERS 19.

A la voix de Carron le luxe s'attendrit,
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit.

M. L'Abbé Carron, porté par son cœur, et appelé par son état à soulager les malheureux, en perdant ses moyens, avoit conservé ses habitudes; et ses compagnons d'infortune devinrent le premier objet de ses pensées. Forcé comme tant d'autres de quitter la France, il n'avoit de ressources que ce qu'il pouvoit attendre du Gouvernement Anglois; n'importe: faire le bien, étoit pour lui un besoin irrésistible; il commença sans savoir où il iroit.

Il forma d'abord une école; bientôt ses soins, son zèle, le spectacle de ses vertus attirèrent sur son établissement les soins et les secours du Gouvernement Britannique; de riches Anglois souscrivirent pour des sommes considérables; ceux des émigrés qui avoient sauvé quelques débris du naufrage, ou que les bienfaits du Gouvernement plaçoient dans une position plus favorable, s'empressèrent de venir au secours de leurs compagnons d'exil. Enfin M. L'Abbé Carron, qui avoit commencé par une école de petites filles, se trouve aujourd'hui possesseur de cinq maisons situées à Sommers Town, à l'extrémité de Londres, en pleine campagne et en bon air.

Dans l'une de ces maisons est une école de petits garçons, où sont élevés les enfans des émigrés pauvres. L'Abbé Carron est à la tête de cette école, comme de tout le reste de l'établissement. Les sous-maîtres sont tous d'anciens militaires François émigrés, la plupart décorés de la croix de Saint-Louis. Les uns enseignent aux enfans le latin, le dessin, les mathématiques; d'autres couchent dans les chambres. La seconde maison est occupée par une école pour les filles d'émigrés. Toutes les maîtresses sont des Françoises autrefois riches, qui donnent à leurs élèves les talens utiles ou agréables qu'elles avoient autrefois cultivés pour leur plaisir. La troisième maison est un sé-

minaire, où l'on instruit les jeunes François qui se destinent à l'état ecclésiastique. Dans la quatrième, on reçoit les Françoises qui n'ont pas la possibilité de se faire soigner chez elles dans leurs couches. La cinquième est destinée aux vieillards, toujours François, qui ont passé quatre-vingts ans. Ils y sont nourris, soignés dans leurs maladies. On leur y fournit tout jusqu'aux vêtemens, et ce qui peut donner quelque agrément à leur vie. M. l'Abbé Carron d'ailleurs n'est pas bien sévère sur la règle des quatre-vingts ans; il a trop de bonté pour être parfaitement exact. Cette bonté paroît si naturelle en lui qu'on seroit tenté d'oublier qu'elle doit quelque chose à ses principes religieux, si sa piété reconnue, attestée d'ailleurs par plusieurs ouvrages de religion, et les conversions extraordinaires qu'il a faites, ne faisoient révérer en lui le prêtre zélé autant que l'homme bienfaisant; mais sa piété est douce, et son zèle est tendre.

Nous finirons cet article par quatre vers que M. De Lille a faits pour mettre au bas d'un tableau que l'on destinoit à la famille de M. l'Abbé Carron, où ce respectable ecclésiastique est peint au milieu de ses établissemens.

Chefs-d'œuvre de son zèle et de sa bienfaisance,
De sa famille allez charmer les yeux;
Et que ces monumens pieux
Accusent à la fois, et consolent la France!

Après le nom de M. l'Abbé Carron, se présentent naturellement ceux des personnes des deux sexes qui se sont si généreusement associées à ses nobles travaux. L'imagination, fatiguée des crimes de la révolution, se reposera avec plaisir sur les noms de ces bienfaiteurs de l'humanité.

L'école des Demoiselles a pour institutrices.

Mde. la Comtesse du Quengo; Mesdemoiselles de Lucinière, de Tremereux, et de Couessin.

Mademoiselle de Villier est à la tête de l'hospice des Dames.

M. l'Abbé de Fajola à l'hospice des vieillards.

M. M. l'Abbé de Guerry, ancien officier au Régiment du Roi; L'Abbé de Verdun, ancien officier au Régiment de Bassigny; du Rumédon, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de St. Louis, consacrent tout leur temps aux soins de la jeunesse.

PAGE 40, VERS 10.

De là, plus prompte encore elle part, elle vole
Vers le lit de douleur de ces braves guerriers
Dont le sang des vainqueurs a payé les lauriers;
Des larmes du regret, du suc heureux des plantes
Arrose, en gémissant, leurs blessures sanglantes.

Le Premier Consul étoit-il mu par ce sentiment lorsqu'il fit empoisonner en Egypte ses soldats que leurs blessures rendoient inutiles? lorsqu'il fit assassiner les François malades dans les hôpitaux de Venise?

PAGE 40, VERS 19.

Tel au bord de la Seine, à nos yeux éblouis
S'offre ce monument du plus grand des Louis.

L'Hôtel des Invalides, fondé par Louis XIV.

PAGE 40, VERS 21.

Tel brille ce Greenwich, ou l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes.

Maison magnifique sur les bords de la Tamise, fondée par la Reine Anne pour la réception des Matelots estropiés ou surannés.

PAGE 41, VERS 23.

Le succès, le bonheur ne les attendrit pas.
Sur des captifs tremblans, échappés au trépas,
Leur triomphe cruel dirige son tonnerre,

Robespierre fit décréter qu'on ne feroit plus de prisonniers. Si cette loi barbare n'a point eu son exécution, l'humanité et l'honneur françois le doivent au brave Pichegru qui refusa avec horreur de s'y conformer. Le Général Willot la rejeta également dans la Vendée, voyez sa correspondance dans le moniteur.

PAGE 42, VERS 5.

O vous, tristes captifs, délaissés par la France,
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence.

Personne n'ignore que le gouvernement françois fatigué de nourrir et entretenir environ 30,000 hommes qui lui étoient devenus inutiles, puisqu'ils étoient dans les prisons d'Angleterre, discontinua tout à coup de faire passer à ses agens les fonds nécessaires à l'entretien de ces malheureux. Cet abandon atroce livra les prisonniers françois à toutes les horreurs de la misère, la plupart d'entre eux étoient nus. Mgr. l'Evêque de St Pol ouvrit une souscription pour eux, et engagea les prêtres françois à leur envoyer tous les vêtemens dont ils pourroient strictement se passer eux-mêmes. Ces genereux ecclésiastiques ne laissèrent pas échapper une aussi belle occasion de rendre le bien pour le mal. Les envois qu'ils firent d'une partie de leur linge et de leurs vêtemens, furent si considérables, que leur poids excéda 3000, et que l'on fut obligé d'ouvrir une nouvelle souscription pour acheter les caisses qui devoient les contenir, et en payer le port jusqu'à leur destination, ce qui fut éxécuté sur le champ. De tels exemples de bienfaisance de la part de gens,

eux-mêmes dans la détresse, envers leurs persécuteurs, peuvent seuls consoler l'humanité affligée des calamités et des crimes de la révolution.

PAGE 42, VERS 19.

De la triste Helvétie écoutez les accens!

Ce morceau est supprimé tout entier dans l'édition de Paris. On n'en sera pas étonné, si l'on considère l'influence que Buonaparte a exercée sur les destinées de la Suisse, et la haine qu'il portoit à ce qu'il appeloit ses gouvernemens aristocratiques.

Chacun se rappelle encore son passage dans ce pays, lorsqu'il se rendoit à Rastadt; il le traversa en souverain irrité qui vient châtier des sujets rebelles.

Berne lui avoit préparé des honneurs, un bal, des députations, et des relais; il repoussa tout avec un dédain superbe, passa sans s'arrêter, ne laissant sur sa route que des traces d'humeur et de mépris. Ce passage, certainement intentionnel, servit de signal aux novateurs et aux séditieux; on remarqua la joie qu'ils en ressentoient; ils commencèrent à jeter la moitié du masque, et les écrits inflammatoires circulèrent avec rapidité.

PAGE 43, VERS 12.

Cependant près de vous grondoit l'affreuse guerre,
De moment en moment s'approchoit son tonnerre:
Que faisiez-vous alors? vos magistrats muets
Dormoient au bruit flatteur des paroles de paix.

Le grand conseil de Berne qui, presque seul, donnoit l'exemple et l'impulsion aux autres cantons, s'obstinoit à conquérir la bienveillance du directoire.

Les considérations fondées qui justifioient la neutralité, étoient toutes subordonnées aux circonstances, on les convertit en raison d'état invariable. Séduit par la douceur d'un repos momentané, tandis que les ravages de la guerre se faisoient sentir ailleurs, le corps Helvétique, se livra tout entier à l'espoir chimérique d'une sûreté sans dépense et sans trouble, et se crut invulnérable, tant qu'il ne seroit pas appelé à combattre les François. Au lieu d'accoutumer le peuple à l'idée de la guerre, on ne l'entretint que des charmes de la paix. Ce vertige, dont la durée a conduit la Suisse au dernier terme de l'humiliation et du malheur, gagna successivement la majorité des régences. Vainement quelques magistrats, plus éclairés et plus fermes que les autres, pénétrèrent dans l'avenir, et sentirent l'illusion de leurs collègues; une opposition victorieuse triompha de toute politique qui eût tendu à affermir l'indépendance de la patrie, sur d'autres bases que l'amitié françoise et les belles promesses de M. Barthélemi. Semblables aux adorateurs des dieux malfaisans, ils se prosternèrent devant le directoire, avec l'offrande de leur amitié, sans considérer qu'un seul sacrifice pouvoit les satisfaire, celui des constitutions, de l'indépendance, et des richesses de la Suisse. Buonaparte, en Italie, se chargeoit de le démontrer: écrivant sur les ruines de Gênes et de Venise la sentence des états neutres, il divulguoit à l'Europe les mystères du Luxembourg. Quelques contestations entre ses commandans et les Gouvernemens Helvétiques des baillages ultramontains aux frontières du Milanois, attirèrent son attention: il ne parloit des Suisses qu'avec aigreur, de Berne qu'avec emportement, et plusieurs personnes prédirent dès lors qu'il projetoit d'enterrer la Suisse sous les décombres de l'Italie.

C'est au mois de Septembre 1797 que le directoire paroît avoir définitivement fixé son plan de d'usurpation; mais il falloit inventer quelques prétextes d'invasion et s'ouvrir le chemin par des expédiens révolutionnaires. Engager les Suisses dans quelque résolution qu'ils pussent calomnier, pour établir sur

cette calomnie le prétexte de l'aggression, devint l'étude des directeurs, et le travail de leurs agens. Prolonger la confiance des Suisses par des protestations pacifiques, menacer un seul canton, pour détacher les autres de ses intérêts, diviser les membres de la ligue et le sein de chaque régence, environner le peuple de suborneurs, répondre aux ombrages par des embrassemens, provoquer des innovations qui affoiblissent l'autorité et la concorde, étouffer la Suisse par elle-même, pour l'accabler à son agonie; tel fut le plan du directoire; tel est à peu près celui que le consulat vient dernièrement encore d'employer avec tant de succès contre ce malheureux pays.

PAGE 43, VERS 19.

En vain le vieux Steiguer, digne de jours plus beaux,
Évoquoit vos aïeux du fond de leurs tombeaux.

Le vénérable Avoyer, de Steiguer, vieillard plein de génie et d'expérience, ne fut point la dupe des artifices des agens du directoire. Préférant la patrie à sa conservation personnelle, et les combats, à la mort graduelle où se traînoit la république, il soutint de toutes ses forces, de toute la fermeté de son caractère, le destin chancelant de l'état, et repoussa constamment les délibérations pacifiques qui lui ont été si funestes, avec un stoïcisme qu'il sut inspirer à 96 de ses collègues dans les deux conseils. Incapable, malgré ses efforts, d'arrêter le torrent, il alla se réunir au brave Général d'Erlach, à Fraubrunnen qui étoit menacé par Shawenbourg. Ni les périls de tout genre qu'il avoit à courir, ni le poids de 69 ans, ni la supériorité de l'armée ennemie: rien n'ébranla son courage. Il harangua sa petite troupe, la pénétra de son exemple, autant que de ses exhortations; la conduisit lui-même, et ne quitta point le feu pendant les cinq combats qui précédèrent la reddition de Berne.

PAGE 44, VERS 19.

Tout s'enflamme à la fois: femmes, enfans, vieillards,
Entourent leurs foyers de leurs vivans remparts.

Les petits cantons avoient conservé leur indépendance, au milieu de la servitude générale; ils se montroient inébranlables dans leur refus d'immoler leur liberté à la constitution que le directoire imposoit aux Suisses. Irrité de cette résistance, il ordonne à Shawenbourg d'aller venger ce mépris de son ordre suprême.

Le ciel cette fois ne permit pas le triomphe de l'iniquité. Conduits par deux officiers distingués, M. M. de Paravicini et Aloys de Reding, ces intrépides montagnards bravèrent l'insolence, les commandemens et les cohortes de Shawenbourg. Menacés de toutes parts, leur enthousiasme tira de nouvelles forces de leurs dangers; " que nous reste-t-il maintenant," disoit-on dans les rangs des soldats, " si ce n'est à mourir de la mort glorieuse de nos pères?" Les vieillards, les enfans vouloient partager la gloire de succomber avec la patrie. Des femmes et des filles s'employèrent à traîner les canons, et les transportèrent par dessus des rochers, et par des chemins affreux. Presque toutes armées, elles l'étoient, la plupart, de massues. Partout où il se trouvoit un lâche qui cherchât à se dérober par la fuite aux dangers de la patrie, elles l'arrêtoient, et le forçoient de retourner à la frontière et de reprendre sa place dans les rangs de l'armée.

Aloys Reding sut entretenir ce généreux dévouement et par son exemple et par ses paroles, on se rappelle la harangue qu'il adressa à ces intrépides montagnards.

" Braves camarades, chers concitoyens, nous voici bientôt au moment dé-
" cisif. Entourés d'ennemis, abandonnés de nos amis, il ne reste plus qu'à
" savoir, si nous voulons courageusement imiter l'exemple que nos pères nous

" donnèrent autrefois à Morgarten. Une mort presque certaine nous attend. " Si quelqu'un la craint, qu'il se retire : aucun reproche de notre part ne le " suivra. Ne nous en imposons pas mutuellement dans cette heure solennelle. " J'aime mieux avoir cent hommes déterminés à tout évènement, et sur les- " quels je puisse compter, que cinq cents qui, prenant la fuite, ameneront la " confusion, et, par leur retraite perfide, immoleront inutilement les braves " qui voudroient encore se défendre. Quant à moi, je vous promets de ne " vous point abandonner, même dans le plus grand péril. La mort, et point " de retraite. Si vous partagez ma résolution, faites sortir deux hommes de " vos rangs, et qu'ils viennent me jurer en votre nom, que vous serez fidèles " à vos promesses."

A peine Reding eut-il cessé de parler, que mille voix se firent entendre : " Nous voulons partager votre sort, nous ne vous abandonnerons jamais ;" " s'écrièrent tous les soldats à la fois.

Fidèle à son serment, cette armée de bergers se battit toujours avec la plus grande intrépidité, et tua à Shawenbourg, dans une guerre de trois semaines, 3000 hommes, et le força à la retraite par un traité qui lui ferma les petits cantons pour quelque temps, car ils devoient bientôt aussi devenir le théâtre de toutes les horreurs qui désoloient la Suisse.

PAGE 45, VERS 1.

Mais Rapinat paroît, et, contre les victimes
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.

Voici ce que Mallet du Pan nous apprend de ce commissaire du directoire.

La tyrannie fiscale marche aussitôt sur les traces de la tyrannie armée. Le Carlier, jugé trop *humain*, cède le sceptre des déprédations aux commissaires *Rouhière* et *Rapinat*.

Ce dernier, chef de l'expédition, chargé des instructions secrètes, choisi par Rewbell, et son allié, ouvre un nouvel enfer. Totila et Alaric furent miséricordieux, à côté de ces déprédateurs modernes, élevés dans les Lycées de Paris.

Des cris s'élèvent, ce sont ceux de l'impuissance. Comment, avec quoi solder cette profusion de rapines ?

La fureur publique accuse le lâche silence de la législature Helvétique, elle le rompit, s'émut, intercéda, remontra : mais Rapinat inflexible poursuit ses vols ; Shawenbourg et ses soldats les protégent. De concert ils font taire les plaintes et le désespoir : la Suisse écrasée passe sous un système de terreur ; la prison, la confiscation, l'inquisition, l'échafaud attendent les murmures et la première résistance.

En un mot une oppression si effrénée aliénoit jusqu'aux Jacobins les plus immoraux, et le directoire se vit forcé de feindre de désavouer et de rappeler Rapinat. *Mercure Brit. vol. Ier. 250 et suivantes.*

PAGE 45, VERS 9.

Ah ! qui pourroit tracer ces scènes de carnage ?

Tous les journaux du temps nous assurent que ce tableau n'est point exagéré. Dans le Canton de Berne plus de 30 villages, un espace de plusieurs lieues, furent mis au pillage ; châteaux, maisons bourgeoises, fermes, maisons rustiques, dévastées de fond en comble ; on tuoit les bestiaux, on brisoit les meubles qu'on ne pouvoit emporter. On a trouvé dans les bois les cadavres de plus de cent femmes qui, mortes victimes de la brutalité la plus infâme, y avoient été jetées pour servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes féroces.

PAGE 46, VERS 9.

D'un côté montrez-moi les noms, les noms sublimes
De ceux qui de l'état ont péri les victimes.

Parmi les sénateurs on compte MM. Effinguer et Herbort.
On regrette dans les membres du grand conseil de Berne.
MM. Bucher, Capitaine, tué,
Daxelhofer,
Le Général d'Erlach,
De Gumoens, Colonel,
Graffenried de Vilars,
Grouber, Capitaine,
Ryhiner, Colonel,
De Werdt d'Arberg.

PAGE 48, VERS 17.

Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,
Sujets contre sujets, parens contre parens.*

L'auteur n'a pas prétendu s'attribuer ce dernier vers; il l'a emprunté de Corneille, comme particulièrement consacré à peindre la guerre civile, et devenu proverbe.*

PAGE 48, VERS 13.

La Vendée! à ce nom, la nature frémit,
L'humanité recule, et la Pitié gémit.

Nous n'avons encore aucun mémoire authentique et circonstancié sur cette guerre. Tout ce que l'on sait à cet égard, c'est qu'elle fut alimentée par le comité de salut public; nous renvoyons nos lecteurs aux discours de Barrère et de Charlier dans le moniteur. Personne n'ignore les atroces décrets qui livrèrent ce malheureux pays au pillage et aux flammes, et transformèrent des campagnes peuplées et fertiles, en déserts et en décombres.

NOTES

DU

TROISIÈME CHANT.

PAGE 54, VERS 17.

Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La pitié dans les cœurs fait entendre sa voix;
Mais quand un peuple impie outrage sa puissance,
Alors elle se tait: et voilà sa vengeance.

. . . . " Tout se tourne en révolte, et en pensées séditieuses," dit le prince des orateurs François, " quand l'autorité de la religion " est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que " le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste ? Dieu même " menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se re- " tirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. " Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie: *Leur* " *âme*, dit le Seigneur, *a varié envers moi; et je leur ai dit: Je ne* " *serai plus votre pasteur. Que ce qui doit mourir, aille à la mort;* " *que ce qui doit être retranché, soit retranché. Et que ceux qui demeu-* " *reront, se dévorent les uns les autres.* Zach. 11, 9."

Bossuet. Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

Aussi *ces hommes sans Dieu,* comme les appelle Paschal, eurent-ils grand soin de détruire la religion, ou au moins d'en détourner le cours. De là leurs blasphèmes contre tout ce qu'il y a de plus sacré ; de là leurs temples, leurs autels, leurs hommages à la déesse de la raison, en un mot, toutes les fêtes honteuses qu'ils substituèrent au saint culte du Dieu vivant.

PAGE 56, VERS 17.

La hache est sans repos, la crainte sans espoir ;
Le matin dit les noms des victimes du soir.

L'auteur fait allusion à ces journaux *du matin* qui proclamoient dans tout Paris les noms des victimes égorgées juridiquement le soir de la veille.

Il y avoit aussi des journaux *du soir* qui proclamoient les noms des victimes du matin du même jour.

PAGE 56, VERS 24.

L'opulence dénonce et la naissance accuse.

Si dans les commencemens de la révolution, la noblesse avoit été principalement en butte à toutes les fureurs du parti populaire, la classe des bourgeois riches ne tarda pas à s'apercevoir que la naissance n'étoit qu'un prétexte de persécution, et que le parti triomphant en vouloit au moins autant à la fortune qu'à la noblesse. La convention leva enfin tout à fait le masque, en lançant un décret de mort contre tous ceux qui n'apporteroient pas leur argent à la monnoie. Pour donner plus d'effet à cette loi, il fut décrété que les dénonciateurs des personnes qui ne s'y conformeroient pas, partageroient avec le comité.

Rabaud de St.-Etienne fut découvert par un homme qui croyoit que la retraite où ce député proscrit étoit caché, recéloit quelque trésor : enfin on a vu une jeune fille dénoncer son père.

PAGE 58, VERS 5.

Ses chefs auront leur tour ; leur pouvoir les proscrit;
Sur leurs tables de mort déjà leur nom s'inscrit.

On se rappelle ces paroles prophétiques de Dépréménil à Pétion qui venoit de l'arracher tout sanglant, des mains d'une populace acharnée à sa mort : " Comme vous l'êtes aujourd'hui, monsieur, j'ai été porté " en triomphe, et vous me voyez maintenant en proie aux fureurs du " peuple : ne vous fiez point à sa faveur, ni à votre fortune actuelle." Pétion ne tarda pas à justifier cette prophétie ; ceux qui l'avoient immolé l'ont suivi de près, et ceux-ci n'ont que précédé ceux qui les avoient sacrifiés ; ainsi l'expérience nous prouve que tel est le sort que la justice divine réserve à tous ceux qui appuient leur puissance usurpée sur la faveur populaire.

PAGE 58, VERS 17.

Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes.

On sait qu'il n'étoit point de fête révolutionnaire où l'on ne chantât des hymnes en l'honneur de la liberté, de l'égalité, de la raison et de toutes les divinités du jour. Le premier peintre de Paris n'a pas rougi de prostituer son art en faveur des régicides; ses trop fameux tableaux de Michel Peltier et de Mara, proclameront à la postérité le talent de David et son infamie.

PAGE 59, VERS 3.

Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides.

Dans le procès de J. B. Carrier, condamné à mort le 15 Décembre 1794, pour les crimes dont ce député s'étoit rendu coupable à Nantes, on trouve, entre autres dépositions, celle-ci :

Naudy dépose que, se trouvant un jour chez Carrier avec quelques généraux, il entendit Grandmaison leur dire : " En voilà 2800 d'expé-" diés ;" et sur la demande de l'explication de ce propos, Carrier répondit : " Quoi ! vous n'entendez pas ce que cela veut dire ? que j'en " ai fait descendre 2800 dans la baignoire nationale."

Quatre-vingts prêtres, condamnés à la déportation, furent conduits à une gabare qui étoit censée devoir les transporter au lieu de leur exil : mais leurs bourreaux leur abrégèrent le fatal voyage. Les malheureuses victimes, liées deux à deux, furent précipitées à fond de cale, les conducteurs chavirèrent la gabare, après avoir fermé l'écoutille ; les charpentiers soulevèrent les sabords ; le fond s'ouvrit, tout fut englouti.

PAGE 59, VERS 7.

Ailleurs la cruauté fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage.

L'anecdote suivante, que nous tenons d'un témoin respectable, prouvera la vérité de ces deux vers.

M. Arbouin, négociant Anglois établi à Bordeaux, se trouva en 1793 incarcéré, avec tous ceux de sa nation, qui se trouvoient dans cette ville, dans un couvent où on les laissa manquer de tout. La guillotine étoit renfermée

dans une chambre voisine de celle qui leur servoit de prison. Qu'on se peigne, s'il est possible, l'état de ces malheureux étrangers, en entendant tous les jours le bruit de cette affreuse machine, répété, prolongé sous les voûtes sonores de cette lugubre fabrique. Peut-être leur tour étoit-il venu ; on rouloit peut-être l'instrument de leur supplice ! Un jour, au milieu de cette idée horrible, leur porte s'ouvre avec fracas, un officier républicain se présente devant eux ; il jouit d'abord de la frayeur, des transes mortelles fortement exprimées sur leurs visages pâles et défaits, et se retire en leur disant avec un sourire ironique : " Messieurs, vous devez vous " trouver bien heureux ici, car les Anglois aiment beaucoup la so- " litude ! ! !"

PAGE 59, VERS 9.

Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
Les deux sexes unis par un hymen affreux.

Carrier est accusé par Philippe Fronjoly et plusieurs autres témoins, d'avoir *provoqué les mariages républicains*, qui consistoient à suspendre, pendant une demi-heure, un jeune homme, avec une jeune femme, leur donner ensuite un coup de sabre sur la tête, et à les précipiter enfin dans l'eau.

Voici ce que dit, à ce sujet, l'accusateur public dans son exposé des crimes de Carrier et ses complices, le 16 Octobre 1794.

" Jamais la lime du temps n'effacera l'empreinte des forfaits commis " par ces hommes atroces ; la Loire roulera toujours des eaux ensan- " glantées, et le marin étranger n'abordera qu'en tremblant sur les côtes " couvertes des ossemens des victimes égorgées par la barbarie, et que " les flots indignés auront vomis sur ses bords."

PAGE 59, VERS 20.

Que dis-je ? Aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé :
Annonce le pardon ; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève !

Après le siége de Toulon, où Buonaparté commandoit l'artillerie, un grand nombre de citoyens de cette ville furent réunis sur une place. Les ordres furent donnés pour tirer sur eux à mitraille. Un membre de la convention, qui assistoit à cette terrible exécution, se promena froidement sur ce champ de mort ; et, s'étant aperçu que quelques-unes des victimes avoient échappé à la mitraille, il s'écria tout haut : *Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la république leur pardonne.* Quelques-uns de ces malheureux se relevèrent en effet, et l'ordre fut sur-le-champ donné de les fusiller. La même scène, à quelques circonstances près, s'est répétée à Lyon.

PAGE 60, VERS 23.

Par moi, du laboureur, étranger à la gloire,
Un simple monument honora la mémoire ;

M. Delille propose d'élever un monument en faveur des laboureurs, dans son *Poëme des Jardins.*

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute; depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui pétille,
Dans les mêmes travaux coulent en paix leurs jours;
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours:
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?
Pour consoler leur vie, honorez donc leur mort.
Celui qui, de son rang faisoit rougir le sort,
Servit son Dieu, son roi, son pays, sa famille;
Il grava la pudeur sur le front de sa fille:
D'une pierre moins brute, honorez son tombeau;
Tracez-y ses vertus et les pleurs du hameau;
Qu'on y lise: " Ci-gît le bon fils, le bon père,
" Le bon époux." Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi, qui viens chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté,
Que leur muse, toujours ivre de volupté,

Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie et ses habits de fête:
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la première y jeta quelques fleurs.

PAGE 61, VERS 11.

Lamballe a succombé, Lamballe, dont le zèle
A la Reine, en mourant, est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel! on le montre à ses yeux!

La princesse de Lamballe avoit été trop désignée aux bourreaux, pour leur échapper. Amie de la Reine dans ses jours de bonheur, elle fut aussi compagne fidèle et dévouée dans ses longues calamités. Menacée de la proscription, elle n'avoit point songé à fuir: elle espéroit être enfermée avec la Reine, et lui donner toutes les consolations de l'amitié. Elle ne goûta pas long-temps cette faveur; elle fut renfermée à la petite Force. Lorsque les assassins, venus pour l'égorger, la virent, ils parurent oublier, un moment, leur cruauté. Mais, bientôt revenus à eux-mêmes, ils l'accablèrent d'invectives, et, pour la tourmenter encore plus, ils couvrirent d'opprobre le nom de la Reine. On veut qu'elle répète ces outrages; "Non, non," s'écrie-t-elle, "Jamais, jamais!" En même temps elle se sent défaillir, ses yeux se ferment, et c'est en ce moment qu'elle fut frappée. Son corps sanglant est bientôt déchiré par les assassins et les furies qui les suivent; sa tête est portée au bout d'une pique, et cet horrible trophée est conduit devant le Temple, prison de la famille royale!!!

PAGE 61, VERS 21.

O guerrier magnanime, et chevalier loyal,
Digne héritier d'un sang, ami du sang royal,
Respectable Brissac !

Ces vers ont été changés dans l'édition de Paris ; les citoyens censeurs, attachés *au sang consulaire*, sans doute, n'ont pas voulu qu'on parlât du sang royal, ce qui pourroit rappeler trop vivement que ce noble sang coule encore dans les veines des Bourbons. Voici donc ce qu'on a substitué :

Chevalier magnanime et guerrier généreux,
Digne héritier du sang de nos antiques preux,
Respectable Brissac !

PAGE 62, VERS 21.

Et, de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands.*

* Une même action a presque commandé le même vers ; celui-ci est visiblement tiré de la fameuse description de la mort de Coligny. Il semble que ce soit le sort des grands hommes d'inspirer ou de rappeler les beaux vers.

PAGE 63, VERS 17.

O mon maître ! ô mon Roi, comment a pu ton cœur,
Respirant les bienfaits, inspirer la fureur ?

Lorsque dans le conseil on proposoit quelques projets nouveaux, la

première question du Roi étoit : « cela rendra-t-il mon peuple heureux ? « cela fera-t-il le bonheur de mes sujets ?" Sur l'affirmative le monarque adoptoit tout. Ce fut dans cette intention qu'il fit la remise du droit de joyeux avénement ; qu'il supprima la servitude dans ses domaines ; qu'il rappela les parlemens exilés par Maupou ; qu'il abolit la question préparatoire ; qu'il supprima les prisons du Fort-l'Evêque et du petit Châtelet.

Dans l'édition de Paris on a substitué au vers original,

O mon maître ! ô mon Roi, comment a pu ton cœur,

celui-ci :

O prince malheureux ! comment a pu ton cœur,

Les noms de maître et de Roi ont un son désagréable à des oreilles républicaines, accoutumées au doux nom de Consul.

PAGE 63, VERS 21.

J'entends encor ces voix, ces lamentables voix,
Ces voix : « Sauvez la reine et le sang de nos rois !" *

* L'auteur ne se dissimule pas que ces vers ne soient encore une imitation.

PAGE 65, VERS 15.

Du crime soudoyé l'ignorance barbare
Prête sa voix servile au crime qui l'égare ;
Et, du peuple à son prince imputant le malheur,
Des maux qu'eux seuls ont faits, accable sa douleur.

Le trait suivant peut donner une idée des moyens employés pour perdre l'infortuné monarque. Les Jacobins s'indignoient, quelques jours

avant le 10 Août, que des hommes du peuple demandassent encore quelquefois quel prétexte on avoit pour l'insurrection. " Eh bien !" s'écria un jour Chabot, au milieu d'une délibération des conjurés : " ils veulent " un prétexte, ma mort peut le leur fournir." On l'écouta avec étonnement. " Oui," répondit-il, " le moyen est tout simple. Je me trou- " verai pendant la nuit dans une rue détournée : que quelques-uns de " vous s'y rendent, qu'ils me tuent, que sur-le-champ on répande parmi " le peuple, que la cour a payé des assassins pour m'immoler, que mon " corps sanglant soit porté dans tous les lieux publics : la vengeance " éclate sur-le-champ, le peuple est rempli de fureur, l'insurrection se " décide, et le château des Thuilleries est abattu." Cet atroce dévouement fut rejeté.

Précis hist. de la Révolution par la Cretelle.

PAGE 66, VERS 3.

. . . . Et leur vue, ô douleur lamentable !
Lui rappelle ce jour, ce jour épouvantable,
Où, dans ce même lieu, l'hymen pâle et tremblant,
S'enfuit enveloppé de son voile sanglant.

C'est la Place Louis XV ; au milieu de cette Place étoit une statue équestre de Louis XV. C'est là, qu'au mariage de Louis XVI, un grand nombre de personnes furent étouffées dans la foule innombrable qui se pressoit sur son passage. " Combien je suis malheureux," dit ce bon prince, accablé de douleur en apprenant cet affreux accident ; " je re- " noncerois volontiers à la couronne qui m'est destinée, pour que cela " ne fut pas arrivé."

PAGE 66, VERS 19.

O catastrophe horrible ! ô douloureux voyage !
Bien différent de ceux, où bordant son passage,
Son peuple, pour ses jours, levoit au ciel les mains,
Et de fleurs, sous ses pas, parsemoit les chemins.

Au mois de Juin 1786, Louis XVI visita Cherbourg. Le peuple François, libre encore, déploya, en cette occasion, son caractère national, dont l'amour pour ses Rois étoit un des principaux traits. Louis voyagea comme un bon père entouré de ses enfans, sensibles et reconnoissans. Témoins des transports qui éclatèrent partout sur son passage, nous ne ferons point de rapprochement ; le contraste seroit trop accablant.

PAGE 68, VERS 3.

Eh bien ! vous qu'offensoit sa puissance suprême,
Des honneurs outrageans de son vain diadème,
Venez ! que tardez-vous de dépouiller son front !

L'assemblée, dite constituante, avoit dépouillé le trône de toute splendeur, de toute dignité, de tout ce qui agit sur l'imagination des peuples ; elle avoit tenu le Roi dans une captivité honteuse, et brisé tous les liens qui attachent le peuple à son souverain ; la royauté avoit été avilie et rendue odieuse ; il ne restoit plus qu'un pas à faire pour mettre le comble à ces attentats : l'assemblée qui la suivit s'en chargea : elle commença par la journée du 20 Juin, et celle du 10 Août consomma les désastres de la France.

Précis de la Révolution, par la Cretelle.

PAGE 68, VERS 17.

Hélas ! toujours trompé, mais espérant toujours,
Louis à ses tyrans vient confier ses jours.
On l'insulte, on l'outrage, et des décrets funestes
De son titre royal ont déchiré les restes.

A l'approche des brigands qui venoient forcer son palais, l'infortuné monarque s'étoit retiré avec toute sa famille dans le sein de l'assemblée. Celle-ci, incertaine encore du succès de la journée, sembla respecter ces augustes victimes. Le Roi se plaça à côté du président. Mais cette première impression dura peu. Un député (†) fit l'observation ironique et barbare, que l'assemblée ne pouvoit délibérer en présence du Roi. Louis fut obligé de descendre du fauteuil qu'il occupoit à côté du président ; on le plaça, lui et sa famille, dans une loge de journaliste, derrière le bureau. C'est là qu'il étoit condamné à dévorer les plus sanglans outrages dont jamais le cœur d'un homme ait été abreuvé. C'est là qu'il entendit Vergniaud lire, et l'assemblée adopter sur-le-champ le décret qui portoit sa suspension provisoire. *Ibid.*

PAGE 69, VERS 2.

De l'horrible Whitehall les sanglans attentats.

Ancien palais des rois d'Angleterre, où Charles Ier fut quelque temps prisonnier, et d'où il est sorti pour monter sur l'échafaud. L'anniversaire de la mort de ce prince est religieusement observé par les Anglois, comme un jour de jeûne, d'expiation et de deuil. Tous les bureaux, tous les théâtres sont fermés ! ! !

(†) *Thuriot.*

PAGE 70, VERS 24.

D'autres du jour fatal retraceront l'image,
Dans ce vaste Paris le calme du cercueil,
Les citoyens cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance;

Lorsque le Roi sortit du Temple, Paris ressembloit à une vaste solitude; les rues étoient désertes, et l'on ne rencontroit que des piquets, ou des patrouilles armées. Un ordre sévère avoit prescrit de fermer les croisées. Un temps nébuleux, un brouillard froid ajoutoient à la tristesse, à l'inquiétude générales. Le Roi seul, dans ce moment, étoit le moins agité : tout entier à la religion, il ne voyoit que le ciel.

PAGE 72, VERS 17.

Ah! combien ses malheurs se sont appesantis.
Elle n'a plus d'époux, et tremble pour un fils.

La Reine étoit la meilleure des mères; lorsqu'on la sépara de son fils elle fut dans la plus grande affliction. " Souvenez-vous, mon fils," lui dit-elle, en l'embrassant pour la dernière fois, " souvenez-vous d'une " mère qui vous aime; soyez sage, doux et honnête."

PAGE 73, VERS 11.

Sans cesse elle respire une vapeur immonde;
Le froid glace ces mains qu'idolâtroit le monde;
Un vil grabat succède à des lits somptueux;
A sa faim qu'éveilloient des mets voluptueux,
On plaint une grossière et sale nourriture,
Et la pourpre des rois a fait place à la bure.

Lorsque la Reine fut traduite à la Conciergerie, on la plaça dans une chambre (la chambre appelée du Conseil), qui est regardée comme la plus malsaine de cette affreuse prison, toujours humide et infecte. Sous prétexte de lui donner quelqu'un à qui elle pût demander ce dont elle pouvoit avoir besoin, on lui envoyoit, pour lui servir d'espion (de *mouton*, en termes de prison), un homme d'une figure et d'une voix effroyables, qui étoit chargé d'ailleurs dans la Conciergerie, des travaux les plus dégoûtans et les plus malpropres. Cet homme se nommoit Barassin, voleur et assassin de profession, qui avoit été condamné à quatorze années de fers par jugement du tribunal criminel. Le concierge qui avoit besoin d'un chien supplémentaire qui eût la parole, avoit obtenu que Barassin, coquin très-intelligent, resteroit à la Conciergerie, où il tiendroit son banc de galérien. Tel étoit *l'honnête* personnage qui tenoit lieu de valet de chambre à la Reine de France. Cependant, quelque temps avant sa mort, on lui avoit ôté son officieux, le voleur de grands chemins, et on avoit placé dans l'intérieur de sa chambre une sentinelle (un gendarme), qui veilloit jour et nuit autour d'elle, et dont elle n'étoit séparée, même pendant son sommeil, sur un lit de sangle, que par un mauvais paravent en lambeaux. La fille des empereurs Romains avoit, dans ce séjour affreux, pour tout vêtement, une mauvaise robe noire, qu'elle étoit obligée de raccommoder tous les jours, pour ne pas être exposée nue aux regards de ceux qui venoient la visiter. Elle n'avoit point de souliers. Tel a été le sort de Marie-Antoinette, devant qui toute l'Europe a fléchi le genou, à qui tous les honneurs qui puissent être rendus à une mortelle ont été prodigués, pour qui tous les trésors du monde ont été ouverts.

PAGE 74, VERS 7.

Mais il n'en est plus temps, l'affreux conseil s'assemble
On vient, le verrou crie, on l'entraîne, je tremble.

Jamais la Reine ne s'est montrée plus grande, qu'en cet instant fatal où des sujets rebelles osèrent la faire comparoître devant un tribunal de sang. "J'étois Reine," dit-elle à ses bourreaux, "et vous m'avez dé-"trônée; j'étois épouse, et vous avez fait périr mon mari; j'étois mère, "et vous m'avez arraché mes enfans: il ne me reste que mon sang, "abreuvez-vous-en; mais ne me faites pas souffrir plus long-temps."

PAGE 76, VERS 1.

Aussi des attentats de ce siècle effréné
Ton trépas, ombre illustre, est le moins pardonné.

L'anecdote suivante prouvera que le peuple François ne fut point coupable de cet horrible forfait: non, madame Elizabeth périt victime de quelques monstres, pour lesquels le crime étoit un besoin, et la vertu un tableau insupportable. Lorsque, le 20 Juin 1792, le peuple, égaré par d'infâmes conjurés, eut forcé le palais de son Roi, le souvenir de la scène du 5 Octobre donna de vives inquiétudes sur le sort de la Reine: elle vouloit rester auprès de son époux: il la conjura de se retirer dans ses appartemens. Madame Elizabeth l'y avoit suivie, et parut la première aux yeux de la multitude. On la prit pour la Reine; on la chargea d'invectives et de menaces; tout annonçoit du péril pour ses jours. La sœur de Louis ne voulut point dissiper une méprise qui n'exposoit qu'elle; elle se trouvoit heureuse, par ses propres dangers, de détourner ceux de la Reine. Avertie de cette scène alarmante, celle-ci accourut, et se présenta à la multitude. L'effervescence étoit déjà

calmée ; le généreux dévouement de madame Elizabeth avoit jeté dans les âmes de l'attendrissement, de l'admiration ; et ses vertus avoient désarmé le crime.

PAGE 79, VERS 15.

Leurs horribles conseils, et leur doctrine infâme,
En attendant son corps, empoisonnent son âme.
Déjà même, déjà de sa triste prison
La longue solitude a troublé sa raison.

On avoit placé auprès du fils de Louis XVI, un nommé Simon, cordonnier : ce Simon, aidé de sa femme, forçoit son élève à chanter la *Carmagnole* et d'autres couplets infâmes. Ce malheureux enfant avoit une figure céleste ; mais il avoit le dos courbé, comme accablé du fardeau de la vie. Il avoit perdu presque toutes ses facultés morales ; le seul sentiment qui lui restât étoit la reconnoissance, non pas pour le bien qu'on lui faisoit, mais pour le mal qu'on ne lui faisoit pas. Sans prononcer une seule parole, il se précipitoit au-devant de ses gardiens, leur serroit les mains, et baisoit le pan de leur habit.

Il couchoit, comme le dernier des malheureux, sur un lit qui n'étoit jamais remué ; car il n'en avoit pas la force. Sa foiblesse et ses malheurs ne désarmoient point ses gardiens, qui chaque jour redoubloient de cruauté à son égard. Voici un trait d'une espèce unique, qui appartient aux membres de la commune, à ce modèle de la démocratie qui devoit fixer à Paris toutes les libertés civiles et politiques, toutes les vertus, toute la gloire de la superbe Rome, tous les arts, toute l'urbanité de la Grèce. Après la retraite du fameux Simon, savetier de son métier, et gouverneur du jeune fils de Louis XVI, deux hommes, ou plutôt deux

dogues de cette commune, veilloient jour et nuit autour de la chambre de cet enfant. Dès que le jour cessoit, on lui ordonnoit de se coucher, parce qu'on ne vouloit pas lui donner de lumière. Quelque temps après, lorsqu'il étoit plongé dans son premier sommeil, un de ces Cerbères, craignant que le diable ou les *aristocrates* ne l'eussent enlevé à travers les voûtes de sa prison, lui crioit d'une voix effroyable : " *Capet ! où es-tu ?* " *dors-tu ?*"—" Me voilà", disoit l'enfant moitié endormi, et tout tremblant.—" Viens ici, que je te voie." Et le petit malheureux d'accourir tout suant et tout nu : " Me voilà ; que me voulez-vous ?"—" Te voir ; va, " retourne te coucher : *housse*."—Deux ou trois heures après, l'autre brigand recommençoit le même manége, et le pauvre enfant étoit obligé d'obéir.

Il est mort couvert d'ulcères. On crut dans le temps qu'il avoit été empoisonné, et c'est encore aujourd'hui l'opinion la plus générale. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on avoit offert, sous Robespierre, une somme de cent mille écus à un apothicaire de Paris, pour avoir le secret d'un poison lent et efficace. Après le 9 Thermidor, un député, nommé Brival, osa reprocher au comité de salut public d'avoir commis beaucoup de crimes inutiles, et d'avoir oublié celui-là. Le fils de Louis XVI mourut peu de jours après.

PAGE 81, VERS 19.

Et vous, qui, terminant sa triste incertitude,
Devez de tous les coups lui porter le plus rude,
Ah ! ménagez son âme, et de tout son malheur
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur !

Madame Royale ignoroit la mort de sa mère, de sa tante et de son frère, lorsqu'elle sortit du Temple.

PAGE 82, VERS 15.

Cependant au milieu de tant de barbarie,
Lorsque, parmi les maux de ma triste patrie,
La timide Pitié n'osoit lever la voix,
Des rayons de vertus ont brillé quelquefois.
On a vu des enfans s'immoler à leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères.

Parmi des traits sans nombre de générosité, on peut citer ici celui de Loiseroles, qui mourut pour son fils condamné par le tribunal révolutionnaire de Paris, et de Mlle. de Maillé qui s'immola pour sa belle-sœur.

PAGE 82, VERS 21.

. . . . . Quand Septembre, aux François si fatal,
Du massacre partout donnoit l'affreux signal,
On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux ;
Et, tout couverts de sang s'attendrir avec eux.

Mlle. de Sombreuil se précipita au travers des bourreaux pour sauver son père. Cet héroïsme de la piété filiale désarma les assassins, et M. de Sombreuil fut reconduit par eux en triomphe. Mlle. Cazotte parvint aussi à sauver son père, vieillard octogénaire ; mais M. Cazotte fut ensuite reconduit en prison, et la justice de ce temps-là fut moins compatissante que les assassins des prisons : M. Cazotte a péri sur l'échafaud. On pourroit citer plusieurs autres exemples de ce mélange de barbarie et d'humanité parmi les agens subalternes de la révolution.

PAGE 83, VERS 7.

O toi ! du genre humain la moitié la plus chère.
Une seule dément ton noble caractère.

Mme. du Barry, arrivée au pied de l'échafaud, jeta un cri d'effroi. Son courage l'abandonna entièrement, et elle ne put s'empêcher de s'écrier : *M. le bourreau, encore un moment.* Mme. du Barry a été la seule femme qui ait montré cette foiblesse ; toutes les autres ont fait preuve d'une résignation héroïque. Parmi les femmes qui ont honoré leur mort par un courage plus qu'humain, on peut citer les Carmélites de *Royal-lieu*, près de Compiègne : elles furent condamnées toutes ensemble par le tribunal révolutionnaire. Enchaînées sur la fatale charette, et conduites à travers un peuple furieux, elles chantoient le *Salve regina*, avec la même tranquillité que si elles avoient été encore dans leur église. Lorsqu'une d'elles fut montée à l'échafaud, les autres continuèrent leurs chants religieux ; et ce concert céleste ne fut interrompu que lorsque l'abbesse, qui fut exécutée la dernière, succomba sous la hache du bourreau. Le courage sublime de ces religieuses avoit tellement frappé et attendri le peuple, que dès ce moment il cessa d'applaudir aux exécutions, et peu à peu l'esprit populaire se dirigea vers des sentimens d'humanité.

PAGE 84, VERS 3.

Tarente, que te veut cet assassin farouche ?
A trahir ton amie, il veut forcer ta bouche.

La princesse de Tarente, traduite devant les juges-bourreaux du 2 Septembre, retrouva toute son énergie, lorsqu'elle vit que les interrogatoires

qu'on lui faisoit, tendoient à obtenir d'elle des déclarations qui inculpassent la Reine. Elle réfuta si victorieusement toutes les calomnies sur lesquelles elle étoit interrogée, que l'opinion de tout l'auditoire, hautement prononcée, força ses juges à la déclarer innocente.

PAGE 84, VERS 21.

O vierges de Verdun ! jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs?

Trente-huit habitans de la ville de Verdun furent traînés à Paris, et jugés par le tribunal révolutionnaire. Parmi ces victimes se trouvoient des femmes qui n'avoient d'autre crime que d'avoir porté des bonbons et des bouquets au roi de Prusse, lors de son entrée à Verdun. Tous les yeux se portoient avec attendrissement sur Henriette, Hélène, Agathe Watrin, jeunes, aimables et vertueuses sœurs, filles d'un militaire parvenu aux grades supérieurs par de longs et importans services : leur innocence, leur candeur et leur beauté intéressoient les bourreaux eux-mêmes. Elles étoient accusées d'avoir prêté de l'argent aux émigrés. Fouquier de Tinville leur fit insinuer qu'elles n'avoient qu'à nier le fait, et qu'elles obtiendroient leur liberté. Bien persuadées d'avoir fait une bonne action, elles refusèrent de se prêter à un désaveu ; leur mort fut un des crimes de cette époque révolutionnaire qui excita le plus d'indignation, et qui prépara la chute des tyrans.

PAGE 85, VERS 9.

Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli,
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili,
Où d'infâmes beautés, dans leur profane danse,
Aux mânes de son maître insultent en cadence! *

* Le jardin de Tivoli appartenoit à M. Boutin, qui a été décapité sous le règne de la terreur.

NOTES

DU

QUATRIÈME CHANT.

PAGE 88, VERS 1.

D'un injuste oppresseur les lois usurpatrices
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.
Quelques abus font place à des malheurs plus grands ;
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans.
La France, que le monde avec effroi contemple,
En offre dans ses chefs l'épouvantable exemple.

Dès que le trône fut renversé, l'autorité se partagea entre les membres de la convention et ceux de la commune de Paris. *Je suis las de ma portion de tyrannie*, s'écria un jour le député Rabaut de St.-Etienne. Il n'étoit point de club qui ne s'associât aussi à l'exercice de la puissance, et la France en comptoit plus de vingt mille. Depuis que le peuple avoit été proclamé souverain, tout le monde vouloit être peuple ; chaque groupe se considéroit comme le peuple souverain, et nous avons vu tout à coup s'élever plus de cent mille peuples, tous égaux en droits, tous rivaux de pouvoirs et toujours prêts à appuyer leurs prétentions par la violence. Au milieu de cet épouvantable chaos, chaque commune

avoit son gouvernement, chaque quartier son tyran ; et toutes les factions, toujours divisées entre elles, ne sembloient se réunir que pour donner la mort.

PAGE 88, VERS 9.

La misère est pour nous, et pour eux l'opulence.
Sur la chute du trône élevant leur puissance,
D'un front jadis rampant ils affrontent les cieux.

En effet, tandis que les plus illustres maisons de France traînent leur misère, ou dans l'exil, ou près de leurs anciens domaines qu'on leur a permis de revoir, rien n'égale le faste des nouveaux parvenus. Un Lasnes affiche sans pudeur un luxe Asiatique, et Buonaparté ne s'est pas contenté de l'ameublement de St.-Cloud : il a fallu des millions pour rendre la demeure d'un Roi de France digne du fils d'un petit bourgeois d'Ajaccio. Mais ce qui surpasse tout ce que l'on pouvoit attendre de cet homme, c'est l'offre *d'un sort brillant en Pologne* qu'il a eu l'audace de faire à son maître. On chercheroit en vain dans l'histoire un pareil trait d'insolence. Ainsi Satan offrit l'empire de la terre au roi des cieux, dans le désert.

PAGE 88, VERS 21.

La France qu'envioient les nations voisines
Des ruines du monde accroissant ses ruines,
De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil ;
Assemblage hideux de victoire et de deuil.

" C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on
" voie, dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de
" sang répandu, tant de peuples détruits, tant de triomphes, tant de

" politique, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout, si bien " soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de " cinq ou six monstres ? Quoi ! ce sénat n'avoit fait évanouir tant de " Rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quel- " ques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres " arrêts ! On n'élève donc sa puissance que pour la voir mieux ren- " versée ! Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir que pour " le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains !"

Montesquieu. Grandeur et Décadence des Romains, Chap. 15.

PAGE 91, VERS 9.

Souvent pour un vil prix, pour un plus vil usage,
Aux mains de l'ignorance ils tombent en partage.

Il y a ici 88 vers supprimés dans l'édition de Paris. Le tableau que M. l'Abbé de Lille fait des malheurs causés par les spoliations, auroit pu exciter l'inquiétude ou le remords dans l'âme de ceux qui en ont profité ; les censeurs consulaires n'ont pas voulu qu'on troublât la jouissance de ces honnêtes suppôts de l'injustice et de l'usurpation.

PAGE 91, VERS 15.

Et, vengeant une fois Pelletier consolé,
En cornets à son tour Despréaux est roulé.

Du Pelletier, Parisien, étoit un misérable rimeur, dont l'occupation étoit de composer des sonnets à la louange de toutes sortes de gens. Voici, entre autres épigrammes, que Boileau à lancées contre lui, ce qu'il en dit dans sa troisième satire :

. . . . . . Et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.

PAGE 91, VERS 20.

O toi, premier appui de la société,
Qui, seul des immortels, restant au Capitole,
Après le Roi des Dieux, fus sa première idole,
Dieu Terme! que dis-tu de ces barbares lois?

Le dieu Terme étoit la divinité qui présidoit aux limites des champs. Lorsque les dieux voulurent céder la place du Capitole à Jupiter, ils se retirèrent dans les environs par respect; mais le dieu Terme demeura à sa place. On ne lui offroit aucun sacrifice sanglant, comme étant un Dieu de paix et de concorde, mais sa vengeance étoit dénoncée contre ceux qui osoient empiéter sur les biens d'autrui.

PAGE 92, VERS 3.

Vous, allez maintenant, complaisans possesseurs,
D'avance enrichissez vos heureux successeurs!

" Sylla donna les terres des citoyens aux soldats, et il les rendit avides " pour jamais; car dès ce moment, il n'y eut plus un homme de " guerre qui n'attendît une occasion qui put mettre les biens de ses " concitoyens entre ses mains. Il vint après lui un homme qui ne con- " fisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans " la même calamité des provinces entières."

Montesquieu. Grandeur et Décadence des Romains, Chap. 2.

PAGE 92, VERS 19.

. . . . . . Mais j'entends des flatteurs
Démentir lâchement mes vers accusateurs;

" Tout est changé," dit-on, " et le pouvoir répare
" La longue iniquité d'un régime barbare."

Tout est changé ! telle est l'expression du jour. On la trouve dans la bouche des vils adulateurs du nouveau pouvoir, de tous ceux qui vivent de ses largesses, et de ces égoïstes modérés qui craignent de voir retrancher quelques anneaux de la chaîne qu'on leur laisse traîner assez paisiblement. Tel est encore le langage de ces spoliateurs barbares qui jouissent impunément des dépouilles de leurs concitoyens, assassinés ou émigrés. Un décret hypocrite a permis à ceux-ci de rentrer en France, et qu'y ont-ils trouvé ? l'humiliation et la misère. " César par-" donne à tout le monde ; mais la modération que l'on montre après " qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges."

Le sang ne coule plus comme autrefois, dira-t-on ; cela est vrai : mais l'inaction de la guillotine est-elle un bienfait du gouvernement ou un changement d'opinion dans le peuple, indigné des crimes qu'on commettoit en son nom ? Le directoire aussi avoit ralenti les massacres juridiques ; mais il faisoit à son gré déporter, emprisonner, et exécuter dans le silence des cachots ceux qui crioient à la tyrannie. Buonaparté n'employe-t-il pas les mêmes moyens ? les prisons ne sont-elles pas remplies ? les déserts infects de la Guyane ne se peuplent-ils pas tous les jours de proscrits qui ignorent leurs crimes, comme leurs amis ignorent leur destinée ? " Il n'y a point de plus cruelle tyrannie," dit encore Montesquieu, " que celle que l'on exerce à l'ombre des lois, et avec les " couleurs de la justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des mal-" heureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés." Sur quelles bases le nouvel ordre de choses repose-t-il donc ? sur quelles lois les gouvernans du jour appuient-ils leur autorité monstrueuse ? n'est-ce pas sur celles qu'enfanta le régime de la terreur, et que per-

pétua le Directoire ? Ils affectent, il est vrai, de gémir sur les crimes des jacobins, de détourner leurs regards des scènes sanglantes qui ont déshonoré l'humanité ; mais ils vivent de l'horrible héritage de ces mêmes jacobins, ils ne sont riches que de leurs brigandages, puissans que de leur tyrannie. La plupart d'entre eux n'ont-ils pas aidé, encouragé les bourreaux de la révolution ? Les Barrère, les Fouché, les Carnot, les Brune, les Réal, n'étoient-ils pas des bourreaux eux-mêmes ? et cependant ils sont distingués, employés, ils disposent par leurs places de la fortune et de la liberté des citoyens. Le gouvernement affecte d'honorer la mémoire du plus infortuné comme du meilleur des Rois ; mais ses assassins juridiques se trouvent parmi les sénateurs, les tribuns, les législateurs, les préfets, les ambassadeurs, et même sous la pourpre consulaire. (†)

En un mot, nous ne voyons qu'un changement de nom, depuis le directoire, une grande partie des hommes, et tous les moyens sont demeurés les mêmes, déguisés, à la vérité, avec plus d'artifice ; et nous répéterons avec Tacite, quand on nous vantera l'excellence du régime actuel : *Majus est periculum in inimico occulto, quàm in hoste manifesto.*

(†) *Comme on nous assure que le second consul Cambacérès prétend n'être point du nombre des régicides, nous allons transcrire ici une partie de son vote dans ce procès d'iniquité.*

. . . . " *D'après ces considérations, j'estime que la convention nationale doit décréter " que Louis a encouru les peines établies contre les conspirateurs, par le code pénal, qu'elle " doit suspendre l'exécution du décret jusqu'à la cessation des hostilités, époque à laquelle " il sera définitivement prononcé par la convention, ou par le corps législatif sur le sort de " Louis, qui demeurera, jusqu'alors en état de détention ; et néanmoins en cas d'invasion " du territoire François, par les ennemis de la république, le décret sera mis à exécution.*" Moniteur, année 1793, page 94.

PAGE 93, VERS 21.

Avez-vous oublié cette touchante histoire
Dont Virgile, en beaux vers, retraça la mémoire?

Tout le monde connoît le sort funeste du jeune Polydore, égorgé par Polymnestor, auquel l'infortuné Priam l'avoit confié. Rien de plus touchant que cet épisode qui commence le troisième chant de l'*Enéide*

PAGE 97, VERS 9.

Mais c'est vous, Rois du monde, oui, c'est vous qu'intéresse
Le sort de ces proscrits. Cette brave noblesse,
Ces prêtres, ces prélats, dispersés en tout lieu,
Souffrent, vous le savez, pour leur Roi, pour leur Dieu :
Vous leur devez un port au milieu de l'orage;
Et pour eux et pour vous honorez leur courage.

Souffrir pour son Dieu, pour son Roi, n'est pas un grand mérite aux yeux des censeurs consulaires; cela n'a pu, dans leur opinion, donner aux émigrés aucuns droits à l'intérêt que l'auteur sollicite pour eux ; ils n'en ont d'autres que ceux que donne le malheur, sur des âmes compatissantes. Aussi ont-ils changé les vers précédens en ceux-ci :

O vous que le destin fit les maîtres du monde,
Princes, Rois, c'est sur vous que notre espoir se fonde ;
La vertu malheureuse et cachant ses douleurs,
Vous demande un asile et non pas des vengeurs.

PAGE 98, VERS 3.

De l'état social désordonne les rangs.

Malheureusement pour la société, l'expérience de tous les jours nous prouve l'existence de cette affreuse manie, dont l'impunité augmente chaque jour les ravages. Aussi avons-nous vu un obscur aventurier faire et défaire des Rois à son gré.

PAGE 98, VERS 9.

Un faux amour de paix enfante les orages,
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges.

Lorsqu'on voit, dit Montesquieu, deux grands peuples se faire une guerre longue et opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille. Les Romains eûrent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre pour tout envahir.

Grandeur et Décadence des Romains.

PAGE 99, VERS 21.

" Venez, nobles bannis, leur dit-elle avec joie ;
" Carthage hospitalière est l'asile de Troie.
" Le destin vous poursuit, c'est assez pour mon cœur ;
" Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur."

Quare, agite, ô tectis, juvenes, succedite nostris.
Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam hac demum voluit consistere terra.
Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Æn. Lib. I. carm. 927 *et seq.*

PAGE 100, VERS 11.

Du nectar de Sicile il emplit leurs vaisseaux,
Et ses regards long-temps les suivent sur les eaux.

Aceste, qui régnoit dans une partie de la Sicile, fit le meilleur accueil à la flotte d'Enée, lorsqu'elle aborda dans ses états. Virgile en parle ainsi dans le cinquième chant de l'*Enéide*, vers 35 :

At procul excelso miratus vertice montis
Adventum sociasque rates, occurrit Acestes,
Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ ;
Troia Crimiso conceptum flumine mater
Quem genuit. Veterum non immemor ille parentum,
Gratatur reduces ; et gaza lætus agresti
Excipit, ac fessos opibus solatur amicis.

PAGE 101, VERS 9.

. . . . . . " Abrégez mon supplice,
" O Troyens ! vous voyez un compagnon d'Ulysse !
" Percez-moi de vos traits, plongez-moi dans les flots,
" Vous me devez la mort."

Achéménide étoit un des compagnons d'Ulysse, qui avoit été retenu dans la grotte de Polyphème. Virgile raconte ainsi, au troisième chant de l'*Enéide*, son apparition devant Enée, dans l'île des Cyclopes :

Quum subito e sylvis, macie confecta suprema
Ignoti nova forma viri, miserandaque cultu,
Procedit, supplexque manus ad littora tendit.
Respicimus : dira illuvies, immissaque barba,

Consertum tegumen spinis. . . . .
. . . . mox sese ad littora præceps
Cum fletu precibusque tulit : per sidera testor,
Per superos, atque hoc cœli spirabile lumen,
Tollite me, Teucri, quascumque abducite terras,
Hoc sat erit. Scio me Danais e classibus unum,
Et bello Iliacos fateor petiisse penates.
Pro quo si sceleris tanta est injuria nostri,
Spargite me in fluctus vastoque immergite ponto.
Si pereo, hominum manibus periisse juvabit. . . . . .
Sum patria ex Ithaca, comes infelicis Ulixi,
Nomen Achemenides.

Æn. Lib. III. carm. 590.

PAGE 102, VERS 1.

. . . . Et toi ! daigne m'entendre,
Waldeck, homme éclairé, prince aimable, ami tendre.
Je ne te vis jamais ; par l'estime dicté,
Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité. *

* On voit que dans ces vers, comme dans d'autres passages, la même idée a nécessité la même expression.

PAGE 102, VERS 21.

Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes,
Qui de nos oppresseurs réparâtes les crimes !
Toi, surtout, brave Anglois, libre ami de tes Rois.

Il étoit naturel de penser que, parler de vertu, de justice et de loyauté à des hommes *sans Dieu*, sans humanité, sans principes, exciteroit leur

fureur : aussi M. l'Abbé de Lille avoit-il bien prévu, en nous livrant son poëme, que dès qn'il paroîtroit, toute la tourbe jacobine ou consulaire s'élèveroit en masse contre lui. C'est ce qui est arrivé. Mais ce que ces honnêtes gens lui pardonnent encore moins que le reste, c'est le juste tribut de reconnoissance et d'éloges qu'il donne à l'Angleterre.

Ce passage a donc excité la fureur, et tous les zoïles de France se sont déchaînés contre le poëte qui a osé chanter les bienfaits d'une nation grande et généreuse.

PAGE 103, VERS 17.

Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin,
Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain;
Qui, du double évangile ancien dépositaire,
Nous transmit de la foi le culte héréditaire.



L'université d'Oxford a fait imprimer la bible, pour en distribuer les exemplaires aux ecclésiastiques François qui se trouvoient en Angleterre.

PAGE 105, VERS 13.

Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse;
Beaux lieux qui nourrissoient ma poétique ivresse. *

* Glairesse est un village sur le lac de Bienne, dont le paysage est très-pittoresque.

PAGE 105, VERS 21.

Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse !

" De toutes les habitations où j'ai demeuré," dit Rousseau dans sa huitième promenade, " aucune ne m'a rendu aussi véritablement heureux, " et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au " milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neuf- " châtel l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse ; au- " cun voyageur que je sache, n'en fait mention. Cependant, elle est " très-agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme " qui aime à se circonscrire ; car, quoique je sois peut-être le seul au " monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le " seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici " chez nul autre.

" Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et plus romantiques " que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y " bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il " y a moins de culture, de champs et de vignes, moins de villes et de " maisons, il y a aussi plus de verdures naturelles, plus de prairies, " d'asiles ombragés de bocages, de contrastes plus fréquens et des " accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords " de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu " fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des con- " templatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de " la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun " autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques " oiseaux, et le roulement des torrens qui tombent de la montagne. " Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu " deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue " de tour ; l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite " à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse, pour " réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande.

" C'est ainsi que la substance du foible est toujours employée au profit " du puissant.

" Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et " commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où " loge un receveur avec sa famille et ses domestiques ; il y entretient " une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le pois-" son. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée, dans ses terrains " et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes " sortes de cultures ; on y trouve des champs, des vignes, des bois, des " vergers, de gras pâturages, ombragés de bosquets et bordés d'arbris-" seaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur. " Une haute terrasse, plantée de deux rangs d'arbres, borde l'île dans " sa longueur ; et, dans le milieu de cette terrasse, on a bâti un joli " salon, où les habitans des rives voisines se rassemblent, et viennent " danser les Dimanches durant les vendanges."

PAGE 105, VERS 23.

O bords infortunés ! en vain nos oppresseurs
Nous ont de votre asile envié les douceurs ;
Et, menaçant de loin vos frêles républiques,
Ont envoyé contr'eux leurs arrêts tyranniques.

Le directoire a souvent poursuivi les émigrés jusque sur les terres étrangères : et plus d'une fois le gouvernement de la Hollande et celui de la Suisse reçurent l'ordre de les chasser de leur territoire.

PAGE 106, VERS 7.

Choisis, Muse, choisis tes plus nobles accens.
Les héros de Condé te demandent des chants,

Ce passage, contenant 42 vers, est entièrement supprimé dans l'édition de Paris. Le sensible Consul a bien permis qu'on donnât quelques regrets aux augustes victimes de la férocité des factieux ; qu'on jetât quelques fleurs sur le tombeau de l'infortuné monarque dont la mort a plongé la France dans l'abîme : mais il n'a pas voulu qu'on parlât de celui que la Providence a conservé pour l'en retirer un jour. On n'a pas dû prononcer le nom des membres précieux qui nous restent de cette illustre maison : comme si les François pouvoient oublier les Bourbons, les Condés !

PAGE 106, VERS 15.

Sparte, ne parle plus de tes trois cents guerriers,
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.

Toute l'Europe a parlé de l'armée de Condé, nous ne citerons donc qu'une seule des nombreuses actions qui ont également signalé sa valeur et sa générosité.

Le 19 Juillet 1793, quatre-vingts gentilshommes, commandés par M. le Chev. de Salgues, maréchal de camp, reprirent à la baïonnette la redoute de Belheim, défendue par un bataillon de grenadiers. L'armée de Condé fit pour la première fois des prisonniers. Ceux-ci qui avoient été témoins de la férocité avec laquelle on avoit massacré les camarades des braves gens à qui la Providence les livroit, s'attendoient à être les victimes d'un droit de représailles qui leur paroissoit naturel et inévitable ; lorsque S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, après avoir visité ses blessés, se rendit au milieu d'eux, leur parla avec une bonté rassurante, et ordonna devant eux aux chirurgiens de les traiter avec les mêmes soins, que les gentilshommes et les soldats de son armée. Et voilà les princes, dont on instruit le peuple François à redouter les vengeances !

Quel contraste il y auroit à peindre en cet endroit, si ce n'étoit donner beaucoup trop d'importance au personnage qui pourroit le fournir !

PAGE 107, VERS 17.

Eh ! quels transports nouveaux, quels momens pleins de charmes,
Quand parut votre Roi, votre compagnon d'armes !

Au mois d'Avril 1796, Louis XVIII se rendit à l'armée de Condé. La présence de ce monarque fit oublier à ces braves guerriers toutes leurs fatigues, et sa bonté leur fit regretter de ne pas avoir l'occasion de s'exposer à de plus grands périls pour sa cause sacrée. Le Roi daigna adresser la parole à quelques-uns de ses enfans égarés, dont un détachement n'étoit séparé de Sa Majesté que par une petite rivière : ces malheureux, enchaînés par la crainte, témoignèrent leur respect, sans oser faire éclater leurs transports ; libres, ils auroient volé aux pieds de leur maître ou plutôt de leur père.

PAGE 108, VERS 23.

Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers !
La beauté, que jadis occupoit sa parure,
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure ;
L'une brode des fleurs, l'autre tresse un chapeau ;
L'une tient la navette, et l'autre le pinceau.

Plusieurs émigrés ont su employer dans leur exil les talens que l'éducation leur avoit donnés ; quelques-uns ont embrassé des professions mécaniques ; d'autres ont enseigné le dessin et la musique ; les hommes

instruits ont appris aux étrangers les principes de la littérature et de la langue Françoise.

Les femmes émigrées ont fait connoître aux étrangers nos arts agréables ; elles leur ont donné nos goûts, et les talens qu'elles avoient cultivés sont devenus pour elles une ressource dans les malheurs de l'exil.

PAGE 109, VERS 9.

Que dis-je ? ce poëme, où je peins vos misères,
Doit le jour à des mains noblement mercenaires :

M. de Fontaine-Mervé, gentilhomme de la province d'Anjou, victime de la révolution, comme tant d'autres, auxquels elle a tout enlevé, *fors l'honneur*, avoit embrassé le commerce de la librairie, à Londres, lorsqu'il acheta de M. de Lille le poëme du Malheur et de la Pitié, tel qu'il l'offre au public. Peut-être les lettres lui ont-elles l'obligation de cet ouvrage, qui, vraisemblablement, sans sa persévérance, n'auroit jamais vu le jour.

PAGE 109, VERS 11.

De son vêtement d'or un Caumont l'embellit,

M. le comte de Caumont, maréchal des camps et armées du Roi, a mis en pratique ce précepte de l'auteur :

Armez d'un juste orgueil, votre illustre infortune,

et *pour ne rien devoir qu'à lui*, il s'est fait relieur. Il excelle dans son art.

PAGE 110, VERS 22.

Telle je nourrissois ma douce rêverie,
Lorsque de deux François le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux. *

* M. de Lille, après avoir terminé cet épisode, apprit que tout ce qu'il avoit imaginé étoit arrivé, avec la différence cependant, qu'il place la scène dans l'Amérique méridionale, sur les rives de l'Amazone, et qu'elle s'est passée dans l'Amérique septentrionale.

PAGE 118, VERS 9.

Hé! comptez-vous pour rien ce que la gloire ordonne,
L'honneur est-il muet?

Il y a ici 8 vers retranchés dans l'édition de Paris.

PAGE 118, VERS 17.

Ainsi jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantois la Pitié, je peignois nos misères.
Souris à mes accens, ô Prince généreux,
A qui je dus ma gloire en des jours plus heureux!

S. A. R. Monseigneur le comte d'Artois, aujourd'hui Monsieur, s'étoit déclaré le Mécène de notre Poëte, quelque temps après la publication de sa traduction des Géorgiques. L'abbaye de St.-Séverin, en Poitou fut un des bienfaits du Prince dont le Poëte reconnoissant a plus d'une fois chanté les bontés.

La reconnoissance n'a jamais été la vertu des républiques, en général: le tableau si touchant qu'en fait M. l'Abbé de Lille ne pouvoit être agréable à des censeurs républicains, aussi ont-ils retranché cet intéressant passage qui contient vingt-deux vers.

PAGE 119, VERS 17.

Mais, que dis-je? au milieu des malheurs de l'empire,
Un rayon de bonheur vient du moins te sourire.

L'horoscope qui se trouve dans l'épithalame des augustes époux que le ciel a, sans doute, destinés à remplir un jour le trône de leurs aïeux, ne pouvoit convenir à celui qui en prive leur oncle, dans l'intention, peut-être, de le transmettre à quelqu'un de sa famille, puisque les François veulent bien subir le joug d'un Corse. Aussi les censeurs obéissans ont-ils proscrit ici seize des plus beaux vers du poëme.

PAGE 120, VERS 9.

C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes,
Toi, qui du Nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des Czars !

Le mariage de Monseigneur le duc d'Augoulême et de Madame Royale s'est fait à Mittau, en Courlande.

Par les mêmes raisons que nous avons données plus haut, vingt-deux vers qui composent ce morceau ont subi le sort des précédens.

L'épisode qu'on va lire termine l'édition de Paris, et remplace une partie de ce qui en a été retranché. Entre plus de vingt-cinq mille vers que M. l'Abbé de Lille nous a donné le plaisir de copier pour lui, nous reconnoissons ceux-ci, qu'il appeloit, en badinant, ses *rogatons*, et qui appartenoient au poëme de l'*Imagination*.

Ce tableau qui étoit parfaitement adapté au cadre d'où l'auteur l'a retiré, a valu à celui-ci, dans le nouvel encadrement où il l'a placé, le reproche spécieux d'incohérence, en un mot, d'être en contradiction avec lui-même. En effet le ton qui règne dans les 160 derniers vers de *la Pitié*, est si différent de celui que l'on remarque dans ceux qui les précèdent, qu'ils n'ont pas l'air d'appartenir au même ouvrage.

Qu'est-ce que cela prouve ? que M. l'Abbé de Lille a été obligé de céder à des ordres supérieurs, et que l'esclavage, sous lequel gémit la France, enchaîne jusqu'au génie. Et l'on pourroit s'étonner que notre Poëte n'ait point été forcé de chanter le Consul même, si l'on ne savoit que le Virgile François eut le courage de refuser une ode à Robespierre.

Mais ces jours ne sont plus, Dieu juste ! tu l'emportes ;
La patrie aux François vient de rouvrir ses portes ;
Elle ne peut encore, au gré de nos souhaits,
Achever la justice, et combler ses bienfaits ;
Mais, d'un œil attendri vous pourrez reconnoître
Le sein qui vous nourrit, le ciel qui vous vit naître ;
Et, des biens les plus chers retrouvant les douceurs,
Embrasser vos enfans, vos frères et vos sœurs.
Vous pourrez, revenus des terres étrangères,
Retrouver et l'église, et la foi de vos pères.
Non, non, le temps n'est plus où la religion
Sous le poids du mépris et de l'oppression,
D'une tremblante main relevant ses bannières,
Dans l'ombre des forêts, dans le creux des tannières,
Loin des autels détruits et des temples déserts,
Adoroit en tremblant le Dieu de l'univers.
Déjà de sa splendeur quelques traits reparoissent ;
Son temple se relève, et ses fêtes renaissent.
Je les revois enfin, ces tribunaux, où Dieu
Ecoute du remords l'attendrissant aveu ;
Ces vases du baptême, où les chefs des familles
Viennent purifier et leurs fils et leurs filles.

Même de vos clochers l'airain consolateur,
Que pour un vil profit un bras profanateur
Fit descendre à leurs pieds, remonté vers leur faîte,
Du patron du hameau proclame encor la fête.
Il vous appelle encore au chant réligieux,
Qui monte de la terre à la voûte des cieux ;
Au sacrifice auguste, à la sainte tribune,
Où l'orateur chrétien console l'infortune ;
Demande encor des vœux pour les mortels souffrans,
Pour l'enfant nouveau-né, pour les vieillards mourans ;
Guide encor le berger, errant dans la campagne,
Qu'attendent ses enfans et sa chère compagne,
Qui, parmi les frimats, égaré dans la nuit,
Bénit, en avançant, le son qui le conduit,
Et, sur le coq doré, l'honneur de son village,
Vers le toit paternel dirige son voyage.
Enfin, las de se fondre en canons, en mousquets,
Il sonne vos travaux, il sonne vos banquets.
Allez donc, d'un cœur pur et d'une âme soumise,
Ensemble jetez-vous dans les bras de l'église :
C'est-là qu'il faut porter, dans vos pieux transports,
Le juste ses malheurs, le méchant ses remords.
Allez ; et bénissant le Dieu qui vous rassemble,
Chantez, priez, pleurez, consolez-vous ensemble !
C'est peu. Depuis long-temps, l'auguste piété
Abandonnoit la terre à sa fécondité :
Enfin, on la revoit, dans la saison nouvelle,
Cette solennité, si joyeuse et si belle,

Où la religion, pour un culte pieux,
Seconde des hameaux les soins laborieux ;
Et, dès que Mai sourit, les agrestes peuplades
Reprennent dans les champs leurs longues promenades.
A peine de nos cours le chantre matinal,
De cette grande fête a donné le signal,
Femmes, enfans, vieillards, rustique caravane,
En foule ont déserté le château, la cabane.
A la porte du temple, avec ordre rangé,
En deux files déjà le peuple est partagé.
Enfin, paroît du lieu le curé respectable,
Et du troupeau chéri le pasteur charitable.
Lui-même il a réglé l'ordre de ce beau jour,
La route, les repos, le départ, le retour.
Ils partent : des zéphirs l'haleine printannière
Souffle, et vient se jouer dans leur riche bannière ;
Puis vient la croix d'argent ; et leur plus cher trésor,
Leur patron enfermé dans sa chapelle d'or,
Jadis martyr, apôtre ou pontife des Gaules :
Sous ce poids précieux fléchissent leurs épaules.
De leurs aubes de lin, et de leurs blancs surplis,
Le vent frais du matin fait voltiger les plis ;
La chappe aux bosses d'or, la ceinture de soie,
Dans les champs étonnés en pompe se déploie ;
Et, de la piété l'imposant appareil
Vient s'embellir encore aux rayons du soleil.
Le chef de la prière, et l'âme de la fête,
Le pontife sacré, marche et brille à leur tête,

Murmure son bréviaire, ou renforçant ses sons,
Entonne avec éclat des hymnes, des réponds.
Chacun charme à son gré le saint itinéraire :
Dans ses dévotes mains l'un a pris le rosaire ;
Du chapelet pendant l'autre parcourt les grains ;
Un autre, tour à tour invoquant tous les saints,
Pour obtenir des cieux une faveur plus grande,
Epuise tous les noms de la vieille légende ;
L'autre, dans la ferveur de ses pieux accès,
Du prophète royal entonne les versets.
Leurs prières, leurs vœux, leurs hymnes se confondent,
L'Olympe en retentit les coteaux leur répondent ;
Et, du creux des rochers, des vallons et des bois,
L'écho sonore écoute, et répète leurs voix ;
Leurs chants montent ensemble à la céleste voûte.
Ils marchent : l'aubépine a parfumé leur route ;
On côtoie en chantant le fleuve, le ruisseau ;
Un nuage de fleurs pleut de chaque arbrisseau ;
Et leurs pieds, en glissant sur la terre arrosée,
En liquides rubis dispersent la rosée.
On franchit les forêts, les taillis, les buissons,
Et la verte pelouse, et les jaunes moissons.
Quelquefois, au sommet d'une haute colline,
Qui sur les champs voisins avec orgueil domine,
L'homme du ciel étend ses vénérables mains ;
Pour la grappe naissante et pour les jeunes grains,
Il invoque le ciel. Comme la fraîche ondée
Baigne, en tombant des cieux, la terre fécondée,

Sur les fruits et les blés nouvellement éclos,
Les bénédictions descendent à grands flots.
Les coteaux, les vallons, les champs se réjouissent,
Le feuillage verdit, les fleurs s'épanouissent ;
Devant eux, autour d'eux, tout semble prospérer,
L'espoir guide leurs pas : prier c'est espérer.
L'espérance au front gai plane sur les campagnes,
Sur le creux des vallons, sur le front des montagnes.
Trouvent-ils en chemin, sous un chêne, un ormeau,
Une chapelle agreste, un patron du hameau,
Protecteur de leurs champs, fondateur de leur temple,
Que toute la contrée avec respect contemple ;
Soit ce fameux Hubert, qu'au son bruyant du cor
Le chasseur dans les bois tous les ans fête encor ;
Ou Roch, accompagné de son dogue fidèle,
Qui chasse et les brigands et la peste cruelle ;
Ou quelqu'enfant cloître des Maurs et des Benoîts,
Qui fécondoient les monts, ou défrichoient les bois,
Ou, d'un auteur ancien déchiffrant le volume,
Ont transmis jusqu'à nous les doux fruits de sa plume ;
Ou l'austère Bruno, dont les enfans muets
Mêlèrent leur silence à celui des forêts ;
Ou ce bon Nicolas, dont l'oreille discrète
Ecoute des amans la prière secrète,
Et, des sexes divers le confident chéri,
Donne à l'homme une femme, à la femme un mari :
Là, s'arrêtent leurs pas ; le simulacre antique
Reçoit leurs simples vœux et leur hymne rustique.

La nuit vient : on repart, et, jusques au réveil,
Des songes fortunés vont bercer leur sommeil.
Un rêve heureux remplit leurs celliers et leurs granges
D'abondantes moissons, de fertiles vendanges;
Et, jusques à l'aurore, ils pressent, assoupis,
Des oreillers de fleurs et des chevets d'épis.
Ils pensent voir les fruits, les gerbes qu'ils attendent,
Et jouissent déjà des trésors qu'ils demandent.
O riant Chanonat ! ô fortuné séjour !
Je croirai voir encor ces beaux lieux, ce beau jour,
Où, fier d'accompagner le saint pélerinage,
Enfant, je me mêlois aux enfans du village.
Hélas ! depuis long-temps je n'ai vu ces tableaux ;
Mais enfin, leur retour ranime mes pinceaux.
Leur souvenir me plaît, et de ma décadence
Je reviens avec joie aux jours de mon enfance.
Et vous, que l'on a vus sur des bords étrangers,
Endurer tant de maux, braver tant de dangers,
Par l'oubli mutuel les âmes rapprochées,
Vos malheurs adoucis et vos larmes séchées,
Le présent plus heureux, l'avenir plein d'espoir,
Les passions dormant sous le joug du devoir :
Du culte renaissant voilà le vrai miracle.
Venez donc assister à ce touchant spectacle !
Vous avez parcouru la lice de l'honneur ;
Moi je viens vous ouvrir la route du bonheur !

Il n'appartient qu'aux Lévites du Seigneur de toucher à l'arche sacrée; nous nous interdirons donc toute discussion sur la religion, dont notre Poëte

célèbre le prétendu rétablissement. Des écrits nombreux, des réclamations imposantes ont prouvé que le Souverain Pontife avoit été indignement trompé : d'ailleurs, le disciple de Mahomet, en Egypte, ne nous inspire pas une grande confiance dans ses principes religieux, en France. Le mariage d'un évêque avec une femme dont le mari vit encore, n'est pas propre, non plus, à nous donner une haute opinion de la croyance du gouvernement dont ce prélat fait partie. Et puis, nous l'avouerons, il nous auroit suffi que le Consul eût semblé désirer notre *rentrée* pour nous faire rester à notre poste, et répéter après le bon la Fontaine :

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle,
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle.

Mais si nous avons été dans *la lice de l'honneur*, nous croyons bien y être encore, et nous ne l'abandonnerons jamais ; *la route du bonheur* nous en paroît inséparable.

"Pour moi," dit Tacite, "plus je repasse les événemens anciens ou "nouveaux plus ils me montrent une puissance supérieure, qui se joue des "hommes et de leurs projets. Il n'y avoit personne, que la voix, l'es- "pérance et la vénération du public n'eussent appelé à l'empire, au pré- "judice du sujet obscur que la fortune y destinoit."

Ann. Liv. III. Traduc. de la Blétrie.

FIN.

De l'Imprimerie de COX, FILS et BAYLIS, No. 75, Great Queen-Street, Lincoln's-Inn-Fields, à Londres.

